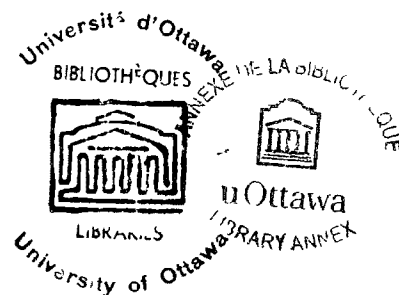


HENRY DESJARDINS: SA VIE, SON ŒUVRE
1874-1907

par
Suzanne Lafrenière

Thèse présentée à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa en vue de
l'obtention de la maîtrise ès arts



Hull, Canada, 1962

UMI Number: EC56232

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56232
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Ce travail a été préparé sous la direction de Monsieur Paul Wyczynski, D.Ph., directeur du Centre de recherche en littérature canadienne-française à l'Université d'Ottawa, fondateur et rédacteur en chef des Archives des lettres canadiennes.

Nous exprimons ici à notre distingué professeur et patron de thèse notre bien sincère reconnaissance pour son enthousiasme communicatif, pour son dévouement à nous aider, pour l'encouragement qu'il nous a manifesté tout au long de notre étude.

CURRICULUM STUDIORUM

Soeur Saint Bernard-de-Clairvaux, s.g.c., est née à Shawinigan le 4 octobre 1919. Elle obtint un Diplôme Supérieur du Bureau Central de la Province de Québec en juin 1936, un Brevet Supérieur d'enseignement au Scolasticat-Ecole normale Notre-Dame-de-Grâce, Hull, en juin 1941, le Baccalauréat ès arts de l'Université Laval, en juin 1945, un Certificat d'Etudes supérieures en Langues Modernes, section espagnole, de l'Université Laval, en août 1949, un Baccalauréat en Pédagogie, de l'Université Laval en juin 1960.

Elle enseigne présentement les littératures française et canadienne et l'histoire, au Collège Marguerite d'Youville à Hull, collège affilié à l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	ix
1.- VIE	1
1. Avant l'Ecole littéraire	1
a) milieu familial	1
b) études	9
c) bohème à Montréal	17
2. Au sein de l'Ecole littéraire	23
a) amis	23
b) initiatives à l'Ecole	34
c) séances publiques	45
3. Après l'Ecole littéraire	52
a) cléricature	52
b) mort du père	62
c) ambitions politiques	65
d) mariage, déceptions, décès	75-79-81
4. Portrait	85
11.- OEUVRE	94
1. Chronologie et circonstances de publi- cation	97
2. Thèmes: nature, amour, rêve, solitude, critique	106
3. Influences et imitations	127
4. Esthétique: formes, images, rythmes	143
5. Prose	172
6. Défauts	178
7. Originalité	182
CONCLUSION	185
BIBLIOGRAPHIE	188
APPENDICES	198
1. Communications: Aux jeunes littérateurs	
2. Lettre de H. D. à Sir Wilfrid Laurier	
3. Critique de Joseph Saint-Hilaire	
4. In Memoriam	
SOMMAIRE	207

LISTES DES FIGURES ET DOCUMENTS

	pages
1. Photographie de la famille Desjardins, en 1891 ...	5
2. Document: Inscription de H. D. à l'Union Saint-Joseph	7
3. Copie d'un poème de Richepin par H. D.	13
4. Photographie et signature de Jean Charbonneau ...	18
5. Photographie de Henry Desjardins à 20 ans	20
6. Photographie de Joseph Mélançon, avec signature	24
7. Entrefilet: Mort d'un étudiant (Alfred Desloges)	26
8. Photographie de Beaudouin de Flandre, avec notice biographique	28a
9. Photographie de Aimé Boucher	31
10. Photographie de Antonio Pelletier	43
11. Photographie de Henry Desjardins à l'époque des séances publiques	49
12. Photographie de Henry Desjardins à 30 ans	91
13. Copie de la page liminaire du <u>Journal</u> d'H. D.	173
14. Copie d'une page du Journal d'Henry Desjardins	174

ABREVIATIONS

Arch. E. L.	Archives de l'Ecole littéraire de Montréal
H. D.	Henry Desjardins
J. G.-H.	Jean Ga-Hu
livr.	livraison
P. P.	Paul Phyr
(P. S.)	Pour le Samedi
(s. a.)	sans auteur
vol.	volume

INTRODUCTION

Présenter, même pour une modeste thèse de maîtrise, la vie et l'oeuvre de Henry Desjardins, poète mineur de l'Ecole littéraire de Montréal, et notaire public à Hull, s'est avéré une tâche vraiment difficile.

Henry Desjardins a peu vécu; il paraît avoir beaucoup écrit, il s'est prodigué en des tâches multiples, mais il reste très peu de son oeuvre. Décédé, sans postérité, à trente-deux ans, victime même après sa mort, d'un incendie qui a détruit les quelques documents restés dans la famille, Henry Desjardins semble se refuser à une étude posthume, comme s'il redoutait encore les indifférences, les insuccès, les critiques qui ont fini par comprimer, jusqu'à les briser, les ressorts d'un jeune homme enthousiaste et entreprenant, mais trop idéaliste pour triompher des combats de la vie.

Les Archives de l'Ecole littéraire de Montréal, quelques revues qui ont publié ses poèmes, quelques rares articles d'une critique plutôt démoralisante, les journaux de la région Ottawa-Hull qui permettent de retrouver les étapes et les formes de son activité, avec des jalons pour une esquisse biographique, un fragment de Journal d'étudiant sont les seuls documents, les seules sources écrites auxquelles ont abordé des recherches intenses. Maigres ressources,

INTRODUCTION

VII

en vérité, et qui ne permettent pas une étude bien détaillée ni bien précise de la vie d'Henry Desjardins.

La famille avait-elle conservé des documents? Sans doute. Henry Desjardins est décédé chez sa mère, à Hull; et quand celle-ci disparut à son tour, sa fille Bibiane, Madame O.-M. Parent de Québec, hérita des souvenirs de la famille. Elle les avait conservés pieusement, mais un incendie détruisait sa résidence, à Giffard, en 1931 et réduisait en cendres "la valise aux documents".

Quand aux sources orales, elles se sont avérées aussi pauvres. Henry Desjardins est mort il y a cinquante-cinq ans. Des contemporains, de ceux qui l'auraient assez connu pour en parler, beaucoup sont partis à leur tour. Pour les autres, le souvenir des lointaines années 1900 s'estompe dans une imprécision aussi dangereuse pour l'historien novice que les brumes du golfe Saint-Laurent pour le navigateur inexpérimenté.

Trois soeurs et un frère ont partagé avec Henry Desjardins les joies d'une vie familiale apparemment heureuse. Mais les hasards de l'existence les avait déjà séparés de leur frère quand la mort vint le cueillir; ils sont partis à leur tour. Bien sûr, ils ont essayé quelque temps de perpétuer chez leurs enfants le souvenir d'un frère aimé jusqu'à l'adulation, mais les neveux et nièces ont difficilement conservé des détails précis sur la vie de cet oncle rentré

INTRODUCTION

Vlll

dans la mort avant qu'ils aient salué la vie.

Que reste-t-il de lui qui vaille une étude? Quelques soixante poèmes de la première jeunesse, quelques pages de prose: contes, courtes nouvelles. Oeuvre bien minime donc, et au surplus bien médiocre.

Pourquoi alors vouloir tirer d'une ombre aussi épaisse le poète Henry Desjardins? Offre-t-il vraiment quelque intérêt pour nos lettres canadiennes? Tous les arbres d'une forêt n'étalent pas la même vigueur ni la même opulence; mais chacun d'eux contribue à la plénitude de la montagne, chacun d'eux joue son rôle dans l'économie de la forêt, dans l'équilibre des formes, dans l'harmonie des couleurs. Touché par le vent, chacun d'eux joue sa partition dans l'immense orchestre qui raconte la gloire du Créateur.

Nos lettres canadiennes sont encore bien peu exploitées, et les auteurs qui n'ont pas, jusqu'à ce jour, rencontré le chercheur qui les mette en lumière sont nombreux. Mais s'il existe un sujet tout à fait vierge, c'est bien Henry Desjardins dont le nom même s'enfonçait dans le "sombre oubli" sans les patientes et lumineuses recherches de M. Paul Wyczynski autour du premier cénacle littéraire de Montréal.

Situer Henry Desjardins dans son milieu géographique et humain, rechercher sa participation à l'École littéraire

INTRODUCTION

IX

de Montréal à ses débuts, étudier sa collaboration à toutes les activités de sa ville de Hull feront l'objet d'un premier chapitre. Le second recherchera l'oeuvre du poète, éparses dans les journaux et dans les revues, tentera d'en établir la chronologie et les circonstances de publication, étudiera les thèmes chers au poète, les influences qui l'ont marqué; puis la valeur esthétique de cette oeuvre, l'art du poète ou l'habileté du versificateur.

L'écrivain mérite-t-il de passer à la postérité? Et l'effort que nous consentons pour rendre hommage à ses juvéniles ardeurs sera-t-il le dernier? Nous le croyons. A moins qu'on ne découvre à Henry Desjardins des oeuvres qui lui assurent une place respectable dans l'histoire de nos lettres.

Tout de même, nous espérons que notre étude n'aura pas été vaine. Comme membre de cette Ecole littéraire que les travaux de M. Paul Wyczynski achèvent de tirer au jour, Henry Desjardins avait droit, croyons-nous, à ce qu'un peu de lumière fût répandue sur sa vie et sur son oeuvre.

CHAPITRE PREMIER

VIE
1874 - 1907

Avant l'Ecole littéraire: milieu familial; études; bohème à Montréal. Au sein de l'Ecole littéraire: amis, initiatives, séances publiques. Après l'Ecole littéraire: cléricature; mort du père; ambitions politiques; mariage, déceptions, décès. Portrait.

Soleil, moi je rêve, merci¹.

Depuis 1809², des coupeurs de bois avaient commencé de s'établir sur la Pointe-à-Gatineau, au confluent de la rivière tumultueuse dont les eaux rapides descendent vers l'Outaouais les riches dépouilles des forêts du Nord. La Pointe-à-Gatineau était devenue une paroisse dûment constituée en 1840 seulement³. Dès lors, des familles canadiennes françaises s'y établirent en permanence, remplaçant peu à peu les grands propriétaires, d'origine anglaise, venus s'enrichir dans le commerce du bois.

¹ J. G.-H., Au printemps, Ballade, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 6, n° 45, livr. du 13 avril 1895, p. 3.

² Lucien Brault, Histoire de la Pointe-Gatineau, 1809-1947, Montréal, Ecole industrielle des Sourds-Muets, 1945, p. 17.

³ Idem, ibid., p. 97.

La population augmenta rapidement et la prospérité nouvelle du canton annonçait un avenir prometteur. Un tout jeune notaire de Saint-Jérôme, en quête d'une clientèle, décida de venir chercher à la Pointe-à-Gatineau un territoire neuf pour ses activités d'homme, et le moyen d'accroître, par une spéculation honnête, sa modeste fortune.

Le notaire Paul-Thomas Desjardins avait reçu sa formation classique au séminaire Sainte-Thérèse de Blainville⁴, il avait fait son droit dans l'étude de maître Melchior Provost, à Saint-Jérôme⁵, et il avait été admis à la profession de notaire public le 18 novembre 1870⁶. A peine installé dans ses fonctions de notaire, il épousait, le 18 avril 1871⁷, "delle" Anna Clermont, originaire de Saint-Eustache, et venait aussitôt s'établir à la Pointe-à-Gatineau où il acheta, rue Champlain⁸, une vaste propriété: maison solide en bois peint, avec pignon et modeste véranda,

⁴ La Rédaction, Mort de Paul-Thomas Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. H., livr. du 16 mai 1902, p. 3.

⁵ Ibid.

⁶ Dans La Revue du Notariat, journal publié avec le concours de la Chambre des Notaires de la Province de Québec, imprimé à Lévis, n° 4, p. 450.

⁷ Registres des mariages, pour l'année 1871, n° 12, paroisse cathédrale de Saint-Jérôme.

⁸ Entrevue avec M. Joseph Galipeau, à Pointe-Gatineau, le 25 juillet 1960.

comme on les construisait dans les années 1860. Autour de la maison, des fleurs en quantité et surtout des pommiers aux fruits abondants qui occasionneront maintes querelles enfantines dont le fils Desjardins ne sortira pas souvent victorieux.

Fils de cultivateurs aisés, le notaire Desjardins connaît la valeur du sol; pour assurer l'avenir de sa famille, il acquiert des terrains et améliore la demeure familiale; avec l'avance des ans, il deviendra un propriétaire important dont les revenus assureront à ses cinq enfants les bienfaits d'une éducation privilégiée.

Homme intègre et d'une grande distinction de manières, homme d'église aussi, le notaire Desjardins conquiert aussitôt l'estime et la confiance de monsieur le curé Telmon-Dusserre et des villageois. Ainsi, il partage avec son épouse les honneurs du parrainage pour les confirmations de 1884⁹, tandis que leur fillette Bibiane, en robe de première communion, présente une grosse gerbe de fleurs à Son Excellence M^{gr} Duhamel à son entrée dans l'Eglise paroissiale¹⁰. En mai 1876, quand se fonde le premier conseil

⁹ Registres des confirmations pour l'année 1884, paroisse Saint-François-de-Sales, Pointe-Gatineau.

¹⁰ Lucien Brault, op. cit., p. 114.

municipal de la Pointe-à-Gatineau, Paul-Thomas Desjardins, en qualité de président de la première élection générale, convoque chez lui les conseillers élus pour une première assemblée régulière. Il est alors nommé secrétaire-trésorier¹¹, charge qu'il occupera jusqu'à son départ pour Hull en 1887.

Quant à la mère, elle était, malgré son instruction très rudimentaire, "une grande dame qui se prétendait, blonde et portant toilette". Elle fit certainement impression sur les fillettes du village puisque l'une d'elles se la rappelait encore après soixante-dix ans et put en faire un portrait sans hésitation¹².

Un premier fils, né Paul-Thomas, meurt prématurément le 4 janvier 1872¹³; il est inhumé dans le cimetière de Pointe-Gatineau; une fille, Maria, naît en 1873¹⁴. Enfin, un second fils, Henri, vient épanouir la fierté du notaire. Quant au baptême de ce fils, on n'en trouve de trace ni à Pointe-Gatineau, ni dans aucune des paroisses vicinales;

¹¹ Lucien Brault, op. cit., p. 34.

¹² Entretien avec Madame Napoléon Berlinguette, 92 ans, à Pointe-Gatineau, le 25 juillet 1960.

¹³ Registre des sépultures, 1872, paroisse Saint-François-de-Sales, Pointe-Gatineau.

¹⁴ Registre des baptêmes, ibid.



La famille Desjardins, en 1891

Bibiane
15 ans

Henri
17 ans

Maria
19 ans

Le père
48 ans

Joseph-Edouard
5 ans

Antoinette
8 ans

La mère
47 ans

toutes nos recherches en ce sens sont demeurées vaines.

Mais qu'il soit né à Pointe-Gatineau ne fait aucun doute: ses parents y étaient établis depuis 1871; les registres de la paroisse gardent les noms d'un frère et d'une soeur nés avant lui, puis en 1876, 1883, 1886, de trois autres enfants.

tous baptisés dans la même paroisse¹⁵. D'ailleurs, Jules Fournier, plus près que nous des origines du poète écrit: Henri Desjardins naquit à Pointe-Gatineau le 1^{er} juin 1874¹⁶. Ce témoignage concorde avec un document: la demande d'inscription à l'Union Saint-Joseph du Canada faite par Henry Desjardins lui-même; il y déclare être né le 1^{er} juin 1874¹⁷.

Et pourquoi cette orthographe anglaise à laquelle Henry Desjardins a tenu toute sa vie? Aussi loin que nous remontions la lignée des Desjardins, jusqu'au premier ancêtre Claude des Jardins, né en France, diocèse de Senlis, et marié à Québec, le 12 janvier 1666, à Marguerite Cardillon, parisienne venue comme lui multiplier les effectifs français de la nouvelle colonie, on ne trouve que des noms bien français¹⁸. La mère, Anna Clermont, issue de la combative paroisse de Saint-Eustache, est aussi de belle souche française. Chose certaine, seul Henry Desjardins signe ainsi depuis 1893¹⁹. Dans le registre des confirmations où

¹⁵ Registre des baptêmes, ibid.

¹⁶ Jules Fournier, Anthologie des Poètes Canadiens, Montréal, Granger Frères, 1920, p. 174.

¹⁷ Dossier n° 17498, Union du Canada, Ottawa.

¹⁸ Joseph Drouin, Généalogie de l'abbé Paul Desjardins, Montréal, Institut généalogique Drouin, p. 293.

¹⁹ Signature au bas d'un poème de Richepin: Une histoire triste, envoyé à sa soeur Bibiane, en 1893.

DEMANDE D'INSCRIPTION

SYSTEME DE COTISATION

A l'Union Saint Joseph de la Cité d'Ottawa.



demande de *Henry Desjardins, notaire,*

Je m'engage à subir l'examen et à remplir toutes les formalités exigées par la Société pour l'obtention de la cotisation par la Société, et à verser les cotisations mensuelles.

Residence *Hull, Que* Rue *Victoria* N^o *86* C^o *Québec*

Age *37* Naissance le *1* mois *juin* Année *1874* Occupation *Notaire*

Nom du père *P. M^r Desjardins* Nom de la mère *Anna G. Lemieux*

Avez-vous déjà été reçu à l'Union? *Non* Avez-vous déjà été refusé par elle? *Non*

Je suis affilié à une ou plusieurs Sociétés? *Aucune*

Caisses demandées *C.* Montant \$ *1000*

Bénéfices par semaine *—* Cotisation mensuelle \$ *1,22* Interc. *100* Argent Dép. \$ *2 22/27*

Henry Desjardins, Aspirant

Si l'aspirant est une femme elle devra donner le nom de son mari, épouse de

Daté à *Hull, Que* le *29* mai 1905

Recommandé par *Jules Guillon* et *Jules Guillon* Agent

Accepté, refusé, ou renvoyé à plus tard par le Conseil Local, Provisoire, ou Recette de

Daté 190

[Signature]
SECRÉTAIRE

LE MOIS DE *juin* - EST PAYÉ.

apparaît pour la première fois le nom du fils Desjardins, il est inscrit sous le prénom de Henri²⁰, tout comme dans les registres des collèges Sainte-Thérèse et Sainte-Marie où il étudie successivement. Quelques lettres de ses soeurs Maria et Bibiane témoignent aussi de son prénom Henri²¹.

Sorti de la petite enfance et devenu un bel enfant blond, "aux cheveux bouclés comme ceux d'une fillette"²², Henri Desjardins fréquente la petite école de son village où les Soeurs Grises de la Croix enseignent depuis 1872²³. Est-ce d'avoir été, pendant sept années à l'école des Soeurs Sainte-Félicité et Saint-Alfred²⁴ qui fit du jeune Desjardins un collégien délicat, un fils aux sentiments généreux, l'homme idéaliste qu'il fut jusqu'à sa mort? Sûrement, cette formation première où domine l'élément féminin, au foyer comme à l'école, dut marquer pour longtemps la personnalité du futur poète.

²⁰ Registre des confirmations, 1884, paroisse Saint-François-de-Sales, Pointe-Gatineau.

²¹ Lettre de Bibiane à Henri, 1^{er} octobre 1893 et Lettre de Maria à Bibiane, 13 mars 1907. Pièces retrouvées dans les Souvenirs de la famille Desjardins.

²² Entrevue avec M. Joseph Galipeau, le 25 juillet 1960.

²³ Lucien Brault, op. cit., p. 143.

²⁴ Chroniques du Couvent de Pointe-Gatineau, déposées aux Archives de la Maison-mère des Soeurs Grises de la Croix, à Ottawa.

Etudes.— Cependant, le village de Pointe-Gatineau, après avoir rapidement progressé pendant les soixante premières années de sa fondation, connut des périodes de stagnation, alors que la jeune ville de Hull prenait une importance grandissante. Le notaire Desjardins comprit qu'il y avait plus d'avenir pour lui et sa famille dans la cité en pleine expansion. Et puis, les clients de Pointe-Gatineau recourraient encore à leur bon notaire Desjardins. De fait, une fois établi à Hull, il rédigea pour eux de nombreux contrats²⁵.

Il quitte donc Pointe-Gatineau au printemps de 1887, achète à Hull une spacieuse maison, au numéro 86 de la rue Victoria²⁶ et y rouvre son bureau de notaire. Le jeune Henri termine l'année scolaire avec les Frères des Ecoles chrétiennes, à Hull²⁷, puis il entre, en septembre 1887²⁸ au séminaire Sainte-Thérèse où son père avait étudié. Pendant ses cinq années d'études au séminaire, Henri Desjardins fut

²⁵ Grefte du notaire Paul-Thomas Desjardins, chez le notaire Pierre Desrosiers, à Hull.

²⁶ La Rédaction, Mort de Paul-Thomas Desjardins, op. cit.

²⁷ H. D. est sur la liste des anciens élèves de l'école Notre-Dame, Hull, pour les fêtes jubilaires, en oct. 1903.

²⁸ Registres du séminaire Sainte-Thérèse.

un excellent élève quant à la discipline, mais un élève moyen quant aux succès scolaires. Il se classe tout de même sixième aux examens d'avril 1891²⁹; les palmarès de fin d'années ne mentionnent jamais son nom parmi les lauréats. C'est aussi en Méthode³⁰ qu'il commence l'étude du violon avec M. Théodule Arbour, comme professeur³¹. La musique donc l'intéressa bien avant la poésie. Et comme il l'aime son violon, "ce bel instrument qui fut pour [lui] un objet de plaisir"³². Son violon, il dissipe son ennui, il fait le charme de ses récréations d'humaniste. Quand le temps est gris, il retrouve avec plaisir la salle d'exercice et son instrument, un professeur avec qui il s'entend bien, comme aussi, parfois, quelques grands philosophes "venus cacher dans le trou à musique"³³ la fumée de leurs cigarettes prohibées.

Ainsi, la vie à Sainte-Thérèse paraît agréable au jeune Desjardins, l'heure des repas exceptée, car il se

²⁹ Journal, p. 112.

³⁰ Registres de l'Economat, séminaire Sainte-Thérèse.

³¹ Emile Dubois, abbé, Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, 1825-1925, Montréal, Ed. du Devoir, 1925, p. 240.

³² Journal, p. 129.

³³ Ibid., p. 69.

plaint sans cesse de la nourriture. Et l'on s'explique mal pourquoi il quitte le séminaire après ses Belles-Lettres pour continuer ses études à Montréal, chez les Jésuites du Collège Sainte-Marie³⁴. Là, un autre professeur de violon, M. John Duquette, le fera bénéficiaire de son art. Assurément, l'étude du violon lui réussit puisqu'il est porté au palmarès pour l'année 1891-1892, obtenant l'unique prix attribué pour le violon cette année-là³⁵. C'est d'ailleurs la seule fois que le nom de Desjardins a figuré sur une liste de prix.

Si les résultats de l'élève Desjardins avaient été moyens au séminaire Sainte-Thérèse, ils seront vraiment pitoyables à la fin de sa première année à Sainte-Marie. Une note moyenne de 33% "couronne" sa classe de rhétorique qu'il dut évidemment reprendre, pour atteindre le résultat fort modeste encore de 58% à la fin de la deuxième année³⁶. Toutefois, cette seconde rhétorique eut d'heureuses conséquences pour le futur "homme de lettres": Henry Desjardins y développa son goût pour la poésie, il y approfondit sa culture littéraire.

³⁴ Registres du Collège Sainte-Marie, dans une lettre du R.P. Paul Desjardins, archiviste, 24 mai 1960.

³⁵ Ibid.

³⁶ Ibid.

Au cours de cette année encore, 1892-1893, il se prit de ferveur pour Jean Richepin et La Chanson des Gueux. A preuve, les poèmes copiés de sa main et qu'il envoie à sa soeur Bibiane, étudiante au pensionnat Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, à Ottawa. Elle reçoit successivement: Un vieux lapin, Pauvre aveugle, Une histoire triste, Le mort maudit³⁷.

Chacun de ces poèmes est accompagné de "conseils pour le dire", avec force détails pour l'intonation, le geste, la mimique:

Des larmes dans la voix. Les yeux fermés.
Les mains jointes comme pour prier, mais jointes
à toute extension des bras...³⁸

L'ancien élève de M. Nantel à Sainte-Thérèse et qui récitait La pieuvre pour une séance de classe, en mai 1891³⁹, se souvient des leçons de son professeur de diction!

Deux lettres de Bibiane, datées de cette même année, nous renseignent sur l'état d'esprit de son "bien-aimé frère": "Je ne te pensais pas si malheureux que cela, mon cher Henri"⁴⁰. Quoi, ce grand garçon de 19 ans éprouve

³⁷ Pièces retrouvées dans les Souvenirs de la famille Desjardins.

³⁸ Ces "conseils" accompagnent le poème Pauvre Aveugle.

³⁹ Journal, p. 139.

⁴⁰ Lettre de Bibiane à Henri, 1^{er} oct. 1893, pièce retrouvée dans les Souvenirs de la famille Desjardins.

Car on sait que le fantôme
Meurt sous de Propensio
Vous devez de un tout de peaux
Pour entrer au paradis,

et l'on veut avec raison
En laisser pour tout repos
La chanson du clair de lune
Qu'il approuvait aux crapauds.

Jeun Richieu.

Conseils pour le dire.

Grande simplicité de narration, et
quelque chose de lugubre dans le
regard et le geste. Bien faire com-
prendre la situation. C'est d'une
simplicité ce morceau à faire
croire de pleurer. Parler
avec ardeur, lentement, et lueur
après chaque quatre vers, l'auditeur
en suspens, au point que tu le vois
te regarder et s'émouvoir. du
regard la suite. Pas y, mais
la suite lugubrement.

Henry.

encore la nostalgie du foyer après sept années d'internat! Plutôt, le collégien devenu jeune homme rêve d'ouvrir ses ailes au vent de la liberté.

Tu me dis que tu es malade, c'est pénible! ce n'est pas, toujours, la maladie d'être externe? ne pense pas à cela, mon cher Henri, ... Chasse de ta pensée l'idée d'être externe, cela ferait de la peine à maman...⁴¹

Toutefois, les résultats scolaires de l'étudiant s'améliorent quelque peu au cours de ses deux années de philosophie; mais Desjardins n'obtient pas la note suffisante pour se mériter le titre de bachelier⁴². Cependant, on ne lui a jamais reproché des écarts graves contre la discipline du collège et ses notes de conduite sont tout à l'honneur du fils du notaire Paul-Thomas. Comment expliquer alors des résultats aussi peu brillants? Henry Desjardins était-il un cancre? un élève borné? un paresseux? ou bien un évadé dans les régions du rêve, plus attentif au chant intérieur de son âme d'artiste qu'à la voix mâle de ses professeurs, qu'à la logique rigoureuse d'un théorème de Pythagore ou d'une thèse aristotélicienne? Ses notes de conduite et ses résultats dans les différentes matières du programme nous autorisent à conclure: Henry Desjardins

⁴¹ Lettre de Bibiane à Henri, 1^{er} oct. 1893, *ibid.*

⁴² Registres du Collège Sainte-Marie, lettre du R.P. Paul Desjardins, archiviste, 24 mai 1960.

était surtout un rêveur qui ne troublait pas les professeurs mais qui ne se laissait pas non plus déranger par eux!

Quand il sort du Collège Sainte-Marie, à vingt et un ans, il a tout de même reçu une bonne formation, il a beaucoup lu et fréquenté bien des poètes; ceux qu'on lui présente aux cours de français ou qu'il découvre chez les libraires, dans les pages des revues littéraires et des journaux, et ceux qui vivent tout à côté de lui, ses compagnons d'études en mal "d'amitiés littéraires". Car c'est à Sainte-Marie qu'il a connu quelques-uns des futurs membres de l'Ecole littéraire: Jean Charbonneau, Joseph Mélançon et Louvigny de Montigny. Là se sont rencontrés d'abord, dans l'exaltation, ces jeunes animés d'un même grand amour de la poésie.

Déjà, dans sa dernière année à Sainte-Thérèse, le jeune humaniste aimait causer littérature avec ses amis, passer des récréations entières, ses "plus belles heures", à parler des cours de français, des poètes surtout. Tout naturellement, il aura transporté à Sainte-Marie son goût pour les conversations sérieuses. Nous le voyons très bien repérer les "pêcheurs de lune", lier amitié avec eux et reprendre ses causeries littéraires. D'ailleurs Henry Desjardins lui-même confirme nos hypothèses:

Je me souviens. Il y a deux ans, et durant ces deux années, lorsque deux ou trois amis des belles lettres se réunissaient pour faire un brin de critique, le sujet de la fondation d'une école littéraire de jeunes venait et revenait sur le tapis⁴³.

Serait-ce s'écarter beaucoup de la vérité que de voir en lui, depuis si longtemps oublié, l'initiateur d'un cercle littéraire groupant autour de lui les amants de la Muse, les fervents du beau verbe français? La présomption est ici permise. Car parmi les jeunes qui participent aux concours du Samedi, inaugurés en mars 1895⁴⁴, plusieurs sont des étudiants du Collège Sainte-Marie. Ces concours stimulaient leur enthousiasme et les invitaient du même coup au travail sérieux. Rien d'étonnant, alors, de retrouver Desjardins aux côtés de Jean Charbonneau à l'École littéraire "officiellement" fondée. Et leur camaraderie a subsisté bien au-delà du collège. En mars 1898 encore, ils partagent la même pension au numéro 168 de la rue Saint-Denis⁴⁵. Et ils furent un temps assez intimes pour que Jean Charbonneau offre "à [son] ami Henry Desjardins" une

⁴³ H.D., Communications, Aux jeunes littérateurs, dans Le Canada, Ottawa, 16^e année, n^o 249, livr. du 25 nov. 1896, p. 3.

⁴⁴ La Rédaction, Concours du Samedi, Aux littérateurs et poètes, dans Le Samedi, vol. 6, n^o 40, livr. du 9 mars 1895, p. 5.

⁴⁵ Arch. E. L., procès-verbal du 18 mars 1898.

photographie qui le représente dans la vingtaine, les cheveux longs, légèrement ondulés, le regard lointain, la moustache discrète ombrageant une bouche sérieuse. La signature étale au revers de savantes fioritures⁴⁶.

Bohème à Montréal.— L'année académique 1895-1896 compte dans la vie de Desjardins pour une année de bohème à Montréal. Bien sûr, le père oblige son fils à suivre des cours pour l'obtention du parchemin raté au Collège Sainte-Marie; mais le jeune fils, libéré de ses maîtres jésuites, jouit délicieusement de la liberté. Soulagé de ses livres d'étude, il raille

Ceux qui collés sur un livre
N'ont jamais souci de vivre⁴⁷.

Mais avant même la fin de sa dernière année à Sainte-Marie, il avait commencé de fréquenter, avec de jeunes poétereaux comme lui, le Petit Procope, un restaurant de la rue Sainte-Catherine qui les réunissait le samedi soir pour de joyeuses équipées qu'eût approuvées maître Villon "au temps de sa jeunesse folle". Dans Aventures véridiques d'un groupe de six Eponges, un auteur a peint le jeune bohème de cette

⁴⁶ Photographie retrouvée dans les Souvenirs de la famille Desjardins.

⁴⁷ Ronsard, Odes, A son laquais, Montréal, Fides, Coll. Selecta, 1945, p. 25.



Jean Charbonneau

époque sous le double nom
de Paul Phyr et de Jean
Ga-Hu, un peu l'ainé des
autres et qui, à la
veille de quitter ses
amis montréalais pour les
vacances de l'été, leur
fait ses derniers adieux:

Tels sont les con-
seils que j'avais
à vous donner avant
de vous quitter;
adieu, compagnons,
mon oeil paternel
vous suivra toujours,

de loin comme
de près. Merci⁴⁸.

Car plusieurs indi-
ces permettent de
présumer qu'il
s'agit toujours
d'Henry Desjardins.
Il est facile de
reconnaître Hull
dans Lhul, — Jean

⁴⁸ A. D. L. Aventures véridiques d'un groupe d'épon-
ges, dans Le Samedi, vol. 7, n° 12, livr. du 24 août 1895.

Ga-Hu de Lhul —; le portrait physique tracé par l'auteur est tout à fait ressemblant:

Un grand garçon brun, maigre, élancé, avec de grands yeux rêveurs et mélancoliques, figure imberbe, avec une tête comme Sir John A. Mac Donald⁴⁹.

Et d'ailleurs, M. Paul Wyczynski a, le premier, établi l'identité de Jean Ga-Hu⁵⁰. Mais l'auteur des Aventures... a révélé, du même coup, — Paul Phyr alias Jean Ga-Hu — l'identité de Paul Phyr dont la signature accompagne, à partir du 13 juillet 1895⁵¹ les articles de prose que Desjardins envoie pour les Concours du Samedi. De plus, il décrit l'atmosphère dans laquelle baignent les six Eponges du groupe quand il fait dire au joyeux compagnon Desjardins, le plus bohème peut-être:

Oui, messieurs, nous sommes les escholiers des Muses, les Muses qui nous enseignent l'art de jouir comme pas un mortel n'est capable. Les Muses sont des femmes et la femme est d'une tangibilité si intangible que je ne m'y comprends plus⁵².

Et nous, moins encore!

⁴⁹ A. D. L., Aventures véridiques..., loc. cit.

⁵⁰ Paul Wyczynski, Emile Nelligan, Sources et originalité de son oeuvre, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960, p. 18.

⁵¹ P. P., Le berger Pichet, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 6, livr. du 13 juillet 1895, p. 6.

⁵² A. D. L., op. cit.

Un autre de ses compagnons de vie joyeuse lui lédie une comédie satirique en trois actes: Le Personnage⁵³.

Dans le héros, Paul Riflard, c'est bien Henry Desjardins

qu'il caractérise avec

ses enthousiasmes, ses

émotions et les dithy-

rambes amoureux qu'il

déclame aux Muses. S'il

voulut s'amuser aux dépens

de son ami, Luy d'Avel eut

tout de même des déclara-

tions prophétiques. Paul

Riflard désespéré par

l'incompréhension du

"ministre ventripotent",

seul dans son cabinet de

travail devant les treize

rames de papier témoin de

son labeur, c'est le futur

politicien malhabile, joué par de plus fins rusés, le futur

journaliste appauvri, découragé, presque vaincu. Mais n'an-

ticipons pas.



Henry Desjardins à 20 ans

⁵³ Luy d'Avel, Le Personnage, dans Le Samedi, vol. 8, n° 3, livr. du 20 juin 1895, p. 7.

Et qui serait, sinon Henry Desjardins, ce Jean Violon, l'un des six amis du Club Sans-Souci que présente encore aux lecteurs du Samedi un autre inconnu qui signe Observator⁵⁴? Jean semble un prénom que Desjardins affectionne tout particulièrement: il l'emploie pour signer 36 de ses poèmes, tous publiés dans Le Samedi; Jean est encore le héros d'une triste ballade, En cas urgent⁵⁵ et d'une jolie fantaisie en prose, Effets de lune⁵⁶. Et puis, argument décisif, il est violoniste!

Que Henry Desjardins soit pris trois fois sur trois comme le héros de la satire ou de l'amabilité de ses amis, qu'on lui consacre le premier chapitre des Aventures... montre bien quelle place privilégiée il occupait dans la bohème littéraire de son temps. Il commence aussi sa vie politique cette même année en adhérant à un club de Jeunes libéraux fondé par un certain Ouimet, et dont les membres se rencontrent au Petit Nord⁵⁷, à Montréal toujours. Ainsi,

⁵⁴ Observator, Le Club Sans-Souci, dans Le Samedi, vol. 7, n° 48, livr. du 2 mai 1896, p. 9.

⁵⁵ J. G.-H., En cas urgent, Ballade, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 7, livr. du 20 juillet 1895, p. 2.

⁵⁶ P. P., Effets de lune, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 15, livr. du 14 septembre 1895, p. 5.

⁵⁷ La Rédaction, Comité libéral, dans La Minerve, 68^e année, n° 108, livr. du 17 janvier 1896, p. 3.

Henry Desjardins aura vécu une année complète de "dolce farniente" à laquelle son père mettra fin en inscrivant son fils à la Faculté de Droit de l'Université Laval de Montréal. En septembre 1896 donc, à l'âge de vingt-deux ans, Henry Desjardins commence ses études de droit⁵⁸.

Nous avons vu le jeune humaniste doubler sa classe de rhétorique et manquer le baccalauréat; à l'Université, les résultats ne seront pas plus satisfaisants. Le dossier universitaire, incomplet et très imprécis d'ailleurs, révèle le peu d'intérêt de l'étudiant pour les doctes leçons des légistes. Aux examens universitaires des "termes" répartis sur une période de trois ans, ses résultats oscillent "d'insuffisant à bien"; une seule fois, il obtient la note "très bien", en droit administratif⁵⁹.

Encore une fois, comment expliquer chez un homme qu'on dira plus tard intelligent, de si pitoyables réussites? Si les premiers échecs pouvaient, à la rigueur, s'expliquer par le tempérament trop rêveur de l'élève, ici, il faut ajouter cette raison capitale: l'activité poétique de l'étudiant en droit.

⁵⁸ Registres de l'Université de Montréal, lettre de M. Jean Després, secrétaire, 29 février 1960.

⁵⁹ Dossiers de la Faculté de Droit, Université de Montréal, registre n° 3.

AU SEIN DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

Amis. — En effet, les années 1896-1899 correspondent aux plus actives de l'École littéraire, à la participation régulière de Desjardins aux séances de l'École, à la composition de la plupart des poèmes qui nous sont restés de lui. A cette époque, il tient les littérateurs en singulière estime, et il en parle sur un ton de souveraine complaisance:

Défiez-vous, aimables lectrices, des littérateurs;
... ces chers enfants des Muses⁶⁰.

Etre littérateur lui semble le premier titre de gloire. Il n'est pas le seul à le penser! Une photographie de Joseph Mélançon, retrouvée dans les Souvenirs de la famille Desjardins prouve que lui aussi estime fort les littérateurs. Cette photo est de 1897; Mélançon obtint le titre de bachelier cette année-là⁶¹ et nous avons probablement le portrait souvenir du finissant.

Cette photo prouve encore que Desjardins et Mélançon avaient été de bons camarades à Sainte-Marie d'abord, puis à l'École littéraire; assez pour se revoir en dehors des

⁶⁰ P. P. Causette, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 21, livr. du 27 octobre 1895, p. 4.

⁶¹ Paul Wyczynski, op. cit., p. 16.

séances de l'Ecole, puisque la réunion du cinq mars fut la dernière pour Mélançon, et qu'une lettre de démission en bonne et due forme parvenait de sa part au secrétaire de l'Ecole le 5 avril de cette même année⁶².



Joseph Mélançon

A cette époque aussi, il se lie d'amitié avec Emile Nelligan, de quatre ans son cadet, et avec Arthur de Bussières. Avec Nelligan, il semble avoir très tôt fraternisé. En 1896, Desjardins avait sa pension chez une dame Samoïsette de la rue Cadieux⁶³. C'est là que Nelligan le rejoignait souvent, le soir; les deux fumistes s'exaltaient mutuellement dans des causeries où le rêve étendait ses ailes sur les volutes bleues des cigarettes; ils faisaient des vers, à la nuitée, puis ils allaient, parfois vers les deux heures du matin,

⁶² Arch. n. l., procès-verbal du 5 avril 1897.

⁶³ Ibid., procès-verbal du 10 déc. 1896.

réveiller quelque pensionnaire plus prosaïque, déjà confortablement installé dans le sommeil, pour lui lire "leurs pontes". Celles de Nelligan étaient presque toujours des trouvailles géniales, elles avaient des beautés de lucioles capables d'illuminer la nuit; celles de Desjardins n'avaient de poésie que la sincérité de leur auteur. Mais aux dormeurs de la pension, tirés de leur béatitude par les deux énergumènes, les "pontes" bien différentes pourtant, paraissaient également insipides et l'on finissait par rembarquer sans délicatesse les deux oiseaux de nuit⁶⁴.

Cette amitié explique, croyons-nous, la parution d'un poème de Nelligan⁶⁵ dans Le Spectateur⁶⁶, un journal régional imprimé à Hull, et auquel Henry Desjardins a collaboré régulièrement à partir de 1899.

S'il était, parmi les membres de l'École littéraire de Montréal, un autre bohème de la classe d'Henry Desjardins, c'était sûrement Arthur de Bussières; rien d'étonnant

⁶⁴ Entretien avec Me Wilfrid Sainte-Marie, de Hull, le 16 octobre 1959.

⁶⁵ Emile Nelligan, Le Talisman, dans Le Spectateur, Hull, vol. 10, n° 47, livr. du 23 mars 1899, p. 2. Le texte reproduit exactement celui qui avait paru deux semaines plus tôt dans La Patrie du 11 mars 1899.

⁶⁶ Le Spectateur, journal bi-hebdomadaire fondé à Hull par Napoléon Pagé, éditeur-propriétaire.

MORT D'UN ETUDIANT

Il succombe à la consommation

À Varennes, samedi soir, la mort enlevait à l'affection de sa famille et à celle de ses nombreux amis, M. Alfred Desloges, étudiant en Droit.

M. Desloges était malade depuis longtemps, miné par la phthisie, et depuis plusieurs mois on s'attendait à ce qu'il succombât, sa mort a causé une douloureuse impression sur tous ceux qui ont eu avec lui quelques relations et surtout parmi les jeunes gens de l'Université Laval où il étudiait, et où il était considéré comme l'un des élèves les plus distingués. C'était un joyeux compagnon, naguère encore ; un esprit cultivé et un jugement sûr ; un avenir brillant se présentait devant lui.

Quand l'automne dernier, il quittait Montréal pour l'Europe dans l'intérêt de sa santé, il avait bon espoir que le "beau pays de France" et le "pur soleil d'Italie" le guériraient complètement. Hélas ! à peine avait-il remis les pieds sur les bords du fleuve St-Laurent qu'il sentait la terrible maladie s'aggraver en lui, et ce fut avec la certitude de la fin à courte échéance qu'il se rendit dans sa famille, à Varennes, où il s'est éteint samedi soir à l'âge peu avancé de 22 ans.

Alfred Desloges était doué de facultés littéraires peu communes. Il faisait partie de tous les cercles littéraires de la ville et nos revues ont souvent donné la place d'honneur à ses écrits.

Les funérailles auront lieu mardi à Varennes. Les étudiants en droit et les membres de l'École Littéraire se proposent d'y assister en corps.

Le défunt était neveu du Rev. M. Thérberge, curé de Varennes et frère du Dr A. H. Desloges, de Lawrence, Mass.

Les étudiants en droit et de médecine de Laval ont adopté des résolutions de condoléances ce matin à l'occasion de la mort de leur confrère et nommé des délégués, MM. G. Comte, H. Desjardins et E. Patenaude, pour assister aux funérailles.

L'École Littéraire de Montréal a aussi adopté des résolutions de condoléances ce matin.

qu'ils aient été deux bons amis, deux amis assez intimes pour se dédier des poèmes et surtout pour s'associer dans la composition. Une poésie nous est parvenue de cette collaboration: Requiescat in pace⁶⁷, en hommage

à leur commun ami Alfred Desloges⁶⁸, étudiant en droit et membre comme eux de l'École littéraire. Deux mois plus tôt, de Bussières avait publié le beau sonnet Réminiscences⁶⁹, qu'il dédiait à Desjardins.

En 1898, quand de Bussières n'a encore publié qu'une vingtaine de sonnets, Desjardins présente une étude sur l'art de

De La Patrie, 6 déc. 1897

⁶⁷ Arthur de Bussières, en collaboration avec Henry Desjardins, Requiescat in pace, dans Le Passe-Temps, vol. 3, n° 72, livr. du 25 déc. 1897, p. 396.

⁶⁸ La Rédaction, Mort d'un étudiant, dans La Patrie, 19^e année, n° 241, livr. du 6 déc. 1897, p. 6.

⁶⁹ Arthur de Bussières, Réminiscences, dans Le Passe-Temps, vol. 3, n° 60, livr. du 2 oct. 1897, p. 355.

son ami⁷⁰. Evidemment, les critiques de notre époque qui traitent du "mystère de la poésie"⁷¹, qui parlent en termes si abstraits qu'il faut s'y reprendre à trois fois pour trouver un sens à leurs pyramidales élucubrations, trouveraient bien puérile l'étude de Desjardins. Que le critique de vingt-cinq ans ait manqué de profondeur, soit; mais il faut mettre au point de départ de cette critique une évidente sympathie pour l'auteur des Bengalis:

Je me suis mis un soir, à l'ombre d'un coeur ami...⁷²
et une intention avouée de louer, d'encourager un talent qui se cherchait encore. D'ailleurs, Henry Desjardins se reconnaît modeste: "... je suis certain de n'avoir pas agrandi notablement le champ de la critique"⁷³.

Quelles autres liaisons encore Henry Desjardins a-t-il formées dans le groupe des littérateurs de la jeune Ecole? Peut-être ne le saurons-nous jamais. Tous ceux-là qui ont blagué Desjardins sous les noms de Paul Riffard, de

⁷⁰ Arch. E. L., procès-verbal du 22 avril 1898.

⁷¹ André Voyer, Le Mystère de la Poésie, Paris, Fides, 1951, titre de l'ouvrage.

⁷² H. D., Le sonnet, Essai de critique, dans Le Monde illustré, 16^e année, n° 784, livr. du 13 mai 1899, p. 22-23.

⁷³ Idem, ibid., n° 785, livr. du 20 mai 1899, p. 38-39.

Jean Ga-Hu, et de Jean Violon étaient pour le moins de bons camarades. Un autre, de Témiscamingue, qui signe A.B., publie un Sonnet dédié "A mon ami Henri Desjardins".

Ami, j'ai lu tes vers et j'ai compris ton rêve
Et j'ai battu des mains en voyant ton essor.
Toi, le barde inspiré de l'âge qui se lève,
Cyrano d'aujourd'hui, coeur généreux et fort.

Comme le fier aiglon qui, dans l'azur s'élève,
Je t'ai vu d'un seul bond monter au soleil d'or;
Sous le vent idéal qui t'inspire et t'enlève,
Sans descendre jamais, monte plus haut encor.

Monte, monte toujours, là-bas, jusqu'aux étoiles...
Lorsqu'on le voit de loin à travers tant de voiles
Le monde perd un peu de sa sombre laideur.

Ami, ne quitte pas de si brillantes cimes,
Précipite ton vol et dans les noirs abîmes
Plonge ton oeil profond d'aigle jeune et vainqueur⁷⁴.

Qui est cet ami? Le Samedi nous indique une piste.

Le 21 janvier 1899 paraît un sonnet de Beaudouin de Flandre dédié à Aimé Boucher⁷⁵. Beaudouin de Flandre⁷⁶ était

⁷⁴ A. B., Un sonnet, dans Le Samedi, vol. 10, n° 33, livr. du 14 janvier 1899, p. 27.

⁷⁵ Beaudouin de Flandre, Sonnet, dans Le Samedi, vol. 10, n° 34, livr. du 21 janv. 1899, p. 12.

⁷⁶ Beaudouin Kervyn de Volmaersbeke, de Belgique. En 1896, Beaudouin, Victor et André achetaient pour et au nom de leur père, Ernest, trois lots dans la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire de Ville-Marie. Le 18 octobre 1905, la ferme des Kervyn était vendue; mais Beaudouin avait quitté le Témiscamingue au début de 1900; il est décédé à St-Michel les-Bruges en 1923. Lettres de M. Augustin Chénier, registraire à Ville-Marie, 25 mars 1959 et 5 avril 1951, et lettre de madame la baronne André Kervyn de V... le 5 avril 1962.



Beaudouin de Volpersie
en 1901

Le baron Beaudouin de Volpersie est né à Saint-André-lez-Bruges le 14 août 1873. Il vint au Canada en 1895 pour y "faire la chasse", puis il se fixa avec ses frères sur une ferme du Témiscarintue. Rentré en Belgique en 1900, il s'y maria en 1901. Durant la guerre 1914-1918, il servit son pays comme officier. En 1917, son pays étant "occupé", il publia une plaquette de vers, Nos Espérances, qu'il adressait à son Roi, à sa Reine et à sa Patrie. Ses vers patriotiques lui valurent une dénonciation; il fut incarcéré par les ennemis. Beaudouin de Volpersie est mort à Saint-André-lez-Bruges le 10 avril 1960.

établi avec ses deux frères, Victor et André, précisément à Ville-Marie, sur le lac Témiscamingue, dans le rang 3 du canton Duhamel où les trois frères avaient fait construire "une maison de plaisance", selon les contrats. En réalité, c'était une fort belle et spacieuse demeure, un "château", comme disaient les gens. Aimé Boucher, l'ami de Beaudouin de Flandre et A. B., de Témiscamingue, l'ami de Desjardins, sont bien une seule et même personne.

Originaire de Saint-Thomas de Pierreville, fils de Wilfrid Boucher, notaire, et de Sophie Gill — cousine du père de Charles Gill —, Aimé Boucher fit ses études classiques au séminaire de Nicolet et ses études de droit à l'Université de Montréal de 1896 à 1899, en même temps que Henry Desjardins; puis il vint faire sa cléricature chez le notaire André-Elzéar Guay, alors établi à la Baie des Pères, à l'extrême pointe sud du grand lac Témiscamingue⁷⁷. Les deux poètes villemariens étaient donc voisins! En 1902, ayant obtenu sa commission de notaire, Aimé Boucher s'installe définitivement à Pierreville où il a exercé sa profession jusqu'à sa mort survenue le 19 décembre 1946⁷⁸.

⁷⁷ Registres de Ville-Marie, lettre de M. Augustin Chénier, 5 avril 1961.

⁷⁸ Entrevues avec Madame Aimé Boucher, à Hull, le 10 juin 1961, et à Pierreville, le 22 août 1961.

Dès ses humanités au séminaire de Nicolet, — sa première pièce de vers est datée du 14 décembre 1894⁷⁹ —, il rimait abondamment et, semble-t-il, très facilement. En 1897, il prit part à un concours oratoire à l'occasion du 60^e anniversaire de l'avènement de la Reine Victoria; le texte de son discours, primé, fut même communiqué à la Reine⁸⁰. Trois poèmes parus dans Le Samedi en 1898 montrent bien que l'étudiant en droit n'avait pas renié le poète de Nicolet⁸¹. De plus, il transcrivait les poèmes qui lui plaisaient davantage; on trouve les noms de Hugo, de Lamartine, de Coppée, de Sully Prud'homme, de Joséphin Soulayr, d'André Theuriet, d'André Chénier, de Félix Arvers et son fameux Sonnet, de Louis Fréchette et de bien d'autres encore. Il copie aussi de la prose, des pages entières ou de courtes pensées; Chateaubriand, Joseph de Maistre, Donoso Cortès, Octave Feuillet s'avèrent ses auteurs préférés. Lui-même faisait encore des vers en 1916⁸².

⁷⁹ Cahier de poésies, sans titre, [s.p.], dans les Souvenirs de Madame A. Boucher, de Montréal.

⁸⁰ Entrevue avec Madame A. Boucher, à Hull, le 10 juin 1961. Le texte de ce discours nous a été communiqué.

⁸¹ Les trois poèmes parus dans Le Samedi ont pour titre: Sonnet; le premier, dans le vol. 10, n^o 16, livr. du 17 déc. 1898; le 2^e, dans le vol. 10, n^o 17, livr. du 24 déc. 1898; le 3^e était dédié à Henry Desjardins.

⁸² Visions, sonnet, daté de 1914 et Sonnet, poème inachevé, daté de 1916, dans un Cahier de poésies, [s.p.], dans les Souvenirs de Madame A. Boucher, de Montréal.



Aimé Boucher
chez ses amis
Beudoin et Victor
Kervyn de Volkaersbeke à
Saint-André-lez-Bruges
en 1909

Aimé Boucher a été
toute sa vie un travail-
leur acharné et un grand
liseur: "Son bureau
restait allumé une par-
tie de la nuit"; aux

auteurs préférés de sa jeunesse, il ajouta Sainte-Beuve,
Taine, Montalembert⁸³.

En 1917, il avait épousé Marguerite Allard, fille
du juge Jules Allard de Saint-François-du-Lac. Aimé Bou-
cher consacra quatorze années de sa vie à la politique, il
fit six campagnes électorales et fut élu trois fois député
libéral du comté d'Yamaska⁸⁴.

⁸³ Visite de la bibliothèque de A. Boucher, à
Pierreville, le 22 août 1961.

⁸⁴ Entrevue avec Madame A. Boucher, à Pierreville,
le 22 août 1961.

Plus heureux que Desjardins en affaires, il était déjà bien installé dès 1908 et assez fortuné pour s'offrir un voyage outre-Atlantique, en 1909; à Bruges, il retrouva les amis des solitudes enchanteresses de Ville-Marie, Beaudouin de Flandre, baron de Volkaersbeke et ses frères Victor et André⁸⁵.

Mais aucun témoignage écrit ne permet d'affirmer que Aimé Boucher et Henry Desjardins restèrent en relation après 1899. Et cependant, les deux compagnons d'études avaient connu, à Montréal, une amitié pour le moins littéraire. Car, pour prétendre avoir compris le rêve d'un autre, il faut tout de même nourrir des sentiments d'amitié à son endroit. Les vers d'Aimé Boucher sont élogieux au possible, gonflés, ronflants; ils durent exalter l'enthousiasme du jeune poète qui les reçut. Henry Desjardins y est sacré "le barde inspiré de l'âge qui se lève", le "fier aiglon qui dans l'azur s'élève". Ce barde inspiré est-il resté sourd à de si généreux compliments? Nous avons vainement cherché sa réponse dans les pages du Samedi et dans celles du Monde illustré où il publiait alors ses poèmes.

⁸⁵ Quelques photographies et de nombreuses cartes postales témoignent de ce voyage. Beaudouin et André de V... écrivirent aussi à A.B. après son retour au Canada. Dans les Souvenirs de Madame A. Boucher, de Montréal.

Mais lui-même fait de nombreuses dédicaces; ses compagnons de l'École littéraire, Jean Charbonneau⁸⁶, Louvigny de Montigny⁸⁷, Firmin Picard⁸⁸, E.-Z. Massicotte⁸⁹ reçoivent tour à tour les hommages de leur confrère. Louis Fréchette sera honoré par la dédicace de Polymnie⁹⁰.

A considérer cette franche camaraderie des beaux jours de l'École, à deviner les liens fraternels qui semblent avoir uni pour un temps ses membres dans une communauté de goûts, d'idées et de juvéniles enthousiasmes, on se demande: qu'est-il resté de ces heureuses amitiés de jeunesse? Peu de chose, vraiment, pour ce qui est d'Henry Desjardins. Et pourtant, n'a-t-il pas été, à l'École littéraire même, et dès ses débuts, le plus fervent, le plus zélé des membres,

⁸⁶ J. G.-H., Ballade printanière, (P.S.), A.M. Jean Charbonneau, dans Le Samedi, vol. 7, n° 43, livr. du 28 mars 1896, p. 13.

⁸⁷ J. G.-H., Ballade printanière, (P.S.), A Enry d'Els, dans Le Samedi, vol. 7, n° 50, livr. du 16 mai 1896, p. 9.

⁸⁸ H. D., Echo, A Firmin Picard, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 714, livr. du 8 janv. 1898, p. 580. H. D. avait d'abord récité ce poème à une réunion de l'École littéraire chez L.-J. Béliveau, le 23 déc. 1897. (Note dans Le Monde illustré.)

⁸⁹ H. D., Après une lecture, A mon ami E.-Z. Massicotte, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 725, livr. du 26 mars 1898, p. 759.

⁹⁰ H. D., Polymnie, A Louis Fréchette, dans Le Monde illustré, 15^e année, n° 742, livr. du 23 juillet 1898, p. 182.

le "spiritus movens", selon l'heureuse expression de M. Paul Wyczynski?

Initiatives. — La place exacte de Desjardins à l'Ecole littéraire, le rôle qu'il y a joué depuis les tout débuts jusqu'à la dernière séance publique sont difficiles à préciser. Qu'il ait été un fondateur ne fait aucun doute; il est à Sainte-Marie entre 1891 et 1895, il participe aux Concours du Samedi depuis les débuts, il est "Le Personnage" dont on raille les ambitions d'auteur, il tient un rôle de premier plan dans le Groupe des six Eponges, il est présent à la première réunion dont les Archives de l'Ecole font état, celle du 10 septembre 1896. Et depuis lors, son assiduité comme aussi son activité aux réunions le placent aux premiers rangs. A ne compter que les séances dont les procès-verbaux ont été consignés dans les cahiers des secrétaires entre le 10 septembre 1896 et le 19 mai 1899, il y eut 64 réunions. Henry Desjardins assiste à 43, soit une présence moyenne de 67%. Charbonneau et Ferland sont avec lui les plus fidèles⁹¹. Mais l'assiduité aux séances de l'Ecole littéraire n'est pas le seul titre d'Henry Desjardins. Il est encore l'un des membres les plus actifs de la

⁹¹ Arch. E. L., relevé des réunions et des présences à chacune des réunions.

jeune Ecole. Il ne se passe pas de réunions qu'il n'ait un amendement à proposer, un nouvel ami à présenter, un poème à lire, un cours, une conférence à donner. Il est curieux cependant que Jean Charbonneau, dans ses souvenirs de l'Ecole, ne parle à peu près pas de ce pionnier. Quand il énumère les conférences données en 1896, il passe complètement sous silence celles qu'a présentées Desjardins. Et pourtant, les procès-verbaux des séances sont bien explicites; on ne saurait les récuser sans faillir à la vérité.

Dès la première séance rapportée dans les Archives, le sort désigne Henry Desjardins pour la troisième conférence, après Germain Beaulieu et Louvigny de Montigny⁹². La semaine suivante, il fait la critique de la conférence donnée par Beaulieu huit jours auparavant: "C'est un travail assez long, assez spirituel, assez élaboré, ou plutôt non, pas assez élaboré puisqu'on remarque plusieurs inexactitudes", note le secrétaire, de Montigny⁹³. C'est encore Desjardins qui, le 8 octobre, expose une idée germée dans son fertile cerveau: élever un monument à Crémazie. La proposition est acceptée par tous et il est commis, avec Beaulieu et Dumont, au soin d'en aller faire part à Louis

⁹² Arch. E. L., procès-verbal du 10 sept. 1896.

⁹³ Ibid., procès-verbal du 1^{er} oct. 1896.

Fréchette que tous ces jeunes considèrent comme un maître, et qui saura, mieux qu'eux tous, mener le projet à bonne fin⁹⁴. Desjardins, Beaulieu et Dumont iront consulter son expérience et solliciter son appui. Ce fut en vain. Le maître était plus disposé à composer des vers à la "divine Sarah" qu'à élever un monument à notre barde national. Et le monument s'en fut à vau-l'eau⁹⁵! Quelle déception pour Desjardins, ce fervent admirateur de notre premier grand poète. N'avait-il pas, pendant ses vacances de 1895, organisé sous les auspices de l'Institut Canadien d'Ottawa une soirée littéraire et artistique dont lui-même et ses soeurs avaient fait tous les frais, et présenté en conférence, Octave Crémazie, notre barde national⁹⁶? Pour un petit jeune homme de vingt-deux ans, il fallait tout de même avoir du toupet!

Le 15 octobre, à son tour de présenter sa conférence à l'Ecole; elle s'intitule: La critique littéraire. Le secrétaire donne illico son opinion: "l'ouvrage paraît très élaboré, mais contient quelques erreurs que le critique

⁹⁴ Arch. E. L., procès-verbal du 8 oct. 1896.

⁹⁵ Ibid., procès-verbal du 15 oct. 1896.

⁹⁶ La Rédaction, A l'Institut Canadien, dans Le Spectateur, Hull, vol. 7, livr. du 5 mai 1896, [s.p.].

devra relever"⁹⁷. Le critique, ce fut Albert Ferland; mais le secrétaire s'est abstenu, cette fois, de tout commentaire. A l'instigation de Montigny, on avait inscrit deux conférences au programme de chaque réunion; Desjardins trouve que c'est réellement trop; il propose une seule conférence et la lecture d'une oeuvre de maître en lieu et place de la deuxième. Massicotte approuve la motion de Desjardins, mais cette fois, Mélançon le contredit; on prend le vote; chacun des antagonistes recueille trois voix et l'on en reste au statu quo⁹⁸. Un peu plus tard, le 10 décembre⁹⁹, de Montigny propose d'inviter un étranger pour la conférence hebdomadaire — l'idée d'une conférence unique a donc triomphé! — Desjardins émet des objections et, cette fois, son idée prévaut. C'est que Henry Desjardins veut favoriser le travail et la recherche chez ses compagnons de l'Ecole et permettre à leurs talents de se manifester. Toutefois, on aura recours à un "étranger" pour la deuxième séance publique tenue au Monument National le 24

⁹⁷ Arch. E. L., procès-verbal du 15 oct. 1896.

⁹⁸ Ibid.

⁹⁹ Ibid., procès-verbal du 10 déc. 1896.

février 1899¹⁰⁰. Laurent-Olivier David¹⁰¹, alors greffier de la ville de Montréal, fut invité à donner la conférence. Il avait choisi comme sujet de son étude une époque inoubliable de notre histoire, celle de l'Union qui mettait en danger notre existence nationale, et il présenta Lafontaine, le défenseur de la langue et de la race françaises, et Baldwin, le Haut-Canadien loyal et sans fanatisme qui lutta, avec son ami, pour le triomphe du gouvernement responsable.

Deux semaines après la séance publique, à la réunion du 10 mars, Desjardins, fidèle à son principe et secondé par Arthur de Bussièrès, demande que, pour la prochaine séance publique, un membre de l'Ecole donne la conférence au lieu de quelque personnage plus connu dans le monde intellectuel canadien, mais étranger à l'Ecole. Cette fois, Massicotte s'oppose à l'idée de Desjardins; dans cette assemblée démocratique, on recourt au vote qui partage également les opinions; au président de se prononcer; Wilfrid Larose est contre la motion de Desjardins¹⁰². Cependant, à

¹⁰⁰ La Rédaction, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans Le Passe-Temps, Montréal, vol. 5, n° 103, livr. du 4 mars 1899, p. 34.

¹⁰¹ Laurent-Olivier David, politique, essayiste; il a été mêlé à tous les débats, à toutes les questions politiques, sociales et religieuses de son temps. Il a publié plusieurs études d'histoire canadienne.

¹⁰² Arch. E. L., procès-verbal du 10 mars 1897.

la troisième séance publique, au Château de Ramezay, le 7 avril 1899, c'est bel et bien un membre de l'École, Jean Charbonneau, qui a l'honneur de donner la conférence. Il a choisi d'étudier: Le symbolisme en France¹⁰³. Ce Desjardins n'avait tout de même pas de si mauvaises idées!

Mais revenons à l'année 1897. Pour renouveler l'atmosphère des réunions, pour en augmenter l'efficacité, Jean Charbonneau, alors secrétaire, donne "avis d'une nouvelle clause tendant à établir des cours de littérature"¹⁰⁴. Fidèle à ses premières amours, Henry Desjardins brigue la chaire d'histoire littéraire et il donne un premier cours: Aperçus sur la littérature dès le 3 février¹⁰⁵. Il revient avec le même sujet le 25 février¹⁰⁶, et le 15 mars il est de nouveau au pupitre pour son troisième cours: Les poésies homériques¹⁰⁷. Seulement! Non, cette même semaine il lit encore deux sonnets: La nuit et Le dompteur¹⁰⁸. Ces détails, Jean Charbonneau les a consignés aux procès-verbaux des

103 Jean Charbonneau, op. cit., p. 50.

104 Arch. E. L., procès-verbal du 28 janv. 1897.

105 Ibid., procès-verbal du 3 fév. 1897.

106 Ibid., procès-verbal du 25 fév. 1897.

107 Ibid., procès-verbal du 15 mars 1897.

108 Ibid.

séances pour l'année 1897; il les avait oubliés quand il rédigea son histoire de l'Ecole littéraire trente-cinq ans plus tard! Mais les vieux cahiers jaunis des Archives sont là, qui perpétuent le souvenir de Desjardins et de ses activités à l'Ecole.

Un comité est-il organisé pour examiner les travaux présentés pour l'admission de nouveaux membres, toujours Desjardins en est. Y a-t-il quelque littérateur, quelque ami de la Muse désireux d'être reçu à l'Ecole? Desjardins l'y amène, ou bien il lit les pièces du candidat. Ainsi, le 10 mars 1897, il présente Néron, Voix nocturnes, Drapeau tricolore qu'un jeune littérateur soumet à l'aréopage; le candidat est refusé¹⁰⁹ et le secrétaire, charitable, n'a pas inscrit le nom de ce candidat malheureux, Hector Demers, un condisciple de Desjardins à Sainte-Marie. Son poème, Voix nocturnes, avait paru dans Le Samedi quelques mois plus tôt¹¹⁰. Hector Demers fut admis à l'Ecole bien plus tard; il était présent à la réunion du 22 février 1899¹¹¹.

¹⁰⁹ Arch. E. L., procès-verbal du 10 mars 1897.

¹¹⁰ Hector Demers, Voix nocturnes, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 8, livr. du 25 juillet 1896, p.5

¹¹¹ Arch. E. L., procès-verbal du 22 fév. 1899.

Le 23 décembre encore¹¹², Henry Desjardins lit un Acrostiche d'Antonio Pelletier, Laura, qui paraît la semaine suivante dans Le Monde illustré¹¹³. Mais l'Ecole lui ouvrira ses portes seulement quand il aura soumis un autre poème, Le doute, que le secrétaire lit à la réunion du 3 février 1899. Sa candidature est encore patronnée par Desjardins¹¹⁴; Antonio Pelletier est élu membre et il fera son entrée à l'Ecole le 10 février, accueilli par un discours fort aimable de Wilfrid Larose, le président¹¹⁵.

Nouvelle recrue à l'Ecole, Antonio Pelletier entend bien s'imposer à l'attention des membres vétérans. La semaine suivante, le 17 février¹¹⁶, il lit L'Immuable¹¹⁷, puis, le 22, Evocation¹¹⁸ qu'il propose avec L'Immuable pour la séance publique du 24 février. Le 10 mars, Antonio Pelletier présente La fuite des Iroquois¹¹⁹. Il est d'une

112 Arch. E. L., procès-verbal du 23 déc. 1897.

113 Antonio Pelletier, Laura, dans Le Monde illustré 14^e année, n° 714, livr. du 8 janv. 1898, p. 582.

114 Arch. E. L., procès-verbal du 3 fév. 1899.

115 Ibid., procès-verbal du 10 fév. 1899.

116 Ibid., procès-verbal du 17 fév. 1899.

117 Antonio Pelletier, L'Immuable, dans Premiers poèmes, manuscrit, p. 57.

118 Arch. E. L., procès-verbal du 22 fév. 1899.

119 Ibid., procès-verbal du 10 mars 1899.

régularité exemplaire aux réunions et, le 5 mai¹²⁰, il soumet quatre autres poèmes en vue de la séance publique projetée pour le 26 mai; Envolé¹²¹ et L'Inconnu¹²² seront acceptés. Mais l'étudiant en médecine a bien d'autres centres d'intérêt. S'il resta longtemps fidèle à la poésie, il n'en considéra pas moins ses poèmes comme des "Péchés de jeunesse"¹²³, et il se mit à écrire surtout de belles pages d'une prose savante, soucieux d'instruire et de moraliser¹²⁴.

Antonio Pelletier n'a fait que passer à l'Ecole littéraire, mais son nom mérite plus qu'une mention, il nous semble, dans la liste des membres de l'Ecole. Les quelque soixante-dix pièces de vers qu'il a semées au hasard des revues littéraires et des journaux: Le Monde illustré, Le Journal de Françoise, La Patrie, La Presse, L'Étincelle, Le

120 Arch. E. L., procès-verbal du 5 mai 1899.

121 Antonio Pelletier, Coeurs et hommes de coeur, Montréal, G.-A. Dumont, 1903, p. 118, et dans Premiers poèmes, manuscrit, p. 53.

122 Idem, op. cit., p. 153; manuscrit, p. 75.

123 Idem, Premiers poèmes, ou mieux: Péchés de jeunesse, manuscrit, page titre.

124 Antonio Pelletier, Le coeur moral, dans Le Monde illustré, 18^e année, n° 916, livr. du 16 nov. 1901, p. 460, et 18^e année, n° 917, livr. du 23 nov. 1901, p. 478-479. Cette conférence avait été prononcée à la salle du Gesù, le 27 octobre 1901 "avec un grand succès". Elle est reproduite dans le volume Coeurs et hommes de coeur, op. cit., p. 9-25.



M. ANTONIO PELTIER

En 1899

Journal des Débats, Le Samedi, le révèlent un artiste d'une grande délicatesse d'expression et de sentiments. Albert Lozeau lui a consacré une belle étude¹²⁵.

¹²⁵ Albert Lozeau, Silhouette littéraire, dans Le Monde illustré, 18^e année, n^o 912, livr. du 19 oct. 1901, p. 388-389.

Né à Sainte-Anne de la Pérade en 1877, Antonio Pelletier étudia d'abord aux collèges de Lévis et de Nicolet, puis, en 1898, il vint faire ses philosophies au collège Sainte-Marie avant d'entreprendre ses études en médecine qu'il termina en 1904. La même année, il épousait Florina Champagne de Hull. Dès 1903, il dédiait à sa mère son premier et unique volume: Coeurs et hommes de coeur¹²⁶, un recueil de silhouettes, de nouvelles, de poésies et des conférences qu'il avait présentées sous les auspices de L'Union catholique de Montréal dont il était membre. Les illustrations qui enjolivent la présentation du volume ont été dessinées par sa mère.

Le docteur Pelletier commença d'abord l'exercice de sa profession à Saint-Camille, comté de Wolfe, puis à Saint-Jean-Deschaillons. Aidé par son cousin, le sénateur John J. Ross, Antonio Pelletier put aller parfaire sa formation médicale en France; il part donc en 1909 avec son épouse et trois enfants. De Paris, il écrit ses impressions de voyage que Madame Robertine Barry publie dans Le Journal de Francoise. A son retour de Paris, deux ans plus tard, il fait un stage d'études à l'Institut Bruchési de Montréal, puis il se fixe définitivement à Hull. Désormais, il signe

¹²⁶ Antonio Pelletier, Coeurs et hommes de coeur, Montréal, G.-A. Dumont, 1903, 193 p.

"Antonio Pelletier, des hôpitaux de Paris, de l'Institut antituberculeux Bruchési de Montréal, de l'hôpital de Hull"¹²⁷.

Séances publiques. — Mais revenons à Henry Desjardins. Nous avons signalé quelques-unes seulement de ses activités aux réunions hebdomadaires de l'École. Quelle fut sa participation aux séances publiques? L'année 1898 fut marquée d'une recrudescence d'activité à l'École; Wilfrid Larose, élu président en novembre 1898, proposa "les grandes lignes d'un programme chargé"¹²⁸, et son énergique détermination allait ouvrir les portes du cénacle pour une épiphanie des jeunes poètes qui, trois années durant, avaient travaillé dans l'intimité, loin du grand public dont ils craignaient l'apathie, loin des pontifes dont ils redoutaient l'ironie. Ils étaient maintenant prêts; le 29 décembre 1898¹²⁹, ils affrontaient un auditoire sélect et d'emblée ils virent consacrée la gloire naissante de leur École. A cette première séance, Henry Desjardins eut

¹²⁷ Renseignements fournis par M. Jacques Pelletier, de Hull, fils du docteur Antonio Pelletier.

¹²⁸ Jean Charbonneau, op. cit., p. 46-47.

¹²⁹ La Rédaction, L'École Littéraire, dans La Patrie, Montréal, 20^e année, n° 260, livr. du 30 déc. 1898.

l'honneur de lire deux poèmes: La chanson du fer dont il avait donné une première rédaction en 1895¹³⁰, et Proverbe, paru dans Le Monde illustré¹³¹.

Au cours de celle du 24 février 1899¹³², dans la grande salle du Monument National, la deuxième séance publique, il lit sept poésies, se classant ainsi, pour le nombre, immédiatement après Gonzalve Desaulniers qui en a huit, et avant Nelligan, en troisième position avec six poèmes; puis, c'est Louvigny de Montigny avec cinq. Les autres, Hector Demers, Albert Ferland, Charles Gill et Jean Charbonneau présentent trois poésies; d'autres encore, Antonio Pelletier et Wilfrid Larose, une seule. Après ces statistiques, il s'avère inutile d'insister sur la participation de Desjardins à la soirée du Monument National.

Les jeunes auteurs, encouragés par les applaudissements d'un public nombreux et par les éloges que leur décerne la presse, travaillent si bien qu'ils sont en mesure de présenter une troisième séance publique, au Château de

¹³⁰ J. G.-H., La chanson du fer, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 13, livr. du 31 août 1895, p. 5.

¹³¹ H. D., Proverbe, dans Le Monde illustré, 15^e année, n° 747, livr. du 27 août 1896, p. 259.

¹³² La Rédaction, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans La Patrie, 21^e année, n° 42, livr. du 25 fév. 1899, p. 8.

Ramezay, dès le 7 avril suivant¹³³. Trois poésies de Desjardins figurent au programme: Raillerie douce, Isolement et Ballade du Renouveau dont le critique De Marchi dira "qu'elles marquent beaucoup de goût et une imagination bien douée"¹³⁴. Encore une fois, nos jeunes poètes sont portés aux nues, les compliments venus de toutes parts décuplent leurs énergies et stimulent leurs talents. Leur enthousiasme monte. A peine deux mois plus tard, soit le 26 mai, l'Ecole littéraire présente une quatrième séance publique. La Patrie publie, cette fois, un compte rendu détaillé avec les portraits de 13 membres, dont Henry Desjardins; mais le rapport de La Patrie n'indique pas qu'il y ait dit des poèmes¹³⁵.

Puis, ce sera, le 2 avril 1900¹³⁶, le dernier "feu d'artifice". Pour la dernière fois, les membres de l'Ecole convoquent le public au Château de Ramezay. Avec bien de

¹³³ La Rédaction, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans La Patrie, 21^e année, n^o 37, livr. du 8 avril 1899.

¹³⁴ De Marchi, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans Le Monde illustré, 15^e année, n^o 781, livr. du 22 avril 1899, p. 802.

¹³⁵ La Rédaction, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans La Patrie, 21^e année, n^o 78, livr. du 27 mai 1899, p. 9.

¹³⁶ C.-A. Millette, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans La Patrie, 22^e année, n^o 33, livr. du 3 avril 1900, p. 6.

la poésie, se rappelant ses rêves de la belle époque, G.-A.

Dumont écrit:

... Ce fut en quelque sorte l'ouverture de la volière aux fils d'or; ce fut l'envol des oisillons du rêve jetant leurs chants divers à tous les vents, les uns sonores comme les sons du cor, les autres doux comme le bruissement des ruisseaux. Que dis-je? ce furent toutes les cordes de la lyre vibrant en même temps¹³⁷.

Henry Desjardins est là, lui aussi, venu de Hull pour prendre sa part du triomphe, pour savourer avec ses amis d'hier les enivremments de la gloire. Et il récite encore trois poésies: L'hiver, le Silence et un dialogue satirique "très bien réussi", Collin et Cottin¹³⁸. "Cette séance n'était qu'un avant-goût de ce que nous réservent Les Soirées du Château de Ramezay qui seront bientôt offertes au public"¹³⁹. Ainsi s'exprimait le rédacteur de La Patrie, annonçant la parution prochaine d'un recueil de poésie et de prose par les membres de l'École littéraire.

De fait, au printemps de 1899, on parlait à l'École d'un volume qui colligerait les meilleures oeuvres des membres et perpétuerait le souvenir des grandes séances

¹³⁷ G.-A. Dumont, L'École Littéraire de Montréal, Réminiscences, Montréal, Librairie G.-A. Dumond, [s.d.], p. 5.

¹³⁸ C.-A. Millette, op. cit.

¹³⁹ Idem, ibid.



M. HENRI DESJARDINS

à 25 ans

à l'époque des grandes séances publiques.

Photocopie tirée de La Patrie du 27 mai 1899; au lendemain de la 4^e séance publique tenue au Château de Ramezay le 26 mai 1899, La Patrie a publié un compte rendu avec les portraits de treize membres de l'Ecole littéraire.

publiques. Le recueil devait paraître au début de 1900; mais les difficultés de toutes sortes et les lenteurs des intéressés à choisir leurs poèmes en retardèrent la publication jusqu'à l'automne. Les Soirées du Château de Ramezay¹⁴⁰ se présentent comme le mémorial de leurs vers de jeunesse, mais cette anthologie demeure, pour la postérité, le témoin d'une heure brillante dans la vie de nos lettres canadiennes. Huit poésies de Desjardins y sont reproduites¹⁴¹. Sans doute, nous aurions préféré Chanson d'automne, Fin d'octobre, Distiques à La chanson du fer, à Collin et Cottin, mais ces poèmes lui avaient valu les applaudissements d'un public enthousiaste; il les aimait pour leur goût de triomphe, et parce qu'ils lui rappelaient la saveur de la gloire.

La séance du 2 avril aura été pour Desjardins sa dernière présence à l'Ecole, son dernier geste comme membre de l'Ecole littéraire. Vraiment, Hull est trop loin de Montréal, et sa jeune ville encore peu organisée requiert les bonnes volontés de ses meilleurs citoyens pour grandir et devenir la métropole du Québec-Ouest. Lui-même,

¹⁴⁰ Ecole Littéraire de Montréal (1'), Les Soirées du Château de Ramezay, Montréal, E. Sénécal et Cie, 1900, xv-402 p.

¹⁴¹ Idem, ibid., p. 288-304.

d'ailleurs, s'est constitué ici un autre groupe d'amis, d'autres activités.

Sans vouloir majorer l'importance d'Henry Desjardins dans la vie de l'Ecole littéraire, il faut reconnaître qu'il y tint plus de place qu'on ne l'a dit jusqu'à maintenant. Les Archives de l'Ecole nous l'ont prouvé. Ces Archives, toutes pauvres qu'elles sont, nous disent encore que les absences fréquentes de Desjardins vers la fin de 1899, puis sa complète abstention aux séances de l'Ecole correspondent à une diminution marquée des activités du cénacle. En effet, les réunions se font plus rares et surtout, les participants aux assemblées se comptent par quatre et par cinq. Comme si, en perdant Henry Desjardins, l'Ecole avait perdu son animateur, son âme, quoi! Evidemment, d'autres départs avaient aussi préparé sa dislocation: Joseph Mélançon avait donné sa démission pour entrer au séminaire; Charles Gill n'avait jamais fait à l'Ecole que de rares visites, coupées d'absences prolongées; Germain Beaulieu n'était pas revenu après le 9 décembre 1899; Emile Nelligan n'avait pas reparu aux réunions depuis le 22 février 1899¹⁴². Le "Vaisseau d'or" avait fait naufrage. Nelligan était entré

¹⁴² Les noms de Germain Beaulieu et de Emile Nelligan n'apparaissent plus, après ces dates, dans les procès-verbaux où sont consignées les présences aux réunions.

définitivement dans les "profondeurs du gouffre" au mois d'août de cette même année¹⁴³. Mais Henry Desjardins a sûrement été pour l'Ecole un élément de stabilité dans la mouvance des arrivées et des départs.

A mettre en parallèle les souvenirs de Jean Charbonneau et les procès-verbaux d'au moins 64 assemblées, on est surpris de constater combien le premier historien de l'Ecole a minimisé, ou plutôt a semblé ignorer le rôle qu'y a joué Desjardins. Le temps qui se prête parfois à la création des légendes et compose un héros d'épopée avec des données pygméennes, a joué ici contre Desjardins; et la poussière des jours, et l'ombre des ans ont tissé autour de son nom un inviolable linceul d'oubli. Jean Charbonneau lui-même, qui l'avait pourtant si bien connu, n'en gardait plus qu'un souvenir fantomatique quand il écrivit ses souvenirs, quarante ans après la fondation de l'Ecole et vingt-huit ans après la mort de Desjardins.

APRES L'ECOLE LITTERAIRE

Cléricature.— De fait, Desjardins ayant quitté Montréal au début de juillet 1899 et n'ayant plus fait que de rares visites dans la métropole après cette date, son nom

¹⁴³ Paul Wyczynski, op. cit., p. 42.

s'est perdu dans la mémoire même de ceux avec qui il avait travaillé, de ses compagnons de jeunesse qu'un même enthousiasme avait, pour un temps, réunis dans le culte de la poésie.

Cependant, le jeune "escolier des Muses" à peine assagi, doit se préparer à l'exercice de sa profession; après ses études théoriques à l'Université, il vient faire sa cléricature avec son père et il apprend de lui, mieux qu'avec les maîtres, comment on devient un bon notaire. Cette situation, privilégiée en somme, lui laisse de nombreux loisirs qu'il emploie dans des activités fort diverses. Il semble que ce "papillon", comme il s'est décrit lui-même dans ses poèmes, ait voulu butiner toutes les fleurs; la poésie par un attrait irrésistible; l'amour, parce qu'il en avait l'âge; la politique parce qu'il voulait s'imposer à ses concitoyens pour les servir; enfin, il multiplia les activités les plus diverses: cercles littéraires, clubs pour les jeunes de Hull, politique. A vrai dire, il n'a pas attendu la fin de ses études pour s'incorporer à la vie sociale de sa ville. Déjà en 1895, son cours terminé chez les Jésuites et venu chez lui pour les vacances d'été, il avait prononcé un discours patriotique à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste que les Hullois célébraient alors à grands coups de tambours et de déclamations¹⁴⁴. Henry

¹⁴⁴ La Rédaction, Fête de la Saint-Jean-Baptiste, dans *Le Spectateur, Hull*, vol. 6, livr. du 27 juin 1895, p. 3.

Desjardins sera longtemps fidèle à cette fête des Canadiens-français et aux discours! En 1904 encore, il faisait partie d'une équipe "d'orateurs volants"¹⁴⁵, avec MM. Aurélien Bélanger, professeur à l'Université d'Ottawa et René de Salaberry, avocat, à Hull, et il prononçait "un magnifique discours patriotique" à Buckingham le 24 juin¹⁴⁶. Et le 26, la même fête réunissait les zélés patriotes pour un banquet à Hull. A la table d'honneur, Henry Desjardins; après les grandes envolées, les délicatesses galantes; "la dernière santé, mais pas la moindre, celle des dames, eut pour orateur M. Henry Desjardins"¹⁴⁷.

Les vacances de 1896 le trouvent à Hull, avec un entrain irrésistible. A l'occasion du 18^e anniversaire de sa parente "delle" Rosalba Desjardins, il organise une soirée d'amis; bien sûr, il sera le plus en vue de la fête avec une "adresse" fleurie de compliments pour la charmante cousine¹⁴⁸. Mais il veut étendre plus loin le rayonnement

¹⁴⁵ Ces trois orateurs devaient se porter successivement à Ottawa, Buckingham, Aylmer et Papineauville pour y faire des discours patriotiques, d'où l'appellation d'orateurs volants.

¹⁴⁶ La Rédaction, Fête de la Saint-Jean-Baptiste, à Buckingham, dans Le Pionnier Canadien, Hull, vol. 1, livr. du 25 juin 1904.

¹⁴⁷ La Rédaction, Banquet de la Saint-Jean-Baptiste à Hull, dans Le Pionnier Canadien, Hull, vol. 1, livr. du 29 juin 1904.

¹⁴⁸ La Rédaction, Fête intime, dans Le Spectateur, Hull, vol. 7, livr. du 19 juin 1896.

de son activité. Aussi, il fonde avec un groupe d'amis de Hull, un cercle à la fois littéraire, dramatique et musical. La première réunion avait lieu le 28 juillet à la salle Leduc et, dès le 23 août, le "Cercle Crémazie", car c'est ainsi qu'il a nommé sa fondation, organise sa première soirée¹⁴⁹.

Mais le jeune clerc est aussi membre d'un groupement moins culturel. Le club des Vive-la-Joie¹⁵⁰, de Hull, fort semblable au club Sans-Souci, de Montréal, réunit des jeunes gens de Hull à seule fin de les divertir. On fume, on y va de sa chanson, de son histoire, d'un poème satirique aussi, et l'on boit un peu pour mousser les esprits et rendre la gaîté plus bruyante. Cette même année, en mai, il prépare avec le concours de ses soeurs, deux filles acostes et pimpantes, musiciennes, chanteuses et diseuses un "fort joli concert". "Les pièces de chant, de piano et de harpe ont alterné avec les morceaux à dire et une étude sur Crémazie, le barde canadien, que le jeune conférencier de 22 ans présente à la salle de l'Institut Canadien d'Ottawa¹⁵¹ pour les

¹⁴⁹ Edgar Boutet, Le bon vieux temps à Hull, chronique dans Le Droit, Ottawa, 45^e année, n° 110, livr. du 11 mai 1957, p. 15.

¹⁵⁰ Idem, ibid.

¹⁵¹ La Rédaction, Concert à l'Institut Canadien, dans Le Spectateur, Hull, vol. 7, livr. du 5 mai 1896.

amis de l'Institut et les siens. Quant à sa soeur Bibiane, elle récite, "avec un succès parfait", L'Hirondelle du Boudha, un sonnet inédit de son frère le poète. Ce sonnet, il en avait d'abord fait l'essai en le disant au cours d'une soirée d'amis chez Me Michel Desjardins, le père de Rosemonde¹⁵². Sans doute, le reporter du Temps, qui nous a rendu compte de cette soirée était un ami de la famille Desjardins; les termes dont il fait usage pour louer le fils et les filles du père Thomas sont absolument élogieux:

Le piano et la harpe n'ont plus de secrets pour elles, leur chant, est digne des meilleures cantatrices...

Quant au conférencier, le rédacteur écrit:

Monsieur Desjardins s'est révélé conférencier accompli et son travail mériterait d'être livré à la publication. Notre jeune ami est de l'étoffe dont on fait les académiciens et sa place est toute marquée dans la génération des jeunes littérateurs qui sont appelés à faire l'honneur du 19^e siècle¹⁵³.

Quelle veine! A 22 ans, Henry Desjardins est sacré grand conférencier, futur académicien! Il y avait là de quoi emballer le jeune lettré. A cette époque aussi, les jeunes amies de ses soeurs regardent avec des yeux très flatteurs

¹⁵² Entrevue avec M. Dauray Desjardins, fils de Me Michel, le 12 novembre 1959.

¹⁵³ La Rédaction, Concert à l'Institut Canadien, op. cit.

le fils du notaire, "le poète" comme il dit lui-même et comme le désignent les jeunes demoiselles; il passe pour un grand excentrique¹⁵⁴, avec son toupet frisé et la jolie barbe qui lui encadre tout le visage. Il est vraiment un jeune homme bien.

Les journaux nous ont-ils conservé toutes les activités du jeune clerc et de ses soeurs? Nous pourrions ajouter indéfiniment... Signalons encore qu'en mars 1900, l'aînée des soeurs Desjardins, devenue l'épouse du docteur Edouard Mousseau, organise un concert de charité à Hull. Les trois soeurs prodiguent leurs talents dans la décoration de la salle, puis, le soir venu, dans le chant, la diction et la harpe. Leur frère Henry termine la séance par une "délicate allocution", en présence de Sir Wilfrid Laurier et de Lady Laurier, présidents d'honneur de cette soirée¹⁵⁵.

Henry Desjardins semble avoir considéré comme un sport l'improvisation de petits discours, de "santés", d'allocutions; il était de toutes les fêtes, de tous les banquets. Causeur charmant et spirituel, sûr de lui-même,

¹⁵⁴ Témoignage de Madame Louis Séguin, de Gatineau, autrefois amie de Bibiane D., et lettre du 13 mars 1962.

¹⁵⁵ La Rédaction, Concert de charité, dans Le Passe-Temps, Montréal, vol. 6, n^o 32, livr. du 14 avril 1900, p. 123.

il provoquait la belle humeur, l'entrain sinon l'hilarité de ses auditeurs. Aussi, le réclamait-on pour toutes occasions. En 1903 encore, des célébrations grandioses marquent le 25^e anniversaire de l'arrivée des Frères des Ecoles Chrésiennes à Hull. La fête du soir réunit les anciens élèves et les notables de la ville:

L'appel à la tribune du notaire Desjardins fut couvert d'applaudissements. M. Henry Desjardins s'est révélé, comme toujours, à la hauteur du rang qu'il occupe dans la classe littéraire de la ville de Hull¹⁵⁶.

Il faut reconnaître qu'on était bien doué quant aux arts dans cette famille Desjardins. Les filles chantent, elles sont pianistes, même, la jolie Bibiane avait appris la harpe d'abord au pensionnat des Soeurs Grises de la Croix de la rue Rideau, sous la direction d'une musicienne de haute renommée, la Soeur Marie-Alexandrine¹⁵⁷; puis, elle avait poursuivi ses études au Collège de Musique de McGill¹⁵⁸. Son père lui avait acheté, en 1896, pour \$600, la première harpe fabriquée au pays¹⁵⁹. Le jeune Joseph-

¹⁵⁶ La Rédaction, Un anniversaire mémorable, dans Le Pionnier Canadien, vol. 1, livr. du 21 oct. 1904.

¹⁵⁷ Registres des comptes, au Pensionnat Notre-Dame du Sacré-Coeur, Ottawa, et Chroniques de la Communauté, pour l'année 1896.

¹⁵⁸ Témoignage de M. Simon Parent, de Québec, dans une entrevue, le 3 mai 1960.

¹⁵⁹ La Rédaction, Petite note, dans Le Spectateur, Hull, vol. 7, livr. du 7 juillet 1896.

Edouard était flutiste. Le fils Henry se parait volontiers du titre de poète; mieux, il se considérait "homme de lettres", à preuve la signature qui accompagne le prix de son abonnement à La Feuille d'érable:

Sur la liste d'honneur de nos abonnés fondateurs, M. Henry Desjardins, homme de lettres de Hull, P.Q., a tenu à inscrire son nom le premier¹⁶⁰.

Ayant appris le violon pendant plusieurs années, le musicien en jouait souvent pour lui-même, quand le prenaient des accès de mélancolie romantique; dans sa famille, pour ses soeurs amies du plaisir et de la musique; dans les joyeuses réunions d'amis, et surtout pour une toute jeune et délicieuse parente dont il avait fait sa Laure. Rosemonde Desjardins était la fille de Me Michel Desjardins, un avocat et au surplus un saint homme qui se rendait à son bureau le chapelet à la main¹⁶¹. Cet avocat courtoisait les Muses et les "quelques pièces de vers restées dans la famille révèlent en lui un artiste délicat autant qu'un penseur profond", écrivait le premier historien de Hull, deux ans seulement après la mort de Me Michel¹⁶². Là aussi les filles sont

¹⁶⁰ La Rédaction, Nos abonnés, dans La Feuille d'érable, Montréal, vol. 1, n° 2, livr. du 25 avril 1896.

¹⁶¹ H. D., Mort de Michel Desjardins, dans Le Temps, vol. L, n° 272, livr. du 22 octobre 1906.

¹⁶² E. E., Cinq-Mars, Hull, ses origines, ses progrès, son avenir, Hull, Ed. Bérubé-Frères, 1908, p. 144.

musiciennes et chanteuses.

Avant de partir, à 22 ans, pour le College of Music de Londres, protégée par Lady Laurier et boursière de Lord Stratchona¹⁶³, Mlle Rosemonde Desjardins donna deux grands concerts dans Hull et Ottawa. Un sympathique ami, collaborateur au Temps, nous présente ainsi la pianiste: "la jeunesse, la beauté, la grâce et un tempérament d'artiste irrésistible"¹⁶⁴. Les charmes et les talents si magnifiquement épanouis dans la femme de vingt ans, ils étaient en germe dans la fillette de onze ans à qui Henry Desjardins dédiait ses premiers poèmes. Le grand garçon rêveur et sentimental qu'il était à 20 ans aurait-il aimé si tôt cette adolescente de dix ans sa cadette? mais grande, forte de taille, avec des yeux immenses, doux comme un velours de Damas et profonds comme une nuit orientale¹⁶⁵? Non, tout simplement, il veut faire de la poésie amoureuse, et cela ne va pas sans un objet à aimer. Le collégien connaît les oeuvres de Dante, de Pétrarque et de Ronsard. Eux, ils ont eu une

¹⁶³ La Rédaction, Départ de Mlle Rosemonde Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 40, livr. du 19 déc. 1906, p. 5.

¹⁶⁴ Ibid.

¹⁶⁵ Photographie de Rosemonde Desjardins, chez M. Dauray Desjardins, de Hull.

Béatrice, une Laure, une Cassandre comme inspiratrices, comme cibles de leurs amoureux soupirs. Eh bien, lui, il chantera Rosemonde, sa Rose. Dans le premier poème qu'il lui dédie, elle a onze ans! Il marque bien de quelle sorte d'amour il s'agit:

Je t'aimerai sans cause
Et même sans retour¹⁶⁶.

Il sera le papillon

Qui dans la plaine
S'arrête sur la rose¹⁶⁷.

Plus tard, quand la fille de Me Michel aura grandi, quand les "jeunesses de Hull" se réuniront dans la grande maison de la rue Laurier, Henry Desjardins verra d'un autre oeil, avec un coeur très épris, la belle Rosemonde; il ne sera pas le seul soupirant! et Gustave Comte, qui fréquente aussi rue Laurier, aurait rêvé, avec d'autres encore, de cueillir cette Rose¹⁶⁸. Quant à Henry, il faisait sa cour en vers, à la Verlaine¹⁶⁹; et parce qu'un même amour de la

¹⁶⁶ J. G.-H., Chanson, A Mlle Rosemonde Desjardins, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 11, livr. du 17 août 1895, p. 3.

¹⁶⁷ Idem, ibid.

¹⁶⁸ Entretien avec Me Wilfrid Sainte-Marie, de Hull, le 3 février 1960.

¹⁶⁹ Témoignage de M. le juge H.-A. Fortier, de Hull, condisciple de Desjardins à Sainte-Thérèse et voisin des Desjardins de la rue Laurier.

poésie unissait le père et le soupirant, ne lui était-il pas permis de pénétrer plus facilement dans l'intimité de la jeune fille encore rebelle à l'amour?

Ainsi, pendant trois belles années, de 1899 à 1902, Henry Desjardins aura vécu d'un peu de travail, mais surtout de grands rêves, de poésie, de plaisir et d'amour. A 27 ans, il est encore un "fils à papa", admiré par son père, adulé par sa mère et ses soeurs, La vie n'a eu pour lui que des sourires.

Mort du père.— Un fait brutal va tout subitement l'obliger de marcher sur la terre, de se mesurer aux dures réalités de la vie: le 14 mai 1902, son père meurt, à 59 ans, après quelques jours seulement de maladie; il laisse dans le deuil son épouse, deux fils et trois filles¹⁷⁰.

Depuis son arrivée à Hull en 1887, M. Paul-Thomas Desjardins s'était imposé à ses concitoyens par ses grandes qualités d'esprit et de coeur: intégrité, conscience professionnelle, dévouement, en un mot, homme de bien et personnage extrêmement dévoué. Quand il meurt, il est secrétaire du comité de Wright, membre de la Congrégation des hommes et de la Société Saint-Thomas, de Hull.

¹⁷⁰ La Rédaction, Mort de M. Paul-Thomas Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. H., livr. du 16 mai 1902, p. 3.

Toujours au premier rang de toute entreprise d'intérêt public, il fut mêlé à toute organisation patriotique et nationale¹⁷¹.

Son fils Henry est-il prêt à recueillir une aussi belle succession, un pareil héritage de vertus? Est-il capable de relever un père aussi méritant? Il ne peut plus, désormais, être seulement un clerc insoucieux. Il lui faut, pour succéder à son père, être reconnu par la Chambre des Notaires. Il va donc se présenter aux examens de la troisième session du onzième triennat, du 8 au 12 juillet 1902. Trente des trente-six aspirants réussissent, dont Henry Desjardins; il reçoit sa commission de Notaire public le 12 juillet, à l'issue de la session¹⁷². Et le voilà bien installé dans le bureau de son père, dans les fonctions du notaire et du greffier de comté, pourvu d'une nombreuse clientèle.

La vie, économe d'un temps rapide, ne permet pas les haltes prolongées, même au bord des cimetières; et ceux qu'elle a blessés dans leurs plus chères affections et distraits quelques jours de sa marche en avant, sont forcés de rentrer dans la caravane qu'elle entraîne éternellement, du même rythme hâtif.

¹⁷¹ La Rédaction, Mort de M. Paul-Thomas Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. H., livr. du 16 mai 1902, p. 3.

¹⁷² Dans La Revue du Notariat, op. cit., p. 450.

Henry Desjardins doit se remettre à vivre. Avec plus de sérieux, évidemment. Il lui faut d'abord être notaire. Recevoir des clients de tout acabit, dresser un contrat pour une firme industrielle, régler les affaires d'une importante succession, ou rédiger le testament d'une pauvre femme qui laisse "son linge de corps à sa fille Eugénie, et ses livres de prières à Marie-Anne, la religieuse"¹⁷³. Il lui faut aussi accorder son esprit fantaisiste à la rigueur des documents et à leur impersonnelle rigidité, enfouir ses rêves impalpables de poète dans la précision méticuleuse de l'homme de loi. Mais le poète en lui ne meurt pas. Et Henry Desjardins profite des heures vides de clients pour mettre en vers ses songeries. C'est ainsi que vers la fin d'une journée de printemps se présente un homme d'affaires de Hull, M. Tréau De Coéli. Bibiane le reçoit, et aimablement taquine, puisque le visiteur est un ami de la famille, "est-ce le poète ou le notaire que vous désirez consulter?" Et le notaire, grave, solennel et froid dut s'installer au pupitre¹⁷⁴.

¹⁷³ Grefte du notaire Henry Desjardins, en dépôt chez le notaire Pierre Desrosiers, de Hull.

¹⁷⁴ Témoignage de M. Lomer Lafond, autrefois dentiste à Hull.

Car Henry Desjardins doit travailler pour conserver l'héritage légué par le père, plus de biens fonciers que d'argent liquide, des terrains du côté de la Gatineau, des hypothèques sur les propriétés de quelques débiteurs. Les honoraires qu'il perçoit de ses clients, — et le notaire-bon coeur fait beaucoup de contrats à crédit —, le traitement du greffier doivent assurer la vie des siens: sa mère, deux soeurs à marier, et un jeune frère encore aux études, et soutenir le train de vie d'une famille en vue dans la bonne société hulloise. Il n'entend pas, d'ailleurs, s'enterrer sous les documents.

Ambitions politique.— La première et la plus accaparante des activités de Desjardins entre les années 1902 et 1906, c'est la politique. Et il aura vu "rouge" toute sa vie! Déjà nous l'avons vu, à Montréal, membre d'un club de "jeunesses libérales". Quand il fut à Hull, précisément à une époque où les luttes politiques étaient fort vives, où les campagnes électorales prenaient des proportions épiques, il fut tenté, avec tant d'autres, par le démon de la politique. Comme Lamartine à qui il ressemble par bien des côtés, — le génie en moins — "il sent qu'il y a là quelque chose à faire pour lui, voire, un service de salut public à

assumer"¹⁷⁵. Comme Lamartine, il va s'y jeter à corps perdu pendant les brèves années qu'il lui reste à vivre; et comme lui, elle le mènera à la catastrophe. Déjà, en 1901, il s'était autorisé de son mandat de "président de club des jeunesses libérales de Hull" pour écrire une "humble lettre" à Sir Wilfrid Laurier en faveur d'un ouvrier:

M. Bériault, ci-devant de Hull, il y a deux mois travaillait à la "chambre noire" et il a été destitué en avril dernier. Le député de Wright lui a bien fait avoir une position qu'il occupera demain, mais c'est un travail qui ruinera sa santé d'ici quelques semaines. Ce jeune homme est faible de constitution, et il est père d'une nombreuse famille; il est aussi un libéral ardent, et l'un des cabaleurs les plus utiles à l'organisation libérale de Hull¹⁷⁶.

Il est beau de voir ce jeune homme au grand coeur commencer sa carrière politique en sollicitant des faveurs pour autrui, quand il ne daignera jamais présenter une requête pour lui-même.

Le 4 janvier 1904, c'est lui qui préside l'assemblée qui s'est donné pour mission de réorganiser le parti libéral de Hull; on procède à l'élection des officiers: Henry Desjardins n'est pas sur la liste¹⁷⁷. En septembre de la même

¹⁷⁵ Louis Bertrand, Lamartine, l'homme et son oeuvre Paris, Librairie Arthème Fayard, 1944, p. 144.

¹⁷⁶ H. D., Lettre à Sir Wilfrid Laurier, datée du 6 juin 1901, dans la Correspondance de Sir Wilfrid Laurier, aux Archives nationales. Lettre non classée.

¹⁷⁷ La Rédaction, Cocus libéral, dans Le Temps, Ottawa, vol. J., n° 49, livr. du 5 janv. 1904, p. 2.

année, il est sur les rangs pour la candidature avec MM. Emmanuel B. Devlin et René de Salaberry¹⁷⁸. Mais à la convention libérale tenue le 1^{er} octobre, il se déclare prêt à retirer sa candidature si le choix du peuple se porte sur un autre. Le reporter du journal Le Temps résume ainsi le discours de Desjardins:

L'orateur a déclaré que, pour sa part, qu'il combatte dans les rangs du parti, soit comme simple soldat, soit comme lieutenant, soit comme capitaine, il apportera dans ces différentes fonctions le même dévouement et la même ardeur. Et il termine son discours par un éloge "très éloquent" de Sir Laurier¹⁷⁹.

Le désintéressement est magnanime, mais en politique il réussit rarement! Peu de temps après l'ouverture de la campagne, Sir Wilfrid Laurier, qui a déjà posé sa candidature dans Québec-Est, veut aussi se faire élire dans le comté de Wright¹⁸⁰. Desjardins fait la campagne en faveur du grand chef libéral; celui-ci est élu au scrutin du 3 novembre 1904, contre le notaire F.-A. Labelle, conservateur¹⁸¹.

¹⁷⁸ La Rédaction, La politique à Hull, dans Le Temps Ottawa, vol. J, n° 294, livr. du 30 sept. 1904, p. 3.

¹⁷⁹ La Rédaction, Une assemblée enthousiaste, dans Le Temps, Ottawa, vol. J, n° 295, livr. du 1^{er} oct. 1904, p. 1.

¹⁸⁰ La Rédaction, Sir Wilfrid Laurier, dans Le Temps Ottawa, vol. J, n° 316, livr. du 26 oct. 1904, p. 1.

¹⁸¹ La Rédaction, La votation dans Wright, dans Le Temps, Ottawa, vol. K, n° 1, livr. du 4 nov. 1904, p. 6.

Cette même année, aux élections provinciales que le premier ministre Simon-Napoléon Parent, désireux de consolider ses positions, lançait au lendemain même du 3 novembre pour "profiter de l'élan libéral et de la démoralisation des bleus"¹⁸², Desjardins entre encore en lice. Vrai Cyrano, selon la juste expression de son ancien ami Aimé Boucher, il appuie cette fois la candidature de F.-A. Gendron, le choix personnel de Parent, contre L. Falardeau auquel il prédit "une immense coiffe", parce que le vote est fixé au 25 novembre¹⁸³. Grande victoire libérale. Mais les dissidences sont nombreuses au sein du parti, et Parent se démettra de ses hautes fonctions le 21 mars 1905¹⁸⁴, ce qui entraînera d'autres élections provinciales cette même année; Desjardins y prendra encore une part très active.

Après l'échec de La Voix de l'Outaouais, dont il avait été co-fondateur avec Me Bourbeau Rainville, en

¹⁸² Robert Rumilly, Histoire de la Province de Québec, tome XI, S.-N. Parent, Montréal, Ed. Bernard Valiquette, 1943, p. 155.

¹⁸³ La Rédaction, Assemblée libérale, dans Le Temps, Ottawa, vol. K, n° 7, livr. du 11 nov. 1904, p. 3.

¹⁸⁴ Robert Rumilly, op. cit., p. 218.

1902¹⁸⁵, Desjardins fonde, au cours de l'année 1904, un nouveau journal, La Voix du peuple. Si l'on en croit Louis Cousineau, qui se présente contre Ch. Devlin aux élections provinciales de 1905, La Voix du peuple est avant tout un journal politique:

Monsieur Cousineau dit qu'il trouve curieux que M. Desjardins, après lui avoir promis son appui, s'est rallié à M. Devlin et qu'il fait sa campagne avec son journal, qui est né avec la candidature de M. Devlin et qui mourra avec lui, le 13 courant¹⁸⁶.

Il s'agit du scrutin du 13 février 1905. Mais pour fonder et soutenir seul son journal, Henry Desjardins s'est appauvri, espérant toujours une aide précieuse qui ne vint jamais.

Il a souvent foulé aux pieds ses ambitions, mais toujours il est resté sans appui de la part des "grands" dont il aurait eu beaucoup besoin en ces dernières années. Il s'était ruiné dans une entreprise de journal politique, en 1904, et la récompense n'est pas venue, sur son lit de mort, quand il l'attendait encore, adoucir ses derniers moments¹⁸⁷.

¹⁸⁵ Me Bourbeau Rainville, avocat à Bryson, comté de Pontiac, puis juge; ami personnel de Sir Wilfrid Laurier. Il fonda en juillet 1902 La Voix de l'Outaouais, en collaboration avec Henry Desjardins. Me Bourbeau Rainville est décédé au Sanatorium Sainte-Agathe, en 1916. L'annonce de La Voix de l'Outaouais a paru dans Le Temps, Ottawa, vol. H, livr. du 19 juillet 1902.

¹⁸⁶ La Rédaction, Assemblée libérale, dans Le Temps, Ottawa, vol. K, n° 74, livr. du 3 fév. 1905.

¹⁸⁷ La Rédaction, Mort de M. Henry Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 83, livr. du 11 fév. 1907, p. 6.

A lire attentivement les campagnes électorales dans Wright, tant au provincial qu'au fédéral, en 1904 et en 1905, dans les journaux français de Hull et d'Ottawa, on se rend compte que Desjardins n'avait rien du politicien. Il était trop idéaliste, trop sincère, trop honnête, osons-nous dire, pour s'assurer une place et renfler son portefeuille. Il a fait partie de toutes les associations libérales, soutenu tous les candidats, prononcé quantité de discours pour lesquels il a gagné beaucoup d'applaudissements mais peu d'argent; on n'a jamais reconnu ses services, jamais il n'a été remercié d'une façon tangible.

Dans son Essai sur les sonnets d'Arthur de Bussières Henry Desjardins écrivait: "La politique nous a enlevé le goût des arts, surtout le littéraire..."¹⁸⁸ Mais il a quand même voulu concilier la Muse et la politique. Comment expliquer que ces deux tendances si peu voisines aient cohabité chez ce rêveur qui s'ignore? Dans sa jeune ville de Hull où les intellectuels étaient encore peu nombreux, il appartenait à l'élite, dont il se croyait avec raison, d'éclairer le peuple et de diriger la chose publique.

¹⁸⁸ H. D., Essai sur les sonnets de M. Arthur de Bussières, dans Le Monde illustré, 16^e année, n^o 785, livr. du 20 mai 1899, p. 39.

C'est pourquoi, aux élections municipales de 1904 encore, il préside une assemblée des propriétaires et "il demande à ses concitoyens aptes à remplir avec compétence une charge dans la municipalité de ne pas se soustraire au choix des électeurs, non plus qu'aux responsabilités civiles". Et pour dégrever le budget déficitaire de Hull, il suggère des élections "par acclamation":

Ce serait là sauver de grandes dépenses et combattre la fameuse bouteille de whisky qui fait toujours son oeuvre pendant une campagne électorale¹⁸⁹.

Et quand on procède à la mise en nomination des candidats, le nom de Desjardins ne figure même pas sur la liste. Ce don Quichotte a souvent travaillé pour les autres!

Ainsi, l'activité politique d'Henry Desjardins s'est manifestée simultanément aux trois paliers de la vie du citoyen canadien, le fédéral, le provincial, et le municipal.

L'homme n'a pas eu le temps dans sa vie brève, ou il n'a pas cru devoir orienter sa vie dans une sphère unique d'activités, ce qui lui aurait permis, peut-être, d'atteindre à la gloire qu'il ambitionnait, ou du moins à une honnête considération soit dans les lettres, soit dans la politique. Et encore, s'il avait borné là sa fièvre

¹⁸⁹ La Rédaction, Affaires municipales, dans Le Temps, Ottawa, vol. J, n° 51, livr. du 8 janv. 1904, p. 2.

d'action! mais il voulut être de tous les mouvements patriotiques, culturels et catholiques.

Au début de janvier 1903, il fonde à Hull le "Club des Débats", ou "Les Vingts"¹⁹⁰, dont les membres, recrutés parmi l'élite intellectuelle de Hull se proposent d'étudier des questions d'intérêt national, et dès le 7 janvier, ils discutaient un sujet alors brûlant pour les Canadiens-Français: L'annexion ou l'empire¹⁹¹. Fait étonnant, rare, le Club des Débats vivait encore en juin 1903, six mois après sa fondation! et le 21, ses membres présentaient un grand débat public, à la salle Notre-Dame, devant un auditoire de 800 personnes. Le drapeau fleurdelisé doit-il être notre drapeau national? En conclusion au débat, Henry Desjardins un peu farceur propose que la question soit renvoyée à cinquante ans!¹⁹² Il ne croyait sûrement pas tomber si juste! Précisément quarante-cinq ans plus tard, le 21 janvier 1948¹⁹³, par une motion de la Chambre des députés,

¹⁹⁰ Edgar Boutet, Le bon vieux temps à Hull, chronique, dans Le Droit, Ottawa, 45^e année, n^o 116, livr. du 18 mai 1957, p. 11.

¹⁹¹ Idem, ibid.

¹⁹² Idem, ibid.

¹⁹³ Robert Rumilly, Quinze années de réalisations, Montréal, Imprimerie Saint-Joseph, 1956, p. 215.

sous le gouvernement de l'honorable Maurice Duplessis, le fleurdelisé devenait le drapeau de la province de Québec.

En mai 1904 encore, la Chambre de Commerce de Hull invite Desjardins à présenter l'écrivain américain Hanson A. Guard qui projette une étude sur Hull et Ottawa. Puis il est désigné pour aider Guard dans ses recherches¹⁹⁴. Il est membre de l'Union Saint-Joseph du Canada et rédige, en qualité de secrétaire pro tempore, quelques notules pour Le Prévoyant, organe de l'Union. Là aussi, il fait des discours et prononce des santés¹⁹⁵.

Mais c'est dans les cadres de l'Institut Canadien d'Ottawa, dont il est le vice-président en 1904-1905¹⁹⁶, qu'il s'affirme surtout comme littérateur. Y a-t-il un souper aux huîtres? Il porte une santé à la littérature¹⁹⁷. En janvier 1906, on fonde un "comité littéraire de l'Institut dont le but est le progrès de la littérature". Les membres, limités à vingt-cinq, liront leurs derniers travaux et

¹⁹⁴ La Rédaction, Chambre de Commerce de Hull, dans Le Pionnier Canadien, livr. du 25 mai 1904, p. 9.

¹⁹⁵ H. D., Notules, dans Le Prévoyant, revue mensuelle de l'Union Saint-Joseph, Ottawa, livr. du 15 mai 1904.

¹⁹⁶ La Rédaction, A l'Institut Canadien, dans Le Temps, Ottawa, vol. K, n° 253, livr. du 8 sept. 1905, p. 5.

¹⁹⁷ La Rédaction, A l'Institut Canadien, dans Le Temps, Ottawa, vol. 12, livr. du 18 nov. 1904, p. 5.

feront tour à tour des conférences propres à intéresser et à instruire¹⁹⁸. Qui ne reconnaîtrait là une réplique des réunions de l'École Littéraire de Montréal, pour conclure à la part primordiale de Desjardins dans l'élaboration de ce programme?

Quand son tour vient, il donne une conférence sur les orateurs canadiens Henri Bourassa, Joseph Tarte, Honoré Mercier et Adolphe Chapleau. Une fois de plus, le reporter du Temps toujours sympathique écrit:

M. Desjardins est un jeune conférencier de talent qui a charmé son auditoire par ses saillies spirituelles et sa diction facile. Espérons qu'il se fera entendre plus souvent¹⁹⁹.

Que de conférences en si peu d'années! et que de variétés dans les sujets! Faut-il regretter qu'il n'en reste rien que l'étude sur de Bussières? Dans son Histoire de Hull, E.-E. Cinq-Mars écrit, une année seulement après la mort de Desjardins, et parlant des chroniqueurs à Hull:

Henry Desjardins a aussi cultivé ce genre agréable, de même qu'il est peut-être le seul conférencier que Hull ait jamais eu. Il avait sur le métier, lorsque la mort vint le frapper si prématurément, une savante conférence qu'il avait promis de faire au Monument National, à Ottawa²⁰⁰.

¹⁹⁸ La Rédaction, A l'Institut Canadien, dans Le Temps, Ottawa, vol. L, n° 64, livr. du 27 janv. 1906, p. 5.

¹⁹⁹ La Rédaction, A l'Institut Canadien, dans Le Temps, Ottawa, vol. L, n° 94, livr. du 2 mars 1906, p. 3.

²⁰⁰ E.-E. Cinq-Mars, op. cit., p. 146.

Tant et de si diverses activités, politiques, patriotiques et littéraires, ajoutées aux nécessités de la vie sociale auraient usé rapidement un organisme plus solide. Pour faire face à des tâches aussi multiples, Henry Desjardins devait imposer ses nuits; de fait, ce grand nerveux n'était pas un dormeur: le silence nocturne offrait un refuge propice à l'éclosion de ses rêves de poète et l'atmosphère idéale à l'élaboration de ses travaux.

Mariage.— Il ne négligeait pas non plus sa vie sentimentale. Il jouissait d'une popularité enviable; son père lui avait laissé une belle situation; les demoiselles de Hull auraient été fières qu'il tournât vers elles des regards attentifs. Mais son cœur était depuis longtemps fixé. Rosemonde Desjardins l'avait à jamais subjugué, bien involontairement d'ailleurs, car elle avait dévoué sa jeunesse à la musique. Et l'ami des années adolescentes, si charmeur fût-il, ne trouvait pas d'écho dans le cœur de la belle.

Il approchait de la trentaine. Force lui fut de regarder ailleurs. Justement, dans le cours de l'été 1904²⁰¹, une demoiselle de Berthierville s'amène en visite chez des parents d'Ottawa. Où notre poète la rencontre-t-il?

²⁰¹ La Rédaction, Mondanités, dans Le Pionnier Canadien, 2^e année, livr. du 23 juillet 1904, p. 3.

Si l'on en croit une parente, Alice Dostaler avait étudié à Montréal avec Rosalba Desjardins, l'aînée des filles du père Michel; Rosalba aurait invité son amie à Hull, et l'entrepreneuse Rosemonde en aurait profité pour détourner d'elle un soupirant vraiment trop épris. Et telle aurait été l'ascendance de Rosemonde sur cet "ami" de dix ans son aîné, qu'il aurait accepté Alice Dostaler comme épouse pour obéir à la seule dame de son coeur, l'irréductible Rosemonde²⁰².

D'ailleurs, le chrétien qu'il est considère le mariage comme un devoir; et Alice Dostaler lui convient: elle a vingt-cinq ans, elle a reçu une excellente éducation, elle appartient à une famille honorable et sera pour le jeune notaire une épouse bien sortable.

Henry Desjardins fait-il plusieurs voyages à Berthier cet été-là? ou si le mariage se conclut, comme une affaire, pendant le premier séjour de M^{lle} Dostaler à Hull? Il semble bien que oui. Les journaux, qui soulignent les moindres déplacements du notaire Desjardins, ne rapportent qu'un seul voyage à Berthier avant le mariage. Dans son greffe, on constate l'absence de contrats entre le 19 août et le 27²⁰³. Il a donc entrepris alors un voyage à Berthier

²⁰² Entrevue avec Soeur Marie-de-la-Miséricorde, s.g.c., (Norma Champagne institutrice à Hull en 1904), le 8 novembre 1960.

²⁰³ Grefte du notaire H. Desjardins, en dépôt chez le notaire Pierre Desrosiers, de Hull.

pour connaître la famille de sa future épouse et régler les détails du mariage, qui sera célébré le 19 septembre.

Ce fut un grand mariage auquel assista "tout le Berthier élégant et fashionable". M^{lle} Dostaler est conduite à l'autel par son père, M. Archibald Dostaler, rentier; M. Achille Bergeron, député de Berthier, sert de témoin au marié²⁰⁴. M. et M^{me} Desjardins font un voyage d'une semaine à Québec et à l'île d'Orléans²⁰⁵. Puis le notaire revient à son bureau et à ses papiers. Mais ses amis l'attendent!

Une trentaine de membres de la Société du Crédit de Hull se rassemblent pour lui offrir, à l'occasion de son récent mariage, un magnifique fauteuil en noyer noir, accompagné d'une adresse de circonstance²⁰⁶.

C'est la deuxième fête qu'on organise en son honneur. Quelques jours seulement avant son mariage,

une cinquantaine d'admirateurs du jeune notaire se réunissaient à l'Hôtel Windsor pour lui offrir un beau banquet, précédé d'une présentation d'adresse et d'une bourse bien garnie, comme marque d'estime²⁰⁷.

²⁰⁴ La Rédaction, Mariage, dans Le Temps, Ottawa, vol. J, n° 285, livr. du 20 sept. 1904, p. 1.

²⁰⁵ Ibid.

²⁰⁶ La Rédaction, Fête au Notaire Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. J, n° 297, livr. du 4 oct. 1904, p. 3.

²⁰⁷ La Rédaction, Fête au Notaire Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. J, n° 283, livr. du 17 sept. 1904, p. 3.

Ce jeune notaire jouit vraiment d'une bien grande popularité pour recevoir des marques aussi tangibles de l'estime et de l'affection de ses concitoyens.

Mais comment installe-t-il sa jeune épouse? La mère Desjardins va céder à son fils quelques pièces de la grande maison de la rue Victoria pour assurer l'intimité du jeune ménage. Il restera forcément une sorte de demi-cohabitation avec l'omniprésence de madame Desjardins-mère. Or, la jeune dame, habituée chez elle à plus d'indépendance, à plus de confort aussi, goûtera fort peu cette vie de famille où la domination matriarcale pèsera toujours sur le fils aîné, adulé par cette mère qui a mis en lui toute son affection et tous ses espoirs depuis la mort du père, deux ans plus tôt.

Faut-il dire "heureusement"? la vie conjugale ne dura qu'un an. Dès le 2 octobre 1905, Alice Dostaler, dame Desjardins, décédait chez sa mère à Berthier, emportée par la consommation pulmonaire²⁰⁸.

Mais pourquoi donc la jeune dame Desjardins est-elle allée se faire soigner par sa mère? Là-bas, dans la maison familiale, elle crut avec raison trouver des soins plus adéquats et le repos nécessaire à sa langueur. Car les

²⁰⁸ La Rédaction, Décès, dans Le Temps, Ottawa, vol. K, n° 257, livr. du 3 oct. 1905, p. 3.

finances du notaire Desjardins étaient dans un état précaire: il ignora toujours l'art de faire produire l'argent; au contraire, il avait rapidement dilapidé les quelques biens amassés par un père plus attentif aux nécessités de la vie pratique. Ses campagnes politiques, l'avaient ruiné et, de plus, il s'était mis à boire pour oublier les déceptions de sa vie.

Déceptions.— Après la mort de son épouse, Henry Desjardins devient de plus en plus triste. Bien d'autres causes d'ailleurs alimentaient l'amertume de ce grand rêveur qu'il n'a jamais cessé d'être. Depuis la faillite de La Voix du Peuple, pour laquelle il avait engagé ses dernières ressources, les soucis d'argent se multipliaient. En 1906, il se démet de sa fonction de greffier du comté de Wright pour se consacrer, dit-il, tout entier à sa profession. En réalité, il se sent malade, atteint lui aussi d'une affection pulmonaire. Bien malade, vraiment, puisqu'il croit sage de faire son testament, à trente-deux ans, "en faveur de sa mère", à qui il laisse ses assurances, \$1,000, espérant que "le produit de tout [son] avoir pourra payer toutes ses dettes"²⁰⁹. Cependant, quand sera publié

²⁰⁹ Testament de Henry Desjardins, Dossier n° 17498, à l'Union Saint-Joseph, Ottawa.

le testament du notaire Desjardins, peu après sa mort, les assurances se seront élevées à \$5,000²¹⁰ ! Inflation nécessaire à la bonne renommée du notaire!

Henry Desjardins abandonne cette année-là, 1906, les luttes politiques. A trente-deux ans, sa démarche est voûtée; il tousse continuellement, il fume sans arrêt pour tromper son ennui²¹¹, et trop souvent, hélas, il demande à la bière blonde, la "muse" jamais oubliée, de noyer son chagrin et de lui verser l'oubli. Car la maison de sa mère est devenue bien grande: ses soeurs sont parties l'une après l'autre, emportant la joie, l'animation. Enfin, Rosemonde, la seule femme qu'il a vraiment aimée, part pour l'Europe à la fin de décembre²¹². Partie avec un talent de pianiste, dira l'un de ses anciens amis, elle se découvrit en Angleterre un plus grand talent de chanteuse et s'en fut en Italie, puis en France, cultiver sa magnifique voix de contralto²¹³. Pour elle, une autre vie commence, pleine

²¹⁰ La Rédaction, Testament du notaire Henry Desjardins, dans Le Temps, vol. M, n° 87, livr. du 15 fév. 1907, p. 6.

²¹¹ Témoignage de Me Wilfrid Sainte-Marie, de Hull, le 3 février 1960.

²¹² La Rédaction, Départ pour l'Europe, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 42, livr. du 22 déc. 1906, p. 4.

²¹³ Entretien avec Me Wilfrid Sainte-Marie, de Hull, le 3 février 1960.

d'aventure, de luttés et de succès. Elle épouse bientôt un médecin canadien-français, le docteur Lenoblet Du Plessis, en service à Paris pour le compte du gouvernement canadien²¹⁴; en un mot, elle fait sa vie, insoucieuse de l'ami fidèle, du poète rêveur, malhabile aux affaires, impécunier, si désespérément amoureux d'elle et qui va maintenant traîner sa "mourante vie" dans la solitude de son coeur,

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé²¹⁵.

Décès.— L'année 1907 s'ouvre dans une perspective de tristesse et d'abattement. Henry Desjardins réagit peu au mal qui le consume dans son âme, tandis que la phtisie le terrasse dans son corps. Dès le 22 janvier, il doit consulter un médecin, le docteur J.-A. Ouimet, de Hull²¹⁶, qui lui recommande le repos et la distraction. Mais le notaire continue de se rendre chaque jour à son bureau, d'abord pour se leurrer sur son état et surtout, parce qu'il lui faut vivre. Il enregistre son dernier contrat le

²¹⁴ Renseignements fournis par M. Dauray Desjardins, de Hull, frère de Rosemonde.

²¹⁵ Lamartine, L'Isolement, dans Poésies, Paris, Hachette, Collection du Flambeau, p. 25, vers 28.

²¹⁶ Acte de décès, dans Dossier de Henry Desjardins, à l'Union Saint-Joseph du Canada.

29 janvier²¹⁷; puis il doit s'avouer vaincu. Il se met au lit pour ne plus se relever; mais il ne se croit pas touché à mort. Loin de là. Il élabore des projets d'avenir: aller d'abord vers l'Extrême-Ouest pour amasser quelque argent²¹⁸. Il oublie, cet idéaliste, que "les finances, ça ne lui a jamais été"²¹⁹. Fortune faite, Henry Desjardins s'en serait allé dans le pays de l'art et de la poésie, en France où l'appelaient ses poètes²²⁰. Ce fut son dernier rêve.

L'inflammation pulmonaire progresse et le mal triomphe vite d'un organisme prématurément usé, oui, mais aussi de ce rêveur qui ne sait ni ne veut lutter. Le samedi matin, 9 février, vers 11 heures, il reçoit les derniers sacrements, en pleine conscience, pieusement, entouré de sa mère, de sa chère soeur Bibiane venue de Québec et d'un bon ami resté fidèle depuis les années d'étude à Montréal et la pension chez la dame Samoïsette²²¹.

217 Grefte du notaire Henry Desjardins, op. cit.

218 Rodolphe Girard, In Memoriam, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 104, livr. du 7 mars 1907, p. 7.

219 Lettre de Maria Desjardins-Belliveau à sa soeur Bibiane, datée de mars 1907, dans les Souvenirs de la famille Desjardins.

220 Rodolphe Girard, op. cit.

221 Témoignage de Me Wilfrid Sainte-Marie, 3 fév. 1960.

Dès le soir de sa mort, son ami Rodolphe Girard, vice-président de l'Institut Canadien d'Ottawa, convoque une réunion du conseil et fait voter à la famille un message de sympathie:

Les membres de l'Institut Canadien d'Ottawa ont appris avec une réelle douleur la mort de leur distingué confrère et ancien vice-président, M. Henry Desjardins...²²²

Malgré la précarité de la situation financière, madame Desjardins voulut offrir à son fils d'"imposantes funérailles"²²³. "Un service d'une solennité spéciale fut chanté" dit le reporter au journal Le Temps. Dans le cortège, avec les nombreux amis de Hull et d'Ottawa, avec "tous les principaux citoyens de la ville et des alentours" et son ami des lointaines années de Sainte-Thérèse, Gilbert Faulkner, un seul ami de l'École littéraire, Wilfrid Larose, alors chef des traducteurs au Hansard²²⁴.

Nous avons vainement cherché dans les journaux de l'époque un témoignage qui serait venu des anciens

²²² Rodolphe Girard, Condoléances, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 84, livr. du 12 fév. 1907, p. 7.

²²³ Registre des décès pour l'année 1907, paroisse Notre-Dame, Hull. Le service de H. Desjardins a été payé \$35 alors que la plupart des autres services funèbres étaient payés entre \$15 et \$20.

²²⁴ La Rédaction, Funérailles du Notaire Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 84, livr. du 12 fév. 1907, p. 6.

compagnons de l'École littéraire. Seul Le Temps, d'Ottawa, dont Henry Desjardins avait été un collaborateur, lui fit une place dans ses colonnes. La Presse, cependant, publia l'annonce du décès, avec un portrait de Desjardins²²⁵.

Au lendemain de sa mort, Rodolphe Girard, rédacteur au journal Le Temps, faisait déjà un fervent éloge du disparu²²⁶. Puis, quelque trois semaines plus tard, le même ami, et le confident des jours d'infortune, lui consacrait une belle page, "In Memoriam" qui honore autant son auteur que Desjardins²²⁷.

Enfin, l'amour maternel voulut perpétuer pour la postérité le nom de son malheureux fils, sa vie fauchée en pleine jeunesse. Au cimetière Notre-Dame, une colonne effilée s'élève sur un tertre, symbole de son enthousiasme, de ses élans, de ses rêves; une colonne brisée, symbole de sa vie coupée à trente-deux ans, symbole aussi des déceptions cruelles qui avaient finalement triomphé des légitimes ambitions de cet homme aux rêves généreux. L'inscription latine, dans son émouvante brièveté, rappelle au monde que,

²²⁵ La Rédaction, Mort du notaire Henry Desjardins, dans La Presse, 23^e année, n^o 85, livr. du 12 fév. 1907, p.9.

²²⁶ Rodolphe Girard, Mort de M. Henry Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n^o 83, livr. du 11 fév. 1907, p. 6.

²²⁷ Idem, In Memoriam, op. cit.

plus fidèle que toutes les amitiés humaines, l'amour maternel demeure, par delà la mort, comme un suprême réconfort, le dernier refuge de la tendresse:

Haec
 Pauca meae
 Dedicatae
 Cum amore
 Tibi
 Mater
 Filio²²⁸.

PORTRAIT

Ce rêveur que les déceptions avaient acheminé vers sa tombe aussi bien que la maladie, cet homme jeune qui se laissait mourir à 32 ans, qu'avait-il été?

Il s'est révélé en son adolescence dans son petit Journal d'humaniste; ses amis de l'École littéraire nous ont composé le portrait du jeune bohème de vingt ans; Jean Charbonneau et Rodolphe Girard ont tenté de mettre en relief les lignes dominantes de l'homme marqué par la vie. Des photographies nous sont parvenues qui corroborent les témoignages écrits.

La première, de 1891, nous montre le jeune collégien au sein de sa famille. Il est déjà très grand, très mince, encore imberbe: "Tum mihi prima genas vestibat flore

²²⁸ Inscription sur le monument funéraire de H. D. au cimetière Notre-Dame, à Hull.

juventa", dit-il dans son Journal²²⁹, citant Virgile²³⁰. Bras croisés, tête haute, regard amusé, air de dignité qui surprend. Le Journal de ses dix-sept ans nous le montre d'une santé fragile: il ouvre ce Journal après une grippe de neuf jours qui l'a "jeté sur le dos"²³¹. Les exercices militaires le laissent chaque fois harrassé de fatigue, tout en sueurs, mais il reste quand même dans la milice du Collège, parce qu'"elle entretient dans la jeunesse la vigueur qu'elle ne pourrait conserver sans l'exercice"²³². Il note: "je grandis toujours, je suis long de cou, mais je ne veux pas qu'on me range parmi les ovipares", comme un de ses camarades, surnommé "le héron du Collège"²³³. Le héron qu'il craint de devenir est d'ailleurs fort difficile quant à la nourriture: "j'aperçus des abats-faim [sic]; l'appétit me tomba"²³⁴, et il fait d'ordinaire la petite bouche. Aussi, croit-il se mériter une "ode pindarique" quand il a beaucoup mangé!

229 Journal, p. 6.

230 Virgile, En. VIII, v.160; l'image est d'ailleurs empruntée d'Homère, Odyssée, X, 279 et XI, 319.

231 Journal, p. 1.

232 Ibid., p. 82.

233 Ibid., p. 44.

234 Ibid., p. 56.

Le collégien manifeste de très beaux sentiments à l'égard de sa famille. Son père lui fait-il parvenir un peu d'argent? il le remercie avec effusion, louant la générosité paternelle. Il écrit régulièrement à sa bien chère petite soeur Bibiane l'harpiste [sic]²³⁵, et se réjouit de ses succès. Il est très déférent envers ses maîtres, d'une politesse exquise, même s'il s'amuse un peu de tel surveillant qui s'installe au pupitre pour y "dormir béatement" pendant son heure de garde²³⁶.

Un autre trait de l'adolescence qui survivra dans l'homme, pour son malheur, hélas, c'est son incurie quant à l'argent; il est toujours à sec malgré les générosités paternelles, et il recourt souvent à l'emprunt: "Je suis comme la cigale du bon Lafontaine et le procureur est la fourmi"²³⁷. Aussi, quand il reçoit quelque argent, lui faut-il d'abord "payer ses grosses dettes"²³⁸. Et quand il meurt, il demande encore à sa mère de payer "toutes ses dettes".

²³⁵ Journal, p. 7.

²³⁶ Ibid., p. 3.

²³⁷ Ibid., p. 89.

²³⁸ Ibid., p. 106.

Au Collège, Henry Desjardins est pieux: il prie son ange gardien de lui souffler un plan de composition! Il loue le divin architecte "pour le grand oeuvre de la création" et, à la moindre réussite, à la plus petite joie, il écrit: "Laus Deo semper"; il se rend à l'église pour les cérémonies religieuses avec un plaisir manifeste²³⁹.

A cette époque, il n'aime pas l'indiscipline ni le bruit. Avec ses amis, un ou deux à la fois, il aime s'éloigner des groupes bruyants et causer littérature. Il se réfugie souvent dans "le trou à musique", seul avec son violon. Il aime telle sérénade de Gounod parce qu'il y trouve "quelque chose de la mélancolie italienne"²⁴⁰. Souvent aussi, il chante pour lui seul les belles pièces que son "ami", M. Léon-Auguste Charlebois, curé de la paroisse lui offre volontiers²⁴¹. Deviendra-t-il un artiste? lui demande son professeur de lettres; il répond: je ne haïrais pas cette belle vocation²⁴².

Tel était, à dix-sept ans, le jeune Desjardins qu'une photo de famille et un petit Journal nous ont

²³⁹ Journal, p. 36, 61, 77, 78, ...

²⁴⁰ Ibid., p. 30.

²⁴¹ Ibid., p. 11.

²⁴² Ibid., p. 79.

transmis. Le jeune homme sera-t-il autre, cinq ans plus tard, quand sorti du collège, il s'embarque à la fois dans l'étude de la loi et dans l'aventure poétique?

Au physique, il est un très beau jeune homme, grand, bien tourné; malgré "une attitude olympienne, dit Jean Charbonneau, ses yeux reflétaient une sorte de candeur juvénile et sa voix avait la douceur d'un murmure"²⁴³. La lèvre mince accuse une sensibilité délicate, mais frémissante. Il a de beaux cheveux frisés qu'il porte longs, comme Richepin, et une barbe à la Pétrus Borel ceinture un visage aux traits presque trop réguliers. Ici, les données de la photo s'accordent parfaitement avec les souvenirs de Charbonneau.

C'est peut-être l'époque la plus heureuse de la vie de Desjardins, parce que la plus accordée à son tempérament fantaisiste et rêveur. "Il était instinctivement mélancolique, recherchant souvent une apaisante solitude, mais il aimait aussi la compagnie d'un nombre restreint d'amis"²⁴⁴, tout comme aux jours de ses humanités à Sainte-Thérèse.

De tous les jeunes de l'École littéraire, il est, après Nelligan, celui qui vit le plus intensément l'aventure

²⁴³ Jean Charbonneau, op. cit., p. 184.

²⁴⁴ Idem, ibid.

poétique. Et le Paul Riflard qui "déclame des dithyrambes amoureux, s'échauffant, pontifiant, dominant tout, puis tombant en extase, perdu dans une rêverie"²⁴⁵, c'est Henry Desjardins tel que l'avaient observé ses amis du Collège Sainte-Marie et puis ses compagnons du groupe des Six Eponges. Il a d'ailleurs laissé de ses jeunes et joyeuses années une réputation un peu bohème: "beaucoup d'histoires couraient sur lui", affirmait, après soixante ans, un de ses vieux amis²⁴⁶.

Artiste, rêveur, poète, Henry Desjardins fut nécessairement un étudiant médiocre. Et seul le désir de son père put contraindre le "papillon" qu'il était à s'engager dans une profession qui lui convenait si peu.

La dernière photographie de Desjardins est bien différente des premières. En considérant le jeune visage où le rêve fiance la sensibilité, dont le regard tranquille semble planer au-dessus de la vie, et le portrait de la trentaine, on reste étonné. En peu d'années, Henry Desjardins a parcouru une longue carrière. Le beau toupet frisé qui faisait tourner la tête des demoiselles s'en est allé. Les tempes sont largement découvertes, et des fils d'argent,

²⁴⁵ Luy d'Avel, op. cit.

²⁴⁶ Entretien avec Me Wilfrid Sainte-Marie, le 3 fév. 1960.

très nombreux, trahissent une maturité précoce. Les traits sont durcis, mais la tête est encore fière, et le regard droit indique une volonté tenace, capable de rebondissement.

Le portrait que son dernier ami a tracé est plus sombre encore; c'est celui de l'homme enfin vaincu. En quelques mois, la maladie, la solitude et les difficultés de toutes sortes avaient eu raison de lui; il s'enfonçait dans la mélancolie.



Henry Desjardins à 30 ans

Et cependant, comme l'aigle prisonnier, il se rappelait le soleil vers lequel il s'élevait jadis et les hautes cimes neigeuses où il aimait se reposer. Il épanchait alors sa douleur en des accents qui nous faisaient penser à Musset, son poète favori²⁴⁷.

Et nous savons gré à cet ami de nous avoir conté une anecdote qui révèle l'une des plus belles qualités de l'homme, la générosité de son coeur:

²⁴⁷ Rodolphe Girard, In Memoriam, op. cit.

Je me souviens d'un soir pluvieux et froid d'octobre, il glissa dans la main d'un gueux son dernier dix sous, en me disant, comme s'il avait voulu s'excuser de sa bonne action: "le geste est beau, Cyrano de Bergerac, saluez!"²⁴⁸

C'est que Henry Desjardins a toujours aimé le peuple. La Chanson des Gueux entendue aux heures décisives de l'adolescence avait éveillé en lui de profondes résonnances. Le rédacteur au Temps écrit, au lendemain de sa mort:

La Voix du Peuple, son journal, était l'expression de ses sentiments, et dans chacun de ses articles, on voyait poindre ses principes qui tendaient à l'amélioration du sort des ouvriers, au rehaussement du niveau social et des moeurs politiques. La voix du peuple était pour lui souveraine, et il était imbu des idées démocratiques les plus avancées et les plus saines...²⁴⁹

Ame délicate et enthousiaste de poète, coeur généreux d'un homme profondément bon, tel fut Henry Desjardins pour tous ceux qui l'ont aimé parce qu'ils l'ont connu.

L'oeuvre qui reste de lui dit très peu de la valeur de l'homme et de la noblesse de son coeur, parce que c'est celle de la jeunesse insoucieuse; l'autre, celle où il mit sa souffrance d'homme, ses luttes, ses combats avec la vie, s'en est allée comme lui, oubliée longtemps, puis consumée

²⁴⁸ Rodolphe Girard, In Memoriam, op. cit.

²⁴⁹ La Rédaction, Funérailles du Notaire Henry Desjardins, dans Le Temps, Ottawa, vol. M, n° 84, livr. du 12 fév. 1907, p. 6.

dans les flammes d'un incendie²⁵⁰.

Mais le livre de sa vie nous semble le plus beau de ses poèmes, car il vécut avec ferveur, avec toute la sincérité d'une jeunesse d'âme mystérieusement conservée, comme si le pressentiment d'une destinée bien éphémère l'eût incité à doubler les mesures, à vider à grands traits et jusqu'au fond la coupe débordante, depuis les enchantements d'une jeunesse heureuse, les combats où s'affirme le lutteur, jusqu'aux défaites, aux déceptions cruelles, aux démissions acceptées, lie nécessaire déposée au plus intime de toute vie.

²⁵⁰ Incendie de la résidence de Madame O.-M. Parent, (Bibiane Desjardins), à Giffard, en 1931. Témoignage de M. Simon Parent, de Québec.

CHAPITRE II

OEUVRE

Et depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant?
Muset, *Namouna*¹.

Poète ou versificateur? Chronologie et circonstances de publication. Thèmes: nature, amour, solitude, rêve, critique littéraire. Influences et imitations. Esthétique: poèmes à forme fixe; poèmes strophiques; poèmes suivis; rythme; images. Prose. Défauts. Originalité.

Le rêve d'un jour qu'on raconte un instant! C'est là, il nous semble, le vers qu'il s'agirait de mettre en épigraphe à chacun des poèmes de Desjardins, parce qu'ils expriment les songes qui ont nourri sa jeunesse. Son grand rêve surtout: cet homme voulut être poète. Mais était-il destiné à la poésie? Et d'où vient-elle cette chose indéfinissable qui sourd parfois de l'âme, qui jaillit invisible d'une image, qui court insaisissable dans un alignement de mots, dans le déroulement d'une phrase cadencée? D'où vient-elle?

La vraie poésie naît des profondeurs de l'âme, elle affleure à la conscience après une gestation plus ou moins

¹ Alfred de Musset, *Namouna*, dans *Premières Poésies 1827-1835*, Paris, Classiques Garnier, [s.d.], p. 261.

laborieuse dans les couches affectives ou cognitives de l'être. "Il me semble que je vais bientôt parler et que j'ai quelque chose dans l'âme qui demande à sortir"², répond un jour Musset à son ami Alfred Tattet. Mais la poésie peut aussi recevoir un stimulus de l'extérieur, elle peut jaillir tout soudainement d'un choc émotif, d'une rencontre, d'un regard, comme le rêve qu'elle prolonge souvent.

D'autre part, les poètes nés tels reconnaissent la nécessité du travail. Une Muse généreuse provoque en eux la divine extase et l'ardeur créatrice, soit; mais ils "remettent vingt fois sur le métier" leur ouvrage avant d'en être eux-mêmes satisfaits. Si le départ imminent de "l'ordinaire" oblige Madame de Sévigné à laisser "trotter sa plume la bride sur le cou"³, le plus souvent, elle adresse à ses correspondants, selon sa propre expression, "le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de [son] esprit, de [sa] tête, de [ses] yeux, de [sa] plume, de [son] écritoire"⁴. Il y avait donc chez elle plus d'application

² Maurice Allem, Notes explicatives accompagnant le poème La Nuit de Mai, dans Premières Poésies, op. cit., p. 313.

³ Madame de Sévigné, A Madame de Grignan, lettre du 1^{er} décembre 1675, dans Lettres choisies de Madame de Sévigné. Collection d'auteurs français, Paris, Hatier, 1927, p. 302.

⁴ Idem, ibid.

qu'elle n'en voulait reconnaître. Plus près de nous, Paul Valéry affirme que ses plus belles réussites sont le prix d'un art concerté, d'une volonté réfléchie, non de l'inspiration.

Comment situer, après ces brèves considérations, le cas d'Henry Desjardins? Nous croyons volontiers qu'il était né poète, en ce sens qu'il en avait les qualités naturelles: sensibilité, imagination, sens inné de l'harmonie. Mais il remit toujours le soin de se corriger; il écrivait ses vers, affirme Jean Charbonneau, "au courant de la plume, sans les raturer"⁵; il négligea trop souvent de se mettre en état de grâce poétique, d'attiser en lui le feu sacré et de mériter l'inspiration qui est, selon Baudelaire, "la soeur du travail journalier"⁶. Surtout, Henry Desjardins a écrit avant d'avoir quelque chose à dire, inconscient du message qu'il avait à transmettre et que tout homme porte en lui. Car il ne faut pas chercher dans les quelque soixante poèmes qu'il nous a laissés une poésie organisée, un système, même vaguement conçu. Il ne faut pas chercher, dans la multiplicité des thèmes une idée dominante, un

⁵ Jean Charbonneau, op. cit., p. 184.

⁶ Charles Baudelaire, Conseils aux jeunes, cité par Peyre de Bétouzet, dans Les classiques pour tous, Baudelaire Paris, Hatier, [s.d.], p. 23.

sentiment charnière qui aurait présidé à la naissance d'une série de poèmes.

Tout de même, certaines idées, certains sentiments surtout, parce que Desjardins était plus affectif que cérébral, reviennent dans ses poèmes avec insistance. Nous les étudierons après avoir établi la chronologie de l'oeuvre et les circonstances de publication. Quelques poèmes se présentant comme des imitations directes, nous étudierons les influences qui ont marqué le jeune poète avant d'aborder l'étude de l'esthétique de son oeuvre, prose et poésie. Nous signalerons les défauts qui lui interdisent une place honorable dans le panthéon de nos lettres et nous rechercherons de quelle note originale il enrichit la poésie canadienne-française.

CHRONOLOGIE ET CIRCONSTANCES DE PUBLICATION

Presque toute l'oeuvre de Desjardins a été écrite entre les années 1895 et 1899; elle s'avère donc ainsi, chronologiquement du moins, liée à la vie de l'Ecole littéraire. Et cependant, les pages du Samedi nous révèlent qu'il s'est exercé à la poésie quelques mois avant les premières séances officielles de l'Ecole. Plus précisément, la première poésie de Desjardins, Ballade printanière⁷,

⁷ J. G.-H., Au printemps, Ballade, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 6, n° 45, livr. du 13 avril 1895, p. 3.

paraissait le 13 avril 1895, sous la rubrique Concours du Samedi.

En mars 1895, Henry Desjardins est encore au Collège Sainte-Marie où il achève sa deuxième année de philosophie. Ses résultats révèlent l'incurie de l'étudiant pour les thèses d'Aristote et de saint Thomas. En revanche, il s'est mis à l'écoute de son âme et des rimes nombreuses sonnent en lui l'invitation au rêve.

Entre le 13 avril 1895 et le 3 octobre 1896, Henry Desjardins envoya pour les Concours du Samedi trente-six poèmes et sept courtes pages de prose. De tous les participants, il a été le plus assidu et le plus prolifique.

Au premier concours, terminé le 15 juin, Jean Ga-Hu se classe troisième pour la poésie, après Delagny et Louvigny. Comme récompense, on lui offre six volumes ou six mois d'abonnement au Samedi⁸. Vraisemblablement, il aura choisi les volumes que l'étudiant impécunieux devra vendre un peu plus tard, comme il l'avoue dans sa ballade En cas urgent⁹. La chance le favorise encore au deuxième concours; il obtient cette fois le premier prix et pour la prose et pour la

⁸ La Rédaction, Les primes du Samedi, dans Le Samedi, vol. 7, n° 2, livr. du 15 juin 1895, p. 2.

⁹ J. G.-H., En cas urgent, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 7, livr. du 20 juin 1895, p. 2.

poésie. A. D. L. et Léon Manc ont été ses dignes émules¹⁰. Enfin, les derniers résultats annoncés dans Le Samedi le placent encore premier pour la poésie; il l'emporte cette fois sur Beaudouin de Flandre¹¹.

Desjardins obtint aussi une "mention honorable" pour sa participation aux Concours poétiques du Midi. La mention lui fut décernée le 15 mai 1896¹², par le comité du dit concours. Ses poèmes parurent dans La Revue française¹³, organe des Concours poétiques du Midi.

Il donnait encore des poèmes au Samedi quand il s'avisa d'en porter aussi au Monde illustré qui publia quatorze de ses poèmes entre le 11 juillet 1896¹⁴ et le 28

¹⁰ La Rédaction, Les primes du Samedi, dans Le Samedi, vol. 7, n° 20, livr. du 19 octobre 1895, p. 2.

¹¹ La Rédaction, Les primes du Samedi, dans Le Samedi, vol. 7, n° 40, livr. du 14 mars 1896, p. 2.

¹² La Rédaction, Mention honorable, dans Le Spectateur, Hull, vol. 7, n° 8, livr. du 29 mai 1896, p. 3.
"... Ses travaux - les poésies de Desjardins soumises au concours - paraîtront prochainement dans La Revue Française."

¹³ La Revue Française était imprimée à Agen (Lot et Garonne) par l'Imprimerie Moderne. Aucun exemplaire de cette revue, pour l'année 1895, n'a été conservé, ni à la Bibliothèque municipale d'Agen, ni même à la Bibliothèque Nationale à Paris.

¹⁴ H. D., Le Sommeil du chêne, dans Le Monde illustré, 12^e année, livr. du 11 juillet 1896, p. 166.

avril 1900¹⁵. Il signe tous ces poèmes, ajoutant: "de l'École littéraire" à sa signature, quatre fois. Vers la fin de 1896, il envoie trois poèmes à La Minerve; deux ont pour titre: Aux paysans¹⁶, le troisième, à sujet religieux, Pauvre à plus Pauvre¹⁷, vraisemblablement inspiré de la Nativité, de Richepin¹⁸.

Toujours en 1896, La Minerve lance un concours, assez original: il s'agit de traduire en vers l'inscription que Montcalm fit graver sur le champ de bataille de Carillon, deux jours après sa victoire:

Quid dux? quid strata ingentia ligna?
En lignum? en victor? Deus hic, Deus ipse triumphat¹⁹.

Voici comment le préposé au concours présente l'apport du jeune littérateur:

M. Desjardins, de Hull, qui cultive non sans succès les lettres, n'a pas voulu rester en arrière et la malle d'hier nous apporte un billet de notre jeune ami avec le beau distique suivant:

¹⁵ H. D., Silence, dans Le Monde illustré, 16^e année, n° 834, livr. du 28 avril 1900, p. 835.

¹⁶ H. D., Aux paysans, dans La Minerve, 69^e année, n° 59, livr. du 19 nov. 1896, p. 5, et n° 64, livr. du 25 nov. 1896, p. 5.

¹⁷ H. D., Pauvre à plus pauvre, dans La Minerve, 69^e année, n° 92, livr. du 30 déc. 1896, p. 2.

¹⁸ Jean Richepin, Nativité, dans La Chanson des Gueux, op. cit., p. 71.

¹⁹ Carlos Sommervogel, R.P., s.j., Comment on servait autrefois, Le Marquis de Montcalm, Paris, Joseph Albalade, 1872, p. 118.

Est-ce au chef? Aux soldats? Aux entraves du lieu?
A la Croix, la victoire, et le triomphe à Dieu!²⁰

Les participants au concours ont été nombreux, mais beaucoup ont traduit le distique latin par un quatrain. Le 18 septembre enfin, le juge du concours se prononce ainsi:

Les distiques me plaisent davantage. Ils rendent avec plus d'énergique concision la pensée du héros. Quelques-uns la rendent plus entièrement. Le mieux tourné est peut-être celui de M. Henry Desjardins, mais la première partie renferme un sens qui n'est pas suffisamment exprimé²¹.

Qu'est-ce que cela prouve? que Desjardins était à l'affût de toute question d'intérêt culturel et qu'il voulait s'imposer comme "homme de lettres" à l'attention de ses contemporains.

D'autres imprimés encore publient des poèmes de l'infatigable Desjardins. Le Passe-Temps: Morte²²; Fin d'Octobre²³ et Requiescat in pace²⁴; L'Alliance Nationale:

²⁰ La Rédaction, Concours de traduction, dans La Minerve, 71^e année, n^o 222, livr. du 4 juin 1897, p. 4.

²¹ La Rédaction, Au sujet du concours, dans La Minerve, 72^e année, livr. du 18 sept. 1897, p. 7.

²² H. D., Morte, s.t.: Fantaisie poétique, dans Le Passe-Temps, vol. 2, n^o 42, livr. du 17 oct. 1896, p. 286.

²³ H. D., Fin d'octobre, dans Le Passe-Temps, vol. 3, n^o 69, livr. du 13 nov. 1897, p. 347.

²⁴ Arthur de Bussières, en collaboration avec H. D., Requiescat in pace, dans Le Passe-Temps, vol. 71, livr. du 25 déc. 1897, p. 396.

Isolement²⁵; Le Spectateur: Novembre²⁶, Rondel d'automne²⁷, Le bonheur²⁸, L'amour²⁹, Le papillon et la rose³⁰. Ces derniers poèmes ne sont pas signés, mais des critères internes nous justifient, croyons-nous, de les lui attribuer³¹.

La Patrie a publié aussi un poème: Le baiser³², signé Henry Salomon. Celui-ci est, à coup sûr, Henry Desjardins; le thème, la banalité de l'expression et jusqu'à la signature lèvent tous les doutes.

Enfin, parmi les huit poèmes de Desjardins qui figurent dans Les Soirées du Château de Ramezay, il en est quatre que nous n'avons pas trouvés dans quelque autre

²⁵ H. D., Isolement, dans L'Alliance Nationale, vol. 6, n° 5, livr. de mai 1900, p. 66.

²⁶ [s.a.], Novembre, dans Le Spectateur, vol. 8, n° 48, livr. du 3 nov. 1896, p. 3.

²⁷ Anonyme, Rondel d'automne, dans Le Spectateur, vol. 9, n° 25, livr. du 21 oct. 1897, p. 4.

²⁸ [s.a.], Le bonheur, dans Le Spectateur, vol. 10, n° 51, livr. du 20 avril 1899, p. 2.

²⁹ [s.a.], L'amour, dans Le Spectateur, vol. 10, n° 4, livr. du 26 mai 1898, p. 2.

³⁰ [s.a.], Le papillon et la rose, dans Le Spectateur, vol. 10, n° 52, livr. du 27 avril 1899, p. 2.

³¹ Le Spectateur était publié à Hull; H. D. aura cru bon garder l'anonymat dans la jeune ville peu peuplée et où tout le monde se connaissait.

³² Henry Salomon, Le baiser, dans La Patrie, 20^e année, n° 27, livr. du 26 mars 1898, p. 10.

publication: Vae Soli, Raillerie douce, L'hiver et Cottin et Collin. Une dernière poésie, Bonheur³³, fut composée en 1902 pour le mariage de Bibiane, la soeur préférée du poète³⁴. Cette poésie n'a pas été publiée. Et c'est la dernière que nous ayons de Desjardins. Son ami, Rodolphe Girard, dit explicitement qu'il fit des vers jusqu'aux dernières heures de sa vie³⁵; il n'en reste rien. Sans doute, l'oeuvre de l'homme mûri dans les vicissitudes de la vie, frappé souvent dans ses plus légitimes ambitions, dut être de beaucoup supérieure à celle du jeune étudiant frivole, que la vie berçait d'illusions.

S'il est un endroit où nous avons été surprise de voir le nom d'Henry Desjardins, c'est à La Revue des Deux Frances, qui réunissait, en 1898, des collaborateurs comme Jules Lemaitre, Emile Faguet, André Theuriet, Bernard Lazarre et Sully Prud'homme. Les noms canadiens sont moins illustres: Benjamin Sulte, Napoléon Legendre, Pamphile LeMay; E.-Z. Massicotte s'y rencontre aussi avec deux

³³ H. D., Bonheur, Pièce retrouvée dans les Souvenirs de la famille Desjardins.

³⁴ Mariage de Bibiane Desjardins à O.-M. Parent, de Québec, en l'église paroissiale Notre-Dame de Grâce, à Hull, le 11 sept. 1902. Les témoins étaient S.-N. Parent, alors premier ministre de la province de Québec et frère du marié, et Henry Desjardins.

³⁵ Rodolphe Girard, In Memoriam, op. cit.

rondels: Timidité³⁶ et A l'aimée³⁷. Dans une présentation de nos poètes, Amédée Denault, autre collaborateur canadien, écrit:

Notre poésie du terroir n'a guère de meilleur interprète que Pamphile Le May, et la Revue le compte au nombre de ses collaborateurs, avec un jeune qui promet, Henry Desjardins, de qui j'ai retrouvé avec satisfaction le nom en ces pages³⁸.

Le poème de Desjardins s'intitule: Souvenir de lune³⁹; le titre convient parfaitement au style "lunaire" de ce poème inintelligible.

Les pages en prose sont, chez Desjardins, moins nombreuses. Sept petites fantaisies composées "Pour le Samedi"; l'Essai sur les sonnets d'Arthur de Bussières; la présentation⁴⁰ des Souvenirs de Collège⁴¹ que Wilfrid Lalonde, ancien élève du Collège de Bourget et condisciple de Desjardins à l'université vient de publier; un conte non

³⁶ E.-Z. Massicotte, Timidité, (Rondel), dans La Revue des Deux Frances, livr. du 1^{er} juin 1898, p. 225.

³⁷ Id., A l'Aimée, (Rondel), dans La Revue des Deux Frances, livr. du 1^{er} juillet 1898, p. 10.

³⁸ Amédée Denault, Enfants de France, dans La Revue des Deux Frances, livr. de mars 1898, p. 29-35.

³⁹ H. D., Souvenir de Lune, dans La Revue des Deux Frances, livr. de mars 1898, p. 195.

⁴⁰ H. D., Un jeune littérateur, dans La Minerve, 69^e année, n^o 162, livr. du 24 mars 1897, p. 2.

⁴¹ Wilfrid Lalonde, Souvenirs de Collège, Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1896, viii-190 p.

signé, La lune rousse, où l'on reconnaît Desjardins à ses interpellations aux lecteurs, aux "aimables lectrices", et à sa façon de se mettre lui-même en scène:

Ah, je vous entends, lecteurs,... n'insistez pas, je ne donnerai pas l'adresse, ayant horreur de toute réclame... mes lectrices resteront comme moi persuadées que...⁴²

En 1899, Le Journal des Débats publiait aussi un article de Desjardins. Cette fois, il s'élève contre trois ministres conservateurs, Tupper, Graham et Dalby, des "louvoyeurs politiques" qui ont expédié un contingent de volontaires canadiens contre les Boers du Transvaal britannique, en leur promettant des assurances qu'ils ne pouvaient garantir. Desjardins s'indigne de la façon inique dont "la triplique conservatrice a berné les Canadiens trop crédules". Vraiment, il manie vigoureusement le fouet de la satire: ironie, indignation, phrase incisive. La "Musa pedestris" lui fut ici une compagne inspiratrice:

La Cie n'a pas été aussi bénévole que le prétendaient alors Athos Tupper, Porthos Graham et d'Artagnan Dalby, les trois mousquetaires de l'impérialisme au Canada⁴³.

⁴² [s.a.], La lune rousse, dans Le Temps, vol. K, n° 25, livr. du 3 déc. 1904, p. 5.

⁴³ H. D., Sur une question d'actualité, dans Le Journal des Débats, 1^{ère} année, n° 5, livr. du 31 déc. 1899, p. 5.

Enfin, nous croyons pouvoir lui attribuer encore deux articles: une chronique, François à Françoise⁴⁴, parue dans La Minerve, et une Contre-protestation⁴⁵, parue dans Le Temps. Dans l'un et l'autre, l'auteur prend à partie Françoise, la sympathique amie de Nelligan. Ici, François défend le sexe fort, là, l'auteur se défend d'être anti-féministe. Rien qui vaille plus qu'une mention.

Voilà toute l'oeuvre de Desjardins. Mince bagage, en vérité, mais dont l'étude nous initiera aux secrets d'une âme, nous livrant les arcanes de sa vie sentimentale et ses préférences littéraires.

THEMES

Henry Desjardins est loin d'être un introverti, jaloux de garder secrètes les avenues de son âme; au contraire! Son oeuvre est, au sens propre, un livre ouvert où il s'est écrit tout entier. Il aima la nature, le printemps surtout si bien accordé à l'exubérance de sa jeunesse; il aima les fleurs, les roses entre toutes, à cause de cette jeune amie, Rosemonde, en qui il avait incarné sa passion amoureuse. Mais la vie n'offre pas que des plaisirs, et

⁴⁴ François, Chronique, François à Françoise, dans La Minerve, 71^e année, n° 217, livr. du 29 mai 1897, p. 2.

⁴⁵ [s.a.], Contre-protestation, dans Le Temps, vol. K, n° 277, livr. du 6 oct. 1905, p. 7.

Desjardins ressentit parfois douloureusement la solitude, il rencontra l'échec; alors, il maudit le rêve et les grands idéals qui trahissent la vie pratique. La nature, l'amour, le rêve et la solitude, tels sont les thèmes constitutifs de son oeuvre.

La nature, Desjardins l'a surtout aimée dans le printemps qui symbolise l'essor, la vie frémissante des commencements, le rêve aussi des adolescences en fleurs. Le printemps, pour lui, c'est d'abord le soleil:

Soleil dont la lueur discrète
Cache encore de chauds rayons,
Le printemps avec toi s'apprête⁴⁶,
A couvrir d'or tous nos sillons⁴⁶.

Cette Ballade printanière sonne la retraite des glaçons, elle exprime la grande espérance d'un renouveau.

Soleil, les neiges sont malades revient ponctuer, comme un refrain, le dernier soupir de la saison mourante. Elle déborde de ferveur, elle traduit l'impatience fébrile, l'ardeur du jeune homme devant la vie:

L'avril aura des papillons,
Le poète aura des ballades
Pour chanter les jours vermillons.

C'est bien à la fin d'avril que les papillons, chez nous, se délivrent des léthargiques hivers. L'expression est

⁴⁶ J. G.-H., Au printemps, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 43, livr. du 28 mars 1896, p. 13.

d'une naïveté jolie et nous fait penser aux poètes de la Renaissance qui ont célébré Avril et le Printemps en des vers éclatants de fraîcheur:

C'est toi, courtois et gentil
 Qui d'exil
 Tires ces passagères,
 Ces arondelles qui vont
 Et qui sont
 Du printemps les messagères⁴⁷.

Et Desjardins reprend, comme en écho:

Chantons, Muse, le renouveau⁴⁸.
 Qui vient avec les hirondelles⁴⁸.

Le printemps, c'est le soleil qui dispense la chaleur et la joie; c'est lui qui appelle les fleurs à la vie, et c'est encore lui qui fait chanter les ruisseaux, qui dépose l'amour dans les nids et dans le coeur des jeunes:

Le ciel est plein d'amours...
 Mignonne⁴⁹.

Dans ce poème Mignon à Mignonne qui pourrait être une chansonnette, il est une strophe qui résume toutes les prérogatives du printemps:

⁴⁷ Rémi Belleau, Avril, dans 250 Poèmes de France, de Villon à Valéry, Paris, Gründ, 1952, p. 60.

⁴⁸ J. G.-H., Ballade printanière, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 50, livr. du 16 mai 1896, p. 5.

⁴⁹ J. G.-H., Mignon à Mignonne, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 6, n° 48, livr. du 4 mai 1895, p. 3.

C'est le soleil, l'oiseau,
 Mignonne,
 Et le chant des ruisseaux.
 Tout rit et tout rayonne,
 C'est le soleil, c'est l'oiseau,
 Mignonne.

Desjardins enchaîne, dans la strophe suivante:

C'est l'amour, c'est le ciel...

marquant ainsi que le printemps, pour lui, c'est l'heure de l'amour, comme pour Ronsard:

Je sens en ce mois si beau
 Le flambeau
 D'Amour qui m'échauffe l'âme⁵⁰.

Une autre ballade printanière insiste sur la vie débordante, sur la vie jaillissante apportée par le printemps. Dans les cinq poèmes qui célèbrent la saison première, le poète invite au festin de lumière et de soleil, d'amour et de joie, d'abord les oiseaux, et puis les fleurs parce qu'elles sont gracieuses et offertes. Les fleurs, il fait appel à leur grâce dans chacun de ses poèmes. C'est la marguerite, "mignonne fleur à l'oeil jaune d'agate, à la paupière pleureuse et candidement blanche"⁵¹; ce sont les violettes, le muguet; ou bien, il les prend toutes ensemble

⁵⁰ Pierre de Ronsard, Quand ce beau printemps je vois, dans Poésies, Paris, Hachette, 1960, p. 133.

⁵¹ P. P., Les deux Lisettes, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 9, livr. du 3 août 1895, p. 3.

dans un bouquet: "... voeu des âmes aimées"⁵².

Mais il a surtout parlé des fleurs à propos de l'amour. En leur compagnie, Desjardins imagine une nouvelle conception de l'amour: elle sera comme la trame sonore, la mélodie sur laquelle il va composer ses variations. La fleur, c'est la jeune fille désirable et qui s'offre à l'amour; le jeune homme, c'est le papillon, ami de la fleur:

Les parfums de la fleur grisent les papillons,
Pourquoi donc ainsi, l'homme n'aimerait pas la femme?⁵³

Cette image, il va la reprendre dans une vingtaine de poèmes qui sont autant d'hymnes à l'amour, thème intimement lié à celui de la rose.

Car entre toutes les fleurs parfumées, il fait élection de la rose et la traite en reine qu'elle est depuis toujours, depuis Ronsard:

Sur tous les parfums j'aime la rose⁵⁴,
et de Baif, et Rémi Belleau et tous les Renaissants qui en avaient reçu le culte des Anciens. Seulement, Desjardins n'a pas exploité le même thème: la brièveté de la rose,

⁵² J. G.-H., Le bouquet, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 18, livr. du 5 oct. 1895, p. 2.

⁵³ J. G.-H., A une seule, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 21, livr. du 26 oct. 1895, p. 2.

⁵⁴ Ronsard, Sur tous les parfums j'aime la rose, Ode XII, 5^e livre, op. cit., p. 214.

symbole de la vie éphémère:

J'étais frappé de ce rapide ravage exercé par le temps dans sa fuite, étonné de voir les roses, à peine nées, sitôt vieilles. Ces formes si diverses, ces métamorphoses si variées, ces naissances merveilleuses, un même jour les fait apparaître, un même jour disparaître. Cette rose que tantôt la brillante étoile du matin, Eos, a vu naître, elle la retrouve, le soir venu, flétrie⁵⁵,

non plus que la nécessité de jouir de la vie qui termine le poème d'Ausonne comme un impératif:

Jeune fille, cueille les roses, pendant que la fleur est neuve et neuve ta jeunesse; souviens-toi que, comme elles, ton âge est passager.

Toutefois, Desjardins rejoint ces poètes dans cet ardent amour de la vie que la Renaissance a particulièrement exalté.

En 1898, Jacqueline, une femme de lettres d'origine française, dirige la Page de l'Eden, dans Le Spectateur; et elle ouvre un concours: "Quelle est votre fleur préférée?"⁵⁶ Après quelques semaines, personne n'avait encore chanté la rose. Henry Desjardins va rétablir la hiérarchie des valeurs, et il adresse à Jacqueline un court billet pour présenter

⁵⁵ Ausonne, Idylle XIX, Sur la naissance des roses, cité par Pierre Cabanis, dans les Humanités, classes de lettres, livr. de janv. 1958, p. 19.

⁵⁶ Jacqueline, Quelle est votre fleur préférée, dans Le Spectateur, Page de l'Eden, vol. 7, n° 10, livr. du 7 juillet 1898, p. 3.

une autre fleur devant avoir la préférence sur les précédentes pour la simple raison que les vertus qu'elle symbolise comprennent dans leur ensemble l'innocence, la pureté et la pudeur, et je puis dire, même le souvenir. Cette fleur, c'est la rose⁵⁷.

Et il signe "Amicus Rosai", dédaignant de prendre pour pseudonyme le nom d'une fleur comme le fait Beaudouin de Flandre, son émule aux Concours du Samedi, et qui écrit à Jacqueline sous le nom de "Lotus"⁵⁸.

Mais qu'est-ce que l'amour pour ce jeune de vingt-deux ans? Desjardins en est encore au stade de l'adolescence. Pour lui, l'amour est un frisson éprouvé à la périphérie de l'être, un sentiment qui fait éclater la joie de vivre et qui se traduit dans un regard tendre, dans un baiser qui "enflamme", qui "enivre", qui "fait vivre"⁵⁹. Même les oiseaux, "dans leurs nids se baisent de tendresse"⁶⁰! L'amour donc n'est pas ce sentiment profond qui invite à la générosité totale. C'est celui du papillon volage qui

⁵⁷ Amicus Rosai, La rose, dans Le Spectateur, Page de l'Eden, vol. 10, n° 13, livr. du 28 juillet 1898, p. 5.

⁵⁸ Lotus [Baron Beaudouin de Flandre], signature, dans Le Spectateur, Page de l'Eden, vol. 10, n° 27, livr. du 3 nov. 1898, p. 5.

⁵⁹ J. G.-H., Le baiser, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 6, livr. du 13 juillet 1895, p. 9.

⁶⁰ J. G.-H., A l'aimée, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 31, livr. du 4 janv. 1896, p. 14.

folâtre de fleur en fleur, qui papillonne d'un coeur à l'autre. Proverbe⁶¹ exprime cet aspect éphémère de l'amour:

Un amour vient après un autre ...

Il serait intéressant d'étudier ici un sous-thème, celui de l'aimée, ou de l'amie, représenté par de nombreux poèmes publiés entre 1895 et 1900.

L'amie⁶², d'Henry Desjardins, suit de très près un poème d'Armand Sylvestre, A l'amie⁶³; ce sont deux sonnets, les titres sont presque identiques, les deux auteurs adressent "à l'amie" une déclaration d'amour très fervente. Desjardins a pris de Sylvestre des images, des comparaisons:

Je ne connaissais pas le ciel avant tes yeux
(Sylvestre)

De tes regards brûlants, d'azur comme les cieux.
(Desjardins)

Je ne connaissais pas la rose avant ta bouche
Le lys m'avait caché son front d'argent soyeux
(Sylvestre)

Pour la fleur d'une bouche ou le blanc lys d'un front.
(Desjardins).

⁶¹ H. D., Proverbe, dans Le Monde illustré, 15^e année, n° 747, livr. du 27 août 1898, p. 259.

⁶² H. D., L'amie, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 707, livr. du 20 nov. 1897, p. 470.

⁶³ Armand Sylvestre, A l'amie, dans Le Samedi, vol. 7, n° 28, livr. du 14 déc. 1895, p. 8.

Une seule platitude dépare le sonnet du poète canadien:

Et qui m'a fait pleurer l'averse de la nue...

C'est dommage, le dernier tercet nous semble si bien réussi:

Et, je ne voudrais pas que ta grâce dérobe
Mon amour indiscret dont je sens le vol prompt
Poser presque son aile en un pli de ta robe.

Ces trois alexandrins sont parmi les meilleurs du poète, quant au rythme. Cinq des six hémistiches présentent une pareille disposition des accents: ---; l'autre, le premier, est d'une forme "plus singulière": ---, mais "qui se rencontre aussi, surtout chez les modernes"⁶⁴.

Un autre poème de Desjardins, A l'aimée⁶⁵, en sous-titre, Ton soupir, accuse une certaine ressemblance avec le rondel de E.-Z. Massicotte, A l'aimée⁶⁶, mais le poème de Massicotte nous semble un peu lourd: quatre longs adverbes de cinq et six syllabes montent à l'assaut d'un sourire et combattent le bonheur "très sérieusement". Desjardins a mieux fait que lui, il a mêlé très adroitement des substantifs aux adverbes et les a choisis plus courts. Ton soupir a des beautés de forme toute parnassienne et une sensibilité

⁶⁴ Gérard Bessette, Les Images en Poésie Canadienne, française, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 122.

⁶⁵ J. G.-H., A l'aimée, op. cit.

⁶⁶ E.-Z. Massicotte, A l'aimée, dans Le Monde illustré, 10^e année, n^o 497, livr. du 11 nov. 1893, p. 7.

qui fait penser au Pauvre Lélian. Chaque strophe commence et finit par une même rime en "ment", un adverbe et un nom; elles encadrent des féminines très légères: pâle et opale, éveille et abeille... Ces rimes gracieuses contrastent avec les lourdes consonances de frémissement, doucement, balancement...; l'effet en est joli; ils sont comme les graves accords de la main gauche qui, dans le Soupir⁶⁷ de Liszt accompagnent la mélodie. Dans la musique de Liszt, toutefois, frémit une tendresse, une mélancolie inquiète et presque angoissée, alors que le poème de Desjardins exprime la satisfaction d'un amour heureux.

Le thème de l'aimée hantait tous les jeunes coeurs, dans les années 1895-1900. Le premier recueil de poésies d'Albert Ferland, Femmes rêvées⁶⁸, porte en toute première ligne cette dédicace: "Pour lire à la femme aimée". Et Beaudouin de Flandre, cette même année 1899, publiait aussi une plaquette de vers: L'aimée⁶⁹. Henry Desjardins se

⁶⁷ Franz Liszt, Soupir, op. 57, n° 3, Paris, Durand, [s.d.].

⁶⁸ Albert Ferland, Femmes rêvées, Montréal, chez l'auteur, 1899.

⁶⁹ Beaudouin de Flandre, L'aimée, Note de Louis Perron, dans Le Samedi. "Une deuxième plaquette de vers, L'aimée, sous presse en date du 29 avril 1899." Beaudouin de Flandre avait publié un an auparavant une première plaquette de vers, La Consolatrice, dédiée à Françoise. Note dans Le Samedi, vol. 9, n° 52, livr. du 28 mai 1898.

place donc avec ses contemporains "jeunes de coeur et jeunes de visage" qui ont accordé à l'amour une place importante dans leurs poésies de jeunesse.

Le poème d'amour le mieux réussi est Distiques⁷⁰, que l'on pourrait intituler le poème du désir, tant par le choix, la justesse des images, que par la délicatesse des sentiments exprimés.

Mais pour Desjardins, comme pour bien d'autres de ses "frères humains", l'amour est éphémère comme la rose qui enchante un jour et qui se flétrit et ne dure "que du matin jusques au soir". Et quand meurt l'été sous les "larmes des cieux", meurent aussi les papillons "au coeur séché des roses". Car si la joie, l'exubérance et les roses naissent avec les printemps soleilleux, les roses fanées, la mélancolie, les amours défuntes sont le cortège de l'automne:

Berceur mélancolique des nids abandonnés⁷¹.

Desjardins a consacré plusieurs poèmes à l'automne, mais il n'a rien inventé, ni la mélancolie des gouttes de pluie:

⁷⁰ H. D., Distiques, dans Le Monde illustré, 15^e année, n° 751, livr. du 24 sept. 1898, p. 324.

⁷¹ P. P., Feuilles d'automne, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 22, livr. du 22 nov. 1895, p. 3.

.tristes romances
 Que répètent les toits sur des tons ennuyeux⁷²,
 ni la détresse des "vents insolents", ni l'abolition de
 toute joie:

Les nids des rossignols ne seront plus joyeux,
 Et les voix des amants vont clamer leur démente⁷³
 Aux fleurs qui ne sont plus pour réjouir leurs yeux⁷³.

Un poème, entre autres, montre comment l'automne est associé à toute peine, poème préféré de Desjardins et qu'il a publié quatre fois, sous des titres différents: Morte⁷⁴, (Fantaisie poétique), Mortua⁷⁵, Dépouilles⁷⁶, Elégie⁷⁷. Quel est le sujet de cette élégie qui répond si bien à la définition qu'en a donnée Boileau:

La plaintive élégie en longs habits de deuil⁷⁸
 Sait, les cheveux épars pleurer sur un cercueil⁷⁸.

Sur quel cercueil pleure donc le poète Desjardins? On ne le devine pas au début de poème: "Je la perdis"... Rien ne

⁷² H. D., Fin d'octobre, op. cit.

⁷³ Idem, ibid.

⁷⁴ H. D., Morte, op. cit.

⁷⁵ H. D., Mortua, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 719, livr. du 12 fév. 1898, p. 662.

⁷⁶ H. D., Dépouilles, dans Les Débats, livr. du 18 nov. 1900.

⁷⁷ H. D., Elégie, dans Les Soirées du Château de Ramezay, op. cit., p. 296.

⁷⁸ Boileau, Art poétique, Chant 11, v. 39-40.

manque à ce poème funèbre: le charnier, les vers, le glas, l'humble bouquet denier; puis le poète se souvient du dernier baiser, du dernier regard, et il éprouve un désir fou de "la" revoir, de recevoir d'"elle" un baiser dernier:

Viens, ô revis comme au printemps dernier:

.

Viens me donner un baiser, le dernier.

Sur quel cercueil? Le poète a mis au tombeau "l'illusion que [lui] vola l'automne". Et il se prend à aimer la saison des feuilles mortes et des illusions défuntes et des amours séchées. Alors vient la froide solitude et l'hiver esseulé.

Le premier en date des "poèmes de la solitude", Après une lecture⁷⁹, parut en 1898. Après une apostrophe à la solitude, le poète canadien en précise la nature:

Un petit coin de terre et des livres d'étude!

et le voilà parti dans une louange à l'adresse des livres, seuls vrais amis, compagnons des insomnies. Le livre est, pour le poète solitaire, une sorte de panacée, il guérit de l'amour, il éclaire le chemin, il ressuscite le passé.

Selon toute évidence, le poète vient de lire quelques pages de Hugo où les mots, plus abondants que les idées, déferlent comme des flots pressés. Mais le dernier

⁷⁹ H. D., Après une lecture, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 725, livr. du 26 mars 1898, p. 759.

vers, dans son rythme large, dans les horizons qu'il ouvre
à l'imagination rachète tout le fatras du début:

Car toute âme peut faire un rêve en votre marge.

Le poème Isolement⁸⁰ exprime la complaisance de
Desjardins pour les sombres pensers, pour le "bonheur d'être
seul et de broyer du noir..." Nouveau pélican, il veut
offrir son coeur en pâture à la multitude:

De mutiler son coeur, de le mettre en poèmes
Et de jeter ce coeur à d'autres faces blêmes
Qui pleureront peut-être en le lisant, le soir.

Mais le poète romantique veut agir, comme Hugo, sur la
"cohue ignorante à qui le nom de poète est fatal", et, s'il
ne le peut pas, comme Vigny, il s'éloignera seul et hautain,
pour écrire "chaque soir":

Les sanglots de ces coeurs qui passent par les nôtres.

Un dernier poème chantant la solitude s'intitule
Vae soli⁸¹. Sous une gracieuse affabulation: un jeune pin-
son meurt d'amour parce que

Le printemps dernier est morte
La moitié de ses ébats,

le poète exprime le drame de l'homme qu'un amour perdu a
conduit au désespoir. Les oiseaux découvrent un matin le

⁸⁰ H. D., Isolement, op. cit.

⁸¹ H. D., Vae soli, dans Les Soirées du Château de Ramezay, op. cit., p. 290.

corps du pinson flottant sur l'onde.

On s'étonne que Desjardins en soit arrivé à prendre ce visage de malheur quand il était encore loin de la trentaine et qu'il menait "une vie apparemment embellie de tous les charmes"⁸². C'est qu'il était "instinctivement mélancolique"⁸³; ce qui est bien la plus sûre voie du rêve, le climat psychologique le plus propice à la rêverie.

Aussi, le rêve affleure partout dans ses poèmes comme dans ses pages de prose.

Soleil, moi je rêve, merci!

est le refrain de son premier poème, la ballade Au printemps⁸⁴. Le jeune homme se connaît bien! Dans une églogue en prose, Le berger Pichet⁸⁵, il nous présente un berger virgilien qui rassemble ses brebis au son mélodieux d'un pipeau champêtre. Mais un soir, le berger entend si fort l'appel du rêve qu'il en oublie son chalumeau et ses brebis; il les perd toutes et finit par mourir de désespoir, ayant brisé son pipeau sur une pierre mousseuse. Alors Desjardins

82 Jean Charbonneau, op. cit., p. 183.

83 Idem, ibid.

84 J. G.-H., Au printemps, ballade, op. cit.

85 P. P., Le berger Pichet, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 6, livr. du 13 juillet 1895, p.

condamne le rêve et préconise l'action:

Ah, ne fais pas comme ce pâtre un peu virgilien! Qu'un jour l'on te trouve expirant dans une polémique, étouffé par les arguments de ton adversaire, plutôt que languissant jusqu'à la dernière heure dans la rêverie d'un enfant de la Bohème.

Que n'a-t-il suivi de si sages conseils! Il ne le pouvait pas. Vingt-six poèmes sur soixante-sept traduisent ce besoin qu'il a de rêver. La composition poétique s'élabore dans un rêve:

Pendant que je rêvais, consultant Apollon⁸⁶.

L'amour commence, se poursuit et s'achève dans le rêve; la nuit est la patrie

Où nos rêves s'en vont errer dans l'insomnie⁸⁷.

Une lecture amorce le rêve, la musique le favorise et la solitude lui est éminemment propice. Le rêve, c'est encore une ivresse, une extase produite par l'amour:

Ton baiser m'a ravi dans un rêve adoré⁸⁸.

Enfin, le rêve entretient l'idéal:

Prince, pour moi toujours je rêve
A mes idéals obstinés⁸⁹.

⁸⁶ J. G.-H., Une intruse, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 1, livr. du 8 juin 1895, p. 5.

⁸⁷ H. D., Après une lecture, op. cit.

⁸⁸ J. G.-H., Ton baiser, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 16, livr. du 19 sept. 1896, p. 8.

⁸⁹ J. G.-H., Ballade de l'aveugle, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 29, livr. du 21 déc. 1895, p. 2.

La présence du rêve dans plus d'un tiers des poèmes de Desjardins nous livre le secret de l'homme et du poète: il n'était pas "fabriqué" pour vivre dans un monde où le rêve cède constamment devant la montée des forces pratiques. L'homme et le poète en ont souffert.

Nous savons que Desjardins avait recueilli la matière d'un premier volume de vers: "Mon volume est prêt", fait-il dire à Collin⁹⁰; il en avait même lu la préface à une réunion de l'Ecole littéraire⁹¹. Mais ses amis l'avaient dissuadé d'en tenter la publication avant d'avoir remis sur le métier des poèmes jugés à bon droit comme des ébauches. Et le jeune qui rêvait d'une grande réputation littéraire doit se résigner à l'obscurité, à renoncer même à la poésie afin de vivre:

Je jure que demain, mort à la poésie,
 J'entrerais tout vivant dans notre bourgeoisie
 Pour y dormir en paix. Plus de vers à la nuit,
 De rimes à l'amour, de strophes à l'ennui.
 Brûle ton dernier rêve et ton premier volume

 Puisque dans notre pays, ça ne vaut rien la plume⁹².

⁹⁰ H. D., Collin et Cottin, dialogue, dans Les Soirées du Château de Ramezay, p. 301-304.

⁹¹ -----, L'Ecole littéraire de Montréal, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 718, livr. du 29 janv. 1898, p. 650.

⁹² H. D., Collin et Cottin, op. cit.

Malgré les résolutions d'un Collin découragé, Desjardins ne cessa pas d'écrire des vers "à la nuit", remettant à plus tard le soin de parfaire son oeuvre, qu'il terminerait, disait-il, lorsque le temps aurait fait la sienne⁹³. Et il continua de rêver et d'aimer, de chanter la nature et de bénir la solitude.

Desjardins a tenté la critique littéraire dans deux essais. Il reconnaît qu'elle est une vilaine chose quand elle détruit l'enthousiasme d'un talent qui se cherche. Pour lui, il ne veut pas être le "critique sévère" dont parle Boileau; il ne veut pas mettre "trop de lessive" sur cette oeuvre, écrit-il au sujet des Souvenirs de Collège de Wilfrid Lalonde qu'il présente aux lecteurs de La Minerve⁹⁴. Il y parle abondamment de lui, mais peu des Souvenirs..., s'essayant plutôt à faire de l'esprit avec, ici et là une vague affirmation:

... Dans la forme du style et dans la conduite des récits, bien amenés d'ailleurs et bien vivants...

Ses jugements sur les sonnets d'Arthur de Bussières sont mieux élaborés, plus sérieux. Il définit d'abord ses intentions:

⁹³ Jean Charbonneau, op. cit., p. 184.

⁹⁴ H. D., Un jeune littérateur, op. cit.

La critique ne consiste pas à déchirer, mais à tracer une ligne de démarcation entre les qualités et les défauts, surtout à faire ressortir les qualités pour faire valoir le poète⁹⁵.

Puis, il débute avec une affirmation: De Bussières est un poète; à preuve, il cite tout le sonnet: Autrefois⁹⁶.

Lorsque j'étais enfant...

J'accoutumai mon coeur au flamboiement des astres.

Il détaille les qualités du sonnet, du sonnettiste, plutôt, les sortes de sonnets, enfin les qualités de Bussières en qui il voit surtout un peintre, un coloriste qu'il ne craint pas de comparer à Heredia pour son impassibilité, son exotisme et son culte de la forme. Et il analyse deux beaux sonnets: Kita-no-tendji et Soirée castillane; le choix est heureux. Desjardins était plus capable d'apprécier la beauté que de la définir. Mais il reproche à de Bussières son goût pour l'exotisme et prêche en faveur d'une littérature nationale:

Je conseille donc à ceux qui veulent mériter des palmes et de la gloire, à ceux qui ont le talent, de nous donner de la poésie canadienne, de la poésie qui sorte de chez nous. Il faut être de notre pays.

Sûrement, M^{gr} Savard l'eût aimé!

⁹⁵ H. D., Essai de critique sur les sonnets de M. de Bussières, op. cit.

⁹⁶ Arthur de Bussières, Autrefois, dans Le Monde illustré, 16^e année, n^o 784, livr. du 13 mai 1899, p. 22.

Il défend de Bussières contre l'accusation de plagiaire en exposant une théorie de l'imitation:

D'abord, je pense que la poésie française est bien digne de nous servir de modèle... Ils sont rares les poètes qui n'ont pas imité un peu... Dire ce que Racine aurait fait sans avoir traduit Euripide, et Boileau sans Horace est impossible.

Desjardins rencontre ici les idées de Musset:

Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous.⁹⁷
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux⁹⁷.

L'étude critique des sonnets de Bussières est très quelconque et le Français De Marchi s'est montré vraiment trop complaisant:

Cette étude étant très complète et dénotant une assimilation intelligente, j'y renvoie les amis de M. de Bussières et de M. Desjardins qui trouveront à cette lecture une double saveur⁹⁸.

Si la critique littéraire de Desjardins s'est avérée fort bénigne, sa critique de la société est de beaucoup plus amère. Le dialogue Cottin et Collin⁹⁹ est une charge contre l'apathie d'une société plus avide

D'un crime, de viols, de lèse-majestés
Que de vers où l'on voit sourire des beautés,

⁹⁷ Musset, Namouna, chant 2^e, VIII et IX, op. cit., p. 261.

⁹⁸ De Marchi, L'Ecole Littéraire de Montréal, dans Le Monde illustré, 16^e année, n^o 788, livr. du 10 juin 1899.

⁹⁹ H. D., Collin et Cottin, op. cit.

contre une société incapable d'entendre, de goûter la poésie:

. L'imagination
N'est pas fort en honneur chez un homme d'affaire.

On croirait entendre M. Bécford: Imagination! Toujours l'imagination au lieu du jugement¹⁰⁰! Et cependant, lorsque Desjardins récita ce dialogue devant l'auditoire du Château de Ramezay, il fut longtemps applaudi¹⁰¹. C'est qu'on avait reconnu, même gauchement exprimé, le drame de Chatterton.

Raillerie douce¹⁰², un sonnet, attaque plutôt les critiques, "ces demi-dieux"; sur le ton d'une fine ironie, il raille leur attitude pontifiante:

Trônant sous l'étoile polaire
Ils jugent nos vers de leur mieux,
Daignant descendre de leurs cieux
Pour monter dans notre galère.

Le poète impécunieux en a depuis longtemps contre les métiers "qui paient à la ligne". La chute du sonnet est mordante:

O poète, c'est le revers.
Toi qui n'écris pas à salaire,
Les critiques doivent te plaire.

¹⁰⁰ Vigny, Stello, Paris, Bibliothèque Larousse, [s.d.], p. 66.

¹⁰¹ C. Albert Milette, L'Ecole littéraire, dans La Patrie, 22^e année, n^o 33, livr. du 3 avril 1900, p. 6.

¹⁰² H. D., Raillerie douce, dans Les Soirées du Château de Ramezay, op. cit., p. 300.

Vraiment, le censeur d'une société apathique et peu curieuse de poésie avait plus de verve que le critique littéraire.

INFLUENCES ET IMITATIONS

Dans son Essai de critique sur de Bussières, Desjardins admet l'imitation qui "n'abolit pas l'originalité". C'était là une façon élégante de se justifier. En effet, une lecture attentive de ses poésies décèle des influences, quelques-unes même nous paraissent des imitations directes.

Parmi ces influences, il faut citer d'abord ses études "classiques" solidement étayées de grec et de latin. Car le contact quotidien avec les textes de l'antiquité païenne, leurs dieux et leurs légendes agit nécessairement sur les imaginations neuves, incapables souvent ou insoucieuses de départager le réel et le fictif. Pour Desjardins, naturellement rêveur, il se trouva très à l'aise dans l'atmosphère de légende et de rêve créée par toutes ces fables que les Anciens nous ont léguées comme les plus solides assises de leur civilisation. Aussi, il ne tarda pas à brûler de l'encens aux divinités grecques et latines. Quarante dieux et déesses ont souri au jeune Desjardins pendant les deux mois qu'il a rédigé son petit Journal. Moins nombreuses sont les références mythologiques dans les poèmes; une douzaine seulement. Et chez ce jeune dont le cœur s'éveille, la première place revenait au dieu Amour; il

préside au renouveau: "Qu'Amour reprenne son empire" dit-il dans la ballade Au printemps¹⁰³.

Tour de force du poète: il retire au gentil Cupidon son carquois et ses flèches pour les offrir au soleil:

Astre étincelant, dis-moi si
Ton carquois plein des dards du rire...¹⁰⁴

Mais le poète est parfois à court d'inspiration! Que faire, sinon rêver,

. consultant Apollon,
Fouettant Pégase....¹⁰⁵

Hélas, "la chatte du logis à [sa] fenêtre ouverte... a mis sa prunelle verte", et voilà qu'elle saute avec aplomb sur le pupitre du poète, brisant ainsi l'enchantement, l'Intruse¹⁰⁶!

Ce poème de Jean Ga-Hu s'encadre, pour ainsi dire, dans le thème "chat", cinq fois présent dans Le Samedi en 1895. La première poésie féline présente Les chats, de Baudelaire¹⁰⁷, puis arrivent La belle aux yeux ouverts, de

103 J. G.-H., Au printemps, op. cit.

104 J. G.-H., Au printemps, op. cit.

105 Idem, Une intruse, op. cit.

106 Idem, ibid.

107 Charles Baudelaire, Les chats, dans Le Samedi, vol. 6, n° 42, livr. du 23 mars 1895, p.7.

Rodillard¹⁰⁸, et les Chattes plus prosaïques de Zola¹⁰⁹.

La chatte de Jean Ga-Hu sera donc en agréable compagnie! De plus, le poème de Desjardins y fait bonne figure. Léon Manc devait aussi y envoyer la sienne, dans le cours du mois de juillet suivant¹¹⁰.

Si la chatte de Desjardins s'avère une intruse sur l'Olympe, s'il a suffi de sa présence pour désarçonner le cavalier qui fouettait Pégase, Phébée, "tranquillement, dans son mystère nocturne et sa majesté phosphorescente"¹¹¹, va bientôt ramener l'inspiration et favoriser, au surplus, les premières amours du poète et d'une Rose, "amoureuse encore timide". Car Phébée "dans son manteau immense et semé d'innombrables étoiles comme une reine"¹¹² est pour Desjardins une ancienne amie. Ce "pêcheur de lune" la connaissait depuis les jours du séminaire Sainte-Thérèse.

Deux poèmes, enfin, sont consacrés spécialement à la louange de deux Muses, celle de la musique et celle de la

¹⁰⁸ Rodillard, La belle aux yeux ouverts, dans Le Samedi, vol. 6, n° 49, livr. du 11 mai 1895, p. 3.

¹⁰⁹ Emile Zola, Mes chattes, dans Le Samedi, vol. 6, n° 43, livr. du 30 mai 1895, p. 5.

¹¹⁰ Léon Manc, Sonnet à ma chatte, dans Le Samedi, vol. 7, n° 6, livr. du 13 juillet 1895, p. 2.

¹¹¹ P. P., Effets de lune, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 15, livr. du 14 sept. 1895, p. 5.

¹¹² Idem, ibid.

poésie lyrique. Euterpe¹¹³ est dédié à Bibiane, la harpiste. Le poète évoque les "bois où danse le satyre", Diane tremblante "au bruit vibrant du cor", et la nymphe qui s'étire dans la "source limpide"; il convie enfin tous les familiers de l'Olympe à écouter

..... les éclats des grands hymnes antiques.

Tout autre est le ton de Polymnie¹¹⁴ dédié à Louis Fréchette. Rien ne convenait mieux au poète national que ce patronage de Polymnie. Le vers est ample, soufflé, laudatif,

Aigle de la pensée aux larges envergures...

Hugo avait voulu être l'écho sonore de son temps, Desjardins n'en souhaite pas moins à son idole canadien:

..... que tes sublimes vers
Soient des clairons de gloire aimés de l'univers!

Autre preuve que les études latines ont laissé des sédiments dans la mémoire du poète: tout le monde peut citer à l'occasion la "sinistra cornix", mais seul un latiniste ou un coureur de mythes peut la replacer dans la première

¹¹³ H. D., Euterpe, dans Le Passe-Temps, vol. 4, n° 77, livr. du 5 mars 1898, p. 33.

¹¹⁴ H. D., Polymnie, dans Le Monde illustré, 15^e année, n° 742, livr. du 23 juillet 1898, p. 182.

églogue de Virgile¹¹⁵, et l'attribuer exactement au personnage qui l'évoque: "la sinistra cornix dont parle le doux Mélibée au langoureux Tityre"¹¹⁶. C'est de cette même églogue qu'il avait emprunté, deux ans plus tôt, l'Hybla, cette montagne de Sicile

Où l'on s'élève
 Sur
 Des rocs d'azur¹¹⁷

Ainsi, Desjardins fréquente l'Olympe pour ajouter à ses poèmes la majesté des dieux. Pourrait-on reprocher au jeune poète ses réminiscences mythologiques quand un Ronsard se promenait encore, à cinquante ans, "par les ombres myrteux"¹¹⁸, quand le sévère Boileau condamne au Léthé¹¹⁹ les auteurs qu'il abhorre? Racine même, dont il avait acheté le théâtre complet dès 1891¹²⁰, a-t-il écrit assez de belles tragédies fondées sur les mythes grecs? Et cet adorable André Chénier? Et Lamartine, Hugo, Musset, les Romantiques souvent lus par nos poètes de 1895, ont-ils assez invoqué les dieux?

115 Virgile, Eglogue 1, v. 18 des Bucoliques, dans Virgile, Ed. classique, Paris, de Gigord, 1935, p. 3.

116 H. D., Un jeune littérateur, op. cit.

117 J. G.-H., Fantaisie, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 10, livr. du 10 août 1895, p. 2.

118 Ronsard, A Hélène, Quand vous serez bien vieillê, Second livre, dans Poésies, op. cit., p. 133.

119 Boileau, Dialogue des héros de romans, dans Boileau, Collection d'auteurs français, Paris, Hatier, 1938, p. 118

120 H. D., Journal, p. 127.

Assurément, le jeune poète avait en ces maîtres français d'assez illustres exemples pour s'autoriser à parler des dieux. Et puis, il avait trouvé dans notre littérature autochtone un sentier tracé depuis longtemps par nos auteurs, depuis les jours lointains de la Gazette de Québec jusqu'à Fréchette et Crémazie. Avec preuves à l'appui, M. Ovide Proulx tient ce journal responsable d'avoir introduit la mythologie dans la poésie canadienne-française "au moment même de la renaissance des oeuvres poétiques"¹²¹. Ainsi, une tradition française trois fois séculaire, et une tradition canadienne d'un siècle au moins avaient accoutumé nos lettres au commerce des dieux. Elles suffirent pour absoudre Desjardins de ses incursions sur l'Olympe. Mais il en descendit pour frayer avec les mortels. Rappelons-nous son engouement pour Richepin dont il copiait les poèmes en 1893; rappelons-nous aussi les taquineries de A. D. L.:

L'âme d'un Hugo en politique et celle d'un Musset¹²² en amour, avec quelques richepinades par ci par là.

Et voilà bien indiquées trois influences. En effet, Desjardins s'est d'abord assimilé La Chanson des Gueux. De Richepin, il a pris des rimes:

¹²¹ Ovide Proulx, Un siècle de mythologie dans la poésie canadienne-française, thèse dactylographiée de maîtrise des arts, n° 187, présentée à l'Université d'Ottawa, 1941, p. 22.

¹²² A. D. L., Le Personnage, op. cit.

Et toi qui regrettais le grand ciel et l'air pur,
O vieux bois, tu deviens un morceau de l'azur...¹²³
Richepin

Et, fier, j'aime ce feu qui sait me rendre pur,
Brillant comme un soleil qui règne dans l'azur!
Desjardins¹²⁴

Vraisemblablement aussi, il lui a pris le mot "pleur" souvent retrouvé sous la plume de Richepin; quatre poèmes de Desjardins "essuient" ou "refoulent" un pleur. Il lui a pris encore l'habitude de la ballade, le nom de Mignonne si souvent employé par le poète des Gueux. La Ballade de l'aveugle¹²⁵ et Le mendiant¹²⁶ attestent son amour du pauvre, qu'il doit encore à Richepin. Mais en littérateur distingué, Desjardins évite l'argot de Richepin, ses termes vulgaires, ses expressions osées; cependant, il lui est resté de cette fréquentation du poète au parler gras quelques expressions populaires, comme ce refrain de la Ballade de l'aveugle:

Et sans voir plus loin que mon nez.

¹²³ Jean Richepin, La plainte du bois, dans La chanson des Gueux, op. cit., p. 45.

¹²⁴ J. G.-H., La chanson du fer, dans Les Soirées du Château de Ramezay, op. cit., p. 297-299.

¹²⁵ J. G.-H., Ballade de l'Aveugle, dans Le Samedi, vol. 7, n° 29, livr. du 21 déc. 1895, p. 2.

¹²⁶ H. D., Un mendiant, dans Le Monde illustré, 15^e année, n° 733, livr. du 21 mai 1898, p. 38.

Ces quelques ressemblances que nous avons signalées portent sur des détails. La chanson du fer est une copie originale de La plainte du bois. L'un et l'autre poème sont des dialogues, les deux débutent semblablement:

Dans l'âtre flamboyant le feu siffle et détonne
Et le vieux bois gémit d'une voix monotone.
La plainte du bois.

Au souffle d'un courant, le feu rougit le fer
Qui chante sa fierté de devenir l'éclair.
La chanson du fer.

Le vieux bois gémit sa plainte, il fait entendre ses doléances:

Il dit qu'il était né pour vivre dans l'air pur,
il dit le but de son existence, ses idéals de vie; puis il s'adresse à l'homme pour lui reprocher sa dureté et lui rappeler ses services. L'homme répond qu'il a délivré l'arbre:

Ah! tu vis maintenant, tu vis, te voilà libre!

Tout comme le bois, le fer expose son origine, sa nature, son utilité; mais l'homme reproche au fer d'être un meurtrier. La réponse du fer est une accusation:

Tu t'en viens m'implorer d'aller semer la mort
Sur la terre ...

Dans la chanson de Richepin, c'est l'homme qui donne la leçon d'idéal; chez Desjardins, le fer invite l'homme à regarder "plus haut que la plus haute cime", et il lui dit:

Prends les ailes de l'ange et fuis loin des bas fonds.

Quant à l'expression poétique, La chanson du fer n'est qu'un

exercice de versification, tandis que dans La plainte du bois, on sent vibrer une âme de poète.

Richepin est le premier "mortel" à qui Desjardins a brûlé de l'encens; bien d'autres poètes après lui ont aussi reçu les hommages du disciple; comme l'écrit Jean Charbonneau:

... il se piquait d'être un romantique intran-sigeant, ce qui était vrai, comme il fut de toutes les écoles, selon les caprices d'une imagination toujours en éveil¹²⁷.

Peut-on le classer parmi les Romantiques? Son amour de la nature, l'influence du soleil printanier ou d'une pluie d'automne sur ses émotions nous y autorisent. La constante présence de lui-même dans chacun de ses poèmes, l'étalage de son jeune moi sont des attitudes héritées des Romantiques; son goût de moraliser, ses préoccupations sociales, ne les a-t-il pas aussi reçues de Hugo? Indéniablement, Moïse et La Maison du Berger ont inspiré Après une lecture¹²⁸ et Isolement¹²⁹.

Dans ses méditations, Vigny insiste sur la solitude du poète au milieu d'une foule haineuse ou indifférente:

127 Jean Charbonneau, op. cit., p. 184.

128 H. D., Après une lecture, op. cit.

129 H. D., Isolement, op. cit.

Mais sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle
 Troublé de la lueur mystérieuse et pâle
 Le vulgaire effrayé commence à blasphémer¹³⁰.

Les poèmes de Desjardins sont très loin de l'ampleur de ceux de Vigny, ils n'ont pas leur portée philosophique, mais ils les rencontrent dans la solitude morale à laquelle la "plèbe ignorante" condamne le poète:

Mais, douleur de marcher dans l'humaine cohue
 Qui nous lance l'injure et croit nous faire mal,
 Cohue à qui le nom de poète est fatal...¹³¹

Il ne s'agit pas ici d'une copie, mais plutôt de réminiscences de lectures. Notre poète connaît bien Musset, le Musset des Nuits dont il imite les sanglots romantiques. Il connaît celui des Contes d'Espagne et d'Italie. A preuve, ce gracieux Rondeau¹³², un peu sans gêne, où se rencontre l'Andalouse. Comme Musset, Desjardins conte ses fanfaronnades:

Si je consulte ma mémoire,
 J'ai traversé bien des ruisseaux
 Troussant la mantille noire
 D'une ... aux gracieux soubresauts.

¹³⁰ Vigny, La Maison du Berger, dans Les Destinées, Poésies, Paris, Hachette, 1924, p. 136.

¹³¹ H. D., Isolement, op. cit.

¹³² J. G.-H., Rondeau, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 35, livr. du 1^{er} fév. 1896, p. 13.

Ressouvenance encore que Le sommeil du chêne¹³³.

A l'étude, il s'avère fort apparenté au Sommeil du Condor¹³⁴.

Leconte de Lisle nous montre le "vaste oiseau" dans le décor fantastique des roides cordillières; Desjardins a planté son chêne au bord d'une rivière et nous le montre dans la tempête:

Son front échevelé se dresse dans les vents,
Il se plie en hurlant, se relève avec rage.

Même si l'ouragan a "bavé" sur lui toute sa rage, le chêne "a résisté, terrible". Plus robuste aussi que celui de la fable française, le chêne canadien est resté

Debout, comme il convient au chêne du rivage.

Quant au Condor, "tout plein d'une morne insolence", il assiste en silence à l'envahissement de la nuit, puis il s'enlève, loin du globe noir, et

Il dort, dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.
Pareillement, le poète canadien décrit le chêne après sa lutte sauvage; puis la violence se calme, le vent plus faible chante dans les rameaux, et le chêne humanisé

..... étend, fatigué, ses bras durs et noueux
Et s'endort lourdement au milieu du feuillage.

133 H. D., Le sommeil du chêne, op. cit.

134 Leconte de Lisle, Le Sommeil du Condor, dans Poèmes barbares, Paris, Lemerre, [s.d.], p. 193.

Et pourquoi le chêne, quand l'érable est notre emblème national, sinon parce que le chêne est l'arbre préféré des Romantiques. Desjardins le nomme quatre fois dans ses poésies, à l'exclusion de tout autre.

Parfois, Desjardins cite ses sources, comme dans ces deux poèmes traduits de Harry Romaine¹³⁵, "avec variantes", précise-t-il. Que Desjardins en soit venu à lire les poètes anglais et à les traduire nous semble une conséquence de son amitié avec Nelligan qui lisait le London Sun¹³⁶, un journal anglais dont nos bibliothèques canadiennes n'ont pas conservé de traces. Le premier poème traduit, Rondel¹³⁷, tourne gaillardement: en cinq vers le soleil décrit son orbe, en trois vers, la lune fait sa ronde nocturne tandis que le poète

..... parmi les fleurs d'or et sur
La colline et le lac [j'] amasse
L'amour et mange son fruit sûr.

L'autre poème, Une chance¹³⁸, est encore un tribut à

¹³⁵ La seule mention que nous ayons trouvée de ce poète est dans Granger's Index to Poetry and Recitation. L'ouvrage reproduit quatre poèmes de Romaine, il ne donne aucune référence biographique.

¹³⁶ Lettre de Luc Lacoursière, 1^{er} sept. 1960.

¹³⁷ J. G.-H., Rondel, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 13, livr. du 29 août 1896, p. 13.

¹³⁸ J. G.-H., Une chance, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 15, livr. du 12 sept. 1896, p. 8.

l'amour. Des images se suivent sans relation aucune, toutes fabriquées dans la boutique aux rêves: As-tu vu la lune pleine? la neige claire? la cendre éteinte? le lieu de danse? Toutes ces images sont voilées de tristesse. Parce que

(M'amour,) toutes ces figures
 Ne peignent pas à demi
 Les douleurs et les meurtrissures
 De n'être plus ton ami.

Rien qui sente la traduction; l'expression bien française honore le jeune traducteur.

Nombreuses seraient encore les réminiscences qui affleurent dans les poèmes de Desjardins. Il a lu Ma bohème¹³⁹; l'image de Rimbaud aux souliers blessés, aux poches crevées, mais au paletot idéal lui était présente quand il fit son Berger Pichet¹⁴⁰.

... Tes bottes crevées ... ton feutre troué...
 et ton paletot à travers lequel, par maints endroits on peut voir le soleil...

Plus visible, sûrement, et plus directe est l'influence de Verlaine que sa vie scabreuse autant que ses beaux poèmes faisait aimer des jeunes, même au Canada. La

¹³⁹ Arthur Rimbaud, Ma bohème, dans Anthologie des Poètes du XIX^e siècle, Paris, Hachette, 1935, p. 379.

¹⁴⁰ P. P., Le Berger Pichet, op. cit.

Chanson d'automne¹⁴¹, fredonnée en France depuis la parution des Poèmes saturniens en 1866, avait fait entendre sa mélodie sur nos rives, elle convenait à la muse du jeune Desjardins qui écoutait depuis sa quinzième année "les sanglots longs des violons". Il essaya une imitation joliment réussie:

Chanson d'automne
A Delle Rosemonde D.

Tes violents
Vents insolents
En détresse
Automne font
Mon coeur profond
De tendresse.

Quand tout s'endort
Au soleil d'or
En souffrance;
Tout languissant,
Mais frémissant
D'espérance.

A ma douleur
Je jette un pleur,
Et me pâme
Ne sachant quoi
Blesse la foi
De mon âme¹⁴².

Même mesure, même disposition des rimes, même mélancolie dans l'atmosphère automnale. La chanson de Verlaine est

¹⁴¹ Paul Verlaine, Chanson d'automne, dans Poèmes saturniens, dans Anthologie des Poètes du XIX^e siècle, op. cit., p. 357.

¹⁴² J. G.-H., Chanson d'automne, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n^o 23, livr. du 9 nov. 1895, p. 3.

cependant plus légère, plus musicale, "plus vague et plus soluble dans l'air"¹⁴³, à cause des rimes féminines automne, monotone, emporte, morte, moins appuyées, chez lui, que les finales longues de souffrance, espérance, pâme et âme de la chanson canadienne. Mais la jolie Rosemonde était trop jeune, à onze ans! pour en saisir la grâce plaintive, encore moins pour la comparer au poème verlainien.

L'influence de Verlaine ne s'arrête pas là. Le vers impair se retrouve dans deux poèmes de Desjardins: Une chance¹⁴⁴, écrit en quatrains heptasyllabiques d'allure vive et désinvolte:

As-tu vu le lieu de danse
Quand le plaisir est fini,
Et la brillante jancance
Du bonheur qu'il a banni?

et C'est un rien¹⁴⁵. L'heptasyllabe rapide convient à la légèreté de l'aventure contée: une amourette de carnaval. De Verlaine, Desjardins apprit encore le vers désarticulé, les rejets fanfarons, les coupes fantaisistes:

Astre étincelant, dis-moi si
Ton carquois

¹⁴³ Paul Verlaine, Art poétique, dans Anthologie des Poètes du XIX^e siècle, op. cit., p. 368.

¹⁴⁴ J. G.-H., Une chance, op. cit.

¹⁴⁵ Jean, C'est un rien, dans Le Samedi, vol. 9, n° 16, livr. du 18 sept. 1897, p. 4.

Enfin, Desjardins a voulu payer son tribut de louange au poète ingénu et il écrivit Sur la mort de Verlaine¹⁴⁶. Le poème s'adresse au pauvre homme qui noya son coeur

. dans la désespérance
Cherchant le repentir dans l'absinthe et le vin.

Incapable de mépris ni de haine, Desjardins absout le bohème:

Ta prière fut noble et pieux ton visage
Quand tu rêvais l'instant qui te clorait les yeux,
et il^{lè} rentre incontinent dans la maison du Père:

Toi qui croyais ton rêve un magique présage
Te tendre ses bras blancs pour t'emporter aux cieux.

Rien du poète qui l'avait initié aux secrets d'une rythmique nouvelle et dont la sensibilité très personnelle avait éveillé en lui des résonances soeurs. Desjardins est resté loin de son modèle, il n'avait qu'un grand amour de la poésie alors que l'autre était toute sensibilité, un grand rêve triste et musical.

Ainsi, mises à part quelques imitations qu'il ne dissimule guère, le poète Desjardins s'avère assez discret dans l'utilisation des modèles. Impossible aussi de relever dans ses poèmes des tendances qui seraient plus affirmées; il n'a pas de doctrine littéraire, il ne prend pas position; il est "éclectique", comme le dit Jean Charbonneau¹⁴⁷.

¹⁴⁶ H. D., Sur la mort de Verlaine, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 704, livr. du 30 oct. 1897, p. 420.

¹⁴⁷ Jean Charbonneau, op. cit., p. 184.

ESTHETIQUE

Notre étude portera désormais sur la forme des poèmes, sur l'habileté, sinon l'art du versificateur. Desjardins a le souffle court. Ses joies comme ses douleurs sont exprimées aussi brièvement qu'elles sont ressenties; chacun de ses poèmes est un vol de papillon, léger, rapide, un instant posé sur l'idée délicate et ténue comme une fleur. Seuls La chanson du fer et Collin et Cottin ont quelque envergure.

Desjardins a beaucoup pratiqué le poème à forme fixe; la ballade a d'abord sa préférence. Quatre d'entre elles chantent le printemps et l'amour; elles ont le charme d'une jeunesse exubérante. La Ballade printanière¹⁴⁸, pour n'en citer qu'une, est composée de trois huitains et d'un quatrain, en vers octosyllabiques et sur trois rimes. Ces rimes sont riches, le rythme est vif, alerte comme une belle chanson de jeunesse. L'alternance des coupes 3-5 et 2-6 accélère le rythme.

Soleil// dont la lueur discrète
 Cache encor// de chauds rayons,
 Le printemps // avec toi s'apprête
 A couvrir d'or // tous tes sillons.
 L'avril // aura des papillons,
 Le poète // aura des ballades
 Pour chanter // les jours vermillons...
 Soleil, // les neiges sont malades...

¹⁴⁸ J. G.-H., Ballade printanière (28 mars 1896),
op. cit.

Cinq autres ballades ne sont que de plats exercices de versification. Celle de l'Aveugle¹⁴⁹ traduit l'opposition entre le rêve et l'impuissance du poète devant les obstacles que sème la vie. La Ballade printanière¹⁵⁰ dédiée à Enry d'Els, celles du Philippino¹⁵¹ et de la Mauvaise lune¹⁵², insignifiantes quant aux idées, sont aussi construites sur trois rimes, avec la même disposition: a b a b / b c b c, et l'envoi régulier: b c b c, dont les rimes répètent les quatre dernières des strophes. Desjardins a cinq ballades construites sur deux rimes seulement: a b a b / b a b a. L'une d'elles justifie l'origine du mot et sa première acception de "chanson à danser", c'est la Ballade de l'amour¹⁵³, dédiée à la jeune Rosemonde. Le refrain ponctue le rythme du sentiment et de la danse:

L'amōur//c'est la rōse et le mōnde.

¹⁴⁹ J. G.-H., Ballade de l'Aveugle, op. cit.

¹⁵⁰ Idem, Ballade printanière (16 mai 1896), op.cit.

¹⁵¹ Idem, Ballade, Pour un Philippino, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 16, livr. du 21 sept. 1895, p. 2.

¹⁵² Idem, Ballade de la Mauvaise lune, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 33, livr. du 18 janv. 1896, p. 13.

¹⁵³ J. G.-H., Ballade de l'amour, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 18, livr. du 3 oct. 1896, p. 8.

Vraisemblablement, Desjardins est le seul de l'École littéraire qui ait pratiqué cette forme, avec Lucien Rainier qui en a une, la Ballade des poètes maudits¹⁵⁴, composée de trois dizains et sur quatre rimes. Par contre, tous ont essayé le sonnet. D'Henry Desjardins, nous en connaissons dix; ils comptent parmi ses poèmes "les moins mauvais", comme dirait Gérard Bessette. Aucun des sonnets de Desjardins n'est régulier, pas deux non plus qui soient de structure semblable. Averti de la difficulté du genre:

Un sonnet sans défaut vaut tout un long poème¹⁵⁵,
il se met au travail et, comme il le dit dans Une intruse¹⁵⁶,
son premier sonnet, il consulte Apollon. Mais le poème est resté prosaïque, malgré la présence du dieu:

Je l'appelle: // elle vient, // prévoyant la couverte
Elle ronronne, // et puis / fait un salut selon
Son habitude // et saute / avec un tel aplomb
Sur mon pupitre brun // qu'elle me déconcerte.

Le rythme est ici bien adapté aux gestes de la chatte: Elle ronronne //, une forte coupe, ensuite une longue phrase:

... et puis / fait un salut selon son habitude, qui traduit

¹⁵⁴ Lucien Rainier, Ballade des poètes maudits, dans Avec ma vie, Montréal, Editions du Devoir, 1931, p. 136.

¹⁵⁵ Boileau, Art poétique, Chant 11, v. 94, op. cit. p. 226.

¹⁵⁶ J. G.-H., Une intruse, op. cit.

bien la circonspection du félin. Le mot aplomb à la clause, avec son explosive et sa consonance pesante, souligne la chute du félin, comme la coupe après "saute", la rapidité de l'élan.

Autrement poétiques sont les deux sonnets consacrés aux fleurs. Dans Le bouquet¹⁵⁷ odorant de la "senteur des roses roses", de "l'arôme des fleurs d'or", l'auteur cherche à deviner le message d'amour. La première singularité de ce sonnet consiste en ce que quatrains et tercets sont en rimes croisées, rimes riches d'ailleurs: encor, décor, accord, ou suffisantes: parfumées, aimées, rythmées. Irrégularité plus rare: deux rimes seulement pour les tercets. Des soixante-seize sonnets de Nelligan, seulement deux présentent cette singularité: Le tombeau de la négresse: c c d / d d c, et La Sorella del Amore: c d c / d c d¹⁵⁸.

Le sonnet Fin d'Octobre¹⁵⁹, dédié à Louvigny de Montigny, est, à notre avis, l'un des mieux réussis. Desjardins a bien saisi la mélancolie de l'arrière saison: c'est sa propre émotion qu'il incarne et, dans une récolte mystérieuse, il recueille toute la sensibilité de la nature

¹⁵⁷ J. G.-H., Le bouquet, op. cit.

¹⁵⁸ Paul Wyczynski, op. cit., p. 299.

¹⁵⁹ H. D., Fin d'octobre, op. cit.

automnale si bien accordée à son âme; il ressent étrangement la nostalgie des beaux jours d'octobre dont les

. clartés moroses
Mordorent vaguement la tristesse des choses.

Les deux quatrains sont en rimes croisées, mais celles du deuxième sont à l'inverse du premier: a b a b / b a b a.

Les tercets, construits sur deux rimes: c c d / c d d, aux sons étouffés et traînants "oses", "eurs", expriment bien la tristesse vague des choses. Les rimes des quatrains, "ance" et "yeux", prêtent leur musique assourdie à la nostalgie des sentiments et de la nature.

Le rythme, d'ailleurs, est parfaitement accordé avec la pensée: un grand alexandrin dont les coupes régulières, à la césure médiane et à la clausule, accompagnent la chute monotone des gouttes de pluie sur les toits. Deux vers seulement ont des coupes secondaires:

Oh! / c'est que l'été meurt // sous les larmes des cieux,
où l'âme saturée d'ennui échappe comme un cri d'angoisse; et

Furieux, / le vent boit //

un grand coup de vent soudain, "furieux" et dont l'effet se prolonge dans trois hémistiches:

. et tarit tous les pleurs
Des papillons mourants // au coeur séché des roses.

L'une des lois du sonnet veut que la chute en soit éclatante. Le grand parnassien Heredia nous a donné des modèles inimitables de ces chutes "qui font explosion":

Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule¹⁶⁰,
ou qui ouvrent sur l'avenir d'insondables perspectives:

Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles¹⁶¹.

Dans sa Pédagogie d'un jeune humaniste¹⁶², l'abbé Sylvio Corbeil insiste sur la chute de tout poème; il avait été professeur de Lettres à Sainte-Thérèse. Nul doute que son enseignement a marqué en profondeur l'adolescent "qui voulait écrire". Aussi, les poèmes de Desjardins ont souvent une belle chute, qui ne ferait pas figure de parente pauvre, même à côté des éblouissantes réussites du maître Heredia ou du génial Nelligan. Les exemples à citer seraient nombreux. Le joli sonnet à Euterpe¹⁶³ est tout plein d'une grâce surannée; retenons-en le dernier vers qui est une prière à la Muse et la révélation d'une sensibilité:

Enivre de ton art les rêveurs de la terre.

Les alexandrins coulent, harmonieux; la richesse des rimes accroît la puissance de mélodie. Celles des quatrains,

¹⁶⁰ Heredia, Après Cannes, dans Les Trophées, Paris, Lemercier, [s.d.], p. 73.

¹⁶¹ Idem, Les conquérants, op. cit., p. 111.

¹⁶² Sylvio Corbeil, Pédagogie d'un jeune humaniste, Montréal, Beauchemin, 1938, p. 153.

¹⁶³ H. D., Euterpe, op. cit.

sonores et vibrantes: endort, d'or, cor, encor, et délire, lyre, satyre, s'étire; celles des tercets, au vocalisme amenaisé, préparent à l'extase finale.

Ainsi, malgré des irrégularités de structure, les sonnets de Desjardins s'avèrent comme les témoins les plus authentiques de ses dons de poète.

D'autres formes aussi l'ont tenté. Il essaya le rondel et le rondeau, "ces deux formes différentes d'un même poème que l'érudition sépare quelquefois"¹⁶⁴. Desjardins ignore la distinction, et son premier rondel¹⁶⁵ a plutôt la structure d'un rondeau: un quintil, un tercet ... et encore, un rondeau irrégulier, puisque la dernière strophe est un quatrain! Cette irrégularité mise à part, le rondel de Desjardins suit toutes les lois du rondeau: deux rimes alternées, avec répétition des premiers mots du début. Ce rondel-rondeau nous dit que l'amour est la loi inscrite dans tout le cosmos, que l'amour est la première occupation. Remarquons aussi l'audace du rejet:

. et sur
La colline

¹⁶⁴ Jean Suberville, Histoire et Théorie de la versification française, Paris, Éditions de l'École, 1946, p. 218.

¹⁶⁵ J. G.-H., Rondel, op. cit.

Nous avons trouvé dans Le Spectateur, de Hull, un joli Rondel d'automne¹⁶⁶ que nous croyons pouvoir attribuer à Desjardins; à cause de la signature d'abord, Hanonyme, à cause de la forme du poème, et surtout à cause du thème de l'amour malheureux associé au deuil automnal, sujet qui lui est familier. Quant aux deux rondeaux, ils sont joliment tournés; leur seule irrégularité consiste à ne pas répéter le début du premier vers. Tous deux chantent l'amour; le premier en date¹⁶⁷, à la manière d'Henry Desjardins; rien n'y manque: l'abeille dans la fleur, le baiser pris à "l'amante fière" et "le pleur" quand l'amour se fait rebelle. L'autre¹⁶⁸, à la manière de Musset: une Andalouse en mantille noire, un audacieux jouvenceau.

Autre poème à forme fixe qui a tenté le jeune littérateur: le pantoum. Il n'en a fait qu'un, Silencieuse¹⁶⁹, encore dédié à Rosemonde Desjardins. Mais le pantoum est difficile et Desjardins n'a pu s'astreindre à ses règles minutieuses: rimes embrassées au lieu de rimes croisées

¹⁶⁶ Hanonyme, Rondel d'automne, op. cit.

¹⁶⁷ J. G.-H., Rondeau, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 28, livr. du 14 déc. 1895, p. 7.

¹⁶⁸ Idem, Rondeau, op. cit. (1^{er} février 1896).

¹⁶⁹ Idem, Silencieuse, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 27, livr. du 7 déc. 1895, p. 7.

d'abord. C'est là, convenons-en, une règle tout externe et dont la violation n'enlèverait rien à la sensation de valse qui doit se dégager du rythme dans le pantoum régulier.

Baudelaire, d'ailleurs, a des rimes embrassées dans son Harmonie du soir¹⁷⁰. Le rythme de la valse aurait pu être assuré, comme chez Baudelaire, par la régularité de la coupe binaire, 6-6, et par l'heureuse disposition des accents. Or, chez Desjardins, trop de vers présentent des coupes irrégulières qui brisent le mouvement:

Quand/ sans dire un seul mot,/ dans le profond mystère...

Mais/ dis-moi/, je le veux et je n'en puis me taire ...

Si ton avenir / n'a pour lui / d'objet plus sûr ...

Par mon désir /, je crois deviner le mystère ...

Le rythme de valse est encore obtenu, dans le pantoum, par la répétition de deux vers de chaque strophe, mais l'appren-ti n'a pu répéter qu'un vers de chaque strophe. Disons que les rimes féminines, chez Desjardins, sont trop sonores pour le sujet, Silencieuse, et qu'on eût préféré un vocalisme plus atténué. Les masculines, plus sourdes, corrigent heureusement l'éclat des premières. Mais surtout, défaut très grave, un vers chapeau

Mais, dis-moi, je le veux et je n'en puis me taire

¹⁷⁰ Charles Baudelaire, Harmonie du soir, dans Les fleurs du mal, Montréal, Ed. Variétés, 1946, p. 50.

deux fois repris, met en fuite la Poésie qui timidement avait montré son aile dans la première strophe. Inutile de chercher dans cet avorton du pantoum malais le

développement de deux actions simultanées mais possédant entre elles tant de similitude que les péripéties de l'une expliquent, complètement, annoncent, ou doublent celles de l'autre¹⁷¹.

Voilà, pour les poèmes à forme fixe. Quelques-uns sont franchement bien tournés; d'autres, restés à l'état d'ébauches, auraient pu devenir de belles réussites avec du travail et des corrections patientes.

Il en est de même pour les poèmes strophiques, au nombre de trente-sept. La médiocrité y voisine avec l'élégance; une déclaration insignifiante suit une image neuve; des strophes musicales alternent avec d'impardonnables négligences de rythme. Un de ses meilleurs, ou de ses "moins mauvais", dirait encore Gérard Bessette, est son poème élégiaque Distiques¹⁷² composé de douze strophes alexandrines. Sa réussite consiste dans la beauté des rimes presque toutes riches: joue (verbe) et joue (nom), cheveux et voeux, plaisir et désir, vie et assouvie, lumière et première, et dans la similitude de structure des huit premières strophes. Quelques répétitions: puisque ... puisque,

¹⁷¹ Gérard Bessette, op. cit., p. 69.

¹⁷² H. D., Distiques op. cit.

souffrance ... douleur; une banale expression d'une douleur non sentie alourdisent la fin du poème, et c'est dommage. Desjardins aurait dû cultiver davantage le distique, il convenait à son génie étroit.

Un seul poème aussi, Silence¹⁷³, en tercets isométriques, construits sur une seule rime, avec alternance des masculines aux féminines d'une strophe à l'autre. Le vers isolé qui devrait terminer l'ensemble du poème manque; cependant, le dernier vers du poème:

Et toi seule, ô douleur, tu veilles dans la nuit...
amené graduellement dans l'atmosphère sereine du soir, ressemble comme un frère jumeau à celui de Baudelaire:

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche¹⁷⁴.
Bien différente dans ses causes, la douleur s'avère pour l'un et l'autre poète une douce compagne de la nuit.

Ce petit poème de quinze vers plaît autant par le sentiment développé que par le tour joli de l'expression. Les rimes ne sont pas neuves, ni audacieuses, ni fantaisistes, ce sont d'honnêtes rimes "classiques", mais toutes riches. Les deux rimes finales de chaque strophe suivent, naturellement appelées par la rime mère:

¹⁷³ H. D., Silence, op. cit.

¹⁷⁴ Charles Baudelaire, Recueillement, dans Les fleurs du mal, op. cit., p. 167.

Plus de chants, plus de chants! Dans les nids les oiseaux
Dorment leur doux sommeil à l'ombre des roseaux
Et la lune d'or rit de la plainte des eaux.

La strophe toutefois qui eut ses préférences c'est le quatrain; dix-huit poèmes strophiques accumulent quatre-vingt-dix quatrains à rimes croisées ou embrassées; dans tous, l'alternance des rimes est scrupuleusement observée. Ces poèmes abordent tous les sujets, manifestent tous les sentiments: les fadeurs d'une poésie sentimentale: Souriante¹⁷⁵, Le baiser¹⁷⁶, Ton baiser¹⁷⁷, A une seule¹⁷⁸; les affabulations insignifiantes: Trouvaille d'un papillon¹⁷⁹; les doléances du poète incompris: Isolement¹⁸⁰; les conseils d'un "patriarche" aux jeunes filles: L'amour¹⁸¹; les déclamations pédantes d'un jeune citadin aux travailleurs de la terre: Aux paysans¹⁸²; les plaintes de l'amoureux désespéré:

175 J. G.-H., Souriante, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 14, livr. du 7 sept. 1895, p. 2.

176 Idem, Le Baiser, op. cit.

177 Idem, Ton baiser, op. cit.

178 Idem, A une seule, op. cit.

179 Idem, Trouvaille d'un papillon, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 12, livr. du 24 août 1895, p. 5.

180 Idem, Isolement, op. cit.

181 (s.a.), L'amour, dans Le Spectateur, vol. 10, n° 4, livr. du 26 mai 1898, p. 2.

182 H. D., Aux paysans, op. cit.

Sunt lacrymae rerum¹⁸³, L'oubli¹⁸⁴. Quelques-uns cependant méritent de retenir l'attention, tel ce poème A l'aimée¹⁸⁵, que nous avons étudié avec le thème de l'amour.

Dans tous ces poèmes Desjardins a varié les rythmes, usé de toutes les mesures. Ainsi, Vae soli est écrit en heptasyllabes qui confèrent un ton badin, une allure trop rapide au poème qui aurait dû être une "plaintive élégie". Le baiser¹⁸⁶, est fait de six quatrains pentasyllabiques; presque tous les vers comportent un accent intérieur qui ajoute à la musicalité du poème:

De nos deūx pétales
Vase d'Orient
Un parfum s'exhale
Pur et ravissant.

Le poème Une chance¹⁸⁷ est en heptasyllabes; la phrase rapide est bien accordée à la suite d'évocations et de courts tableaux qui font du poème une fresque miniature. L'oubli¹⁸⁸, un poème de l'amour malheureux, est écrit en

¹⁸³ J. G.-H., Sunt lacrymae rerum, dans Le Samedi, vol. 7, n° 46, livr. du 18 avril 1896, p. 5.

¹⁸⁴ J. G.-H., L'oubli, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 43, livr. du 11 avril 1896, p. 13.

¹⁸⁵ Idem, A l'aimée, op. cit.

¹⁸⁶ Henry Salomon, Le baiser, op. cit.

¹⁸⁷ J. G.-H., Une chance, op. cit.

¹⁸⁸ Idem, L'oubli, op. cit.

décasyllabes; le vers s'alanguit pour bercer une "douleur profonde". Les images abondent et elles sont fortes:

. j'irai de par le monde
Cherchant une mer pour noyer mes pleurs...

L'oubli fait mourir le cœur sans retour...

Comme si la mort avait des repentirs! D'autres poèmes encore, écrits en vers octosyllabiques, Souriante¹⁸⁹, Trouvaille d'un papillon¹⁹⁰, montrent la variété rythmique de Desjardins et nous renseignent sur son désir d'essayer de tous les mètres, comme de toutes les formes de strophes.

Le quintil se retrouve dans trois poèmes: Elégie¹⁹¹, dont nous avons parlé, Echo¹⁹² et Jeu d'enfant¹⁹³. Ce dernier, d'une fraîcheur et d'une naïveté fort plaisantes. Poème de quatre strophes, composé sur deux rimes seulement, il évoque par le retour régulier des mêmes sons: a a b b a a a b b a, surtout par l'explosive "d" de danse, entredanse, concordance, cadence, impudence, un quadrille fortement rythmé. Mais la distribution des coupes, des toniques et

189 J. G.-H., Souriante, op. cit.

190 Idem, Trouvaille d'un papillon, op. cit.

191 H. D., Elégie, op. cit.

192 Idem, Echo, dans Le Monde illustré, 14^e année, n° 714, livr. du 8 janv. 1898, p. 580.

193 J. G.-H., Jeu d'enfant, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 32, livr. du 11 janv. 1896, p. 5.

des atones présente peu de similitude d'un vers à l'autre, d'une strophe à l'autre. Disons toutefois que les coupes paires: 2-4-2, 4-4, 2-2-4, 2-6 dominant; seize vers sur un total de vingt. Selon Gérard Bessette¹⁹⁴, le rythme de Jeu d'enfant serait fautif puisque seulement 30% des vers, soit six sur vingt, ont une césure médiane alors qu'il en exige au moins 50% pour un rythme "convenable". Affaire de goût! Des compositeurs modernes ont tiré de grands effets des "rythmes libres", des "mesures variables". Justement, Jeu d'enfant s'apparente à cette Sonate¹⁹⁵ de Bartok où les mesures varient constamment, tandis que des temps forts viennent, à intervalles rapprochés, ponctuer vigoureusement le rythme.

Echo¹⁹⁶, dédié à Firmin Picard, est fait de huit quintils hétérométriques. La variété du mètre, ici, 8-4-8-4-2, est une tentative d'imiter le phénomène de l'écho:

Echo, j'ai cherché dans les bois
 Ton cri d'alarme
 Que soupirent comme aux abois
 Dans leur vacarme
 Les bois.

¹⁹⁴ Gérard Bessette, op. cit., p. 119.

¹⁹⁵ Béla Bartok, Sonate, New York, Universal Edition n° 8772, 1927.

¹⁹⁶ H. D., Echo, op. cit.

De fait, le vers de deux syllabes qui termine chaque quintil reproduit la rime masculine avec la fidélité de l'écho; pas dans toutes les strophes cependant, deux d'entre elles présentent des rimes n'ayant pas la même consonne d'appui: roux, courroux, jaloux; avoir, noir, à voir. La tonalité générale du poème exprime bien la solitude de l'homme au milieu des voix familières de la nature:

J'entendis dans l'infinitude
 Leur beugle d'or
 Faire trembler la solitude
 Où tout s'endort
 ou dort.

Mais le rêveur accompagne le poète, et la nature complaisante leur prête son décor:

J'entendis la voix de mon rêve
 Chanter d'accord
 Avec les grands boeufs à la grève
 Meuglant encor
 Du cor.

Disons aussi que ces grands boeufs "roux" et "meuglants" ont fréquenté les mêmes pâturages que le Boeuf spectral¹⁹⁷ de Nelligan.

Les sizains ont été employés dans quatre poèmes: Chanson d'automne¹⁹⁸, et trois autres, mignardés, exprimant un amour adolescent et auxquels le nom de prose rimée

¹⁹⁷ Emile Nelligan, Le Boeuf spectral, dans Poésies, Montréal, Fides, 1945, p. 179.

¹⁹⁸ J. G.-H., Chanson d'automne, op. cit.

conviendrait mieux; nous pouvons les oublier sans faire injure à la mémoire du poète. Et enfin, une Fantaisie¹⁹⁹ qui pourrait être une réponse à l'Art²⁰⁰, de Théophile Gautier, Si le théoricien de l'art pour l'art "scelle" son rêve dans le bloc résistant, le rêve de Desjardins, au contraire, s'élève impalpable

Sur
Des rocs d'azur.

Car le poète canadien oppose aux contraintes du "cothurne étroit" la liberté de l'infinitude:

Ouvre ton aile
Vers
Des ciels divers.

Cette Fantaisie imite les acrobaties rythmiques de Banville et de Gautier.

Desjardins n'a pas écrit de septains, mais les huitains sont nombreux. Ceux de la Sérénade de Pâques²⁰¹ chantent la joie chrétienne. Cette "sérénade" semble plutôt le prélude d'une symphonie où les cuivres domineraient. Elle est faite de trois strophes isométriques, des

¹⁹⁹ J. G.-H., Fantaisie, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 10, livr. du 10 août 1895, p. 2.

²⁰⁰ Théophile Gautier, L'Art, dans Emaux et Camées, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1902, p. 225.

²⁰¹ H. D., Sérénade de Pâques, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 44, livr. du 4 avril 1896, p. 5.

décasyllabes à césures médianes. La régularité des coupes, ajoutée au vocalisme étincelant des nombreux sons pleins à la césure: incarné, rossignol, amour, accord, chant, ravis, aurait fait de la Sérénade de Pâques une marche triomphale si des accents mobiles bien distribués n'en venaient assouplir la cadence. La disposition des rimes est semblable d'une strophe à l'autre: deux quatrains à rimes embrassées, fortement soudés: a b b a / c a a c.

Tout autre est Le baiser²⁰², poème composé de trois huitains hétérométriques. Si l'image inattendue, neuve, naît souvent de la nécessité de la rime, la première strophe nous en fournit un bel exemple:

La rose au soleil du matin
 Tend sa bouche;
 Plus moëlleuse que le satin.
 L'oiseau-mouche
 La froisse de ses ailes d'or
 Et lui vole
 Un baiser fiévreux qui l'endort,
 La console.

Ce court poème d'une grâce ténue compte parmi les plus réguliers que Desjardins ait écrits.

Le dernier poème strophique de Desjardins, Pour un bébé²⁰³, est une suite de cinq neuvains pentasyllabiques; c'est un "poème de circonstance", écrit pour la naissance

202 J. G.-H., Le baiser, op. cit.

203 H. D., Pour un bébé, op. cit.

du premier neveu du poète, Paul Mousseau, et dédié à sa soeur Maria. Rien de neuf. De la prose rimée tout au plus.

Enfin, sept poèmes suivis complètent l'oeuvre de Desjardins. Nous connaissons déjà La chanson du fer que nous avons comparée à La plainte du bois; Après une lecture, qui est un éloge de la solitude et Un mendiant, incapable de récuser sa parenté avec les Gueux de Richepin. Séraphine²⁰⁴ est un petit "conte d'amour"; Bouche en fleur²⁰⁵ est remarquable par sa métrique, 12-2, et par l'abondance des images; Le papillon et la rose²⁰⁶ est une fable qui met en scène un papillon volage et une Rose. Ce dernier poème, paru dans Le Spectateur, de Hull, est signé "Marguerite". Mais les acteurs du drame, le thème de l'amour frivole, la simplicité naïve du récit nous autorisent, croyons-nous, à identifier Marguerite et Henry Desjardins. L'auteur nous présente un petit drame en trois scènes, avec de brèves notations psychologiques; un papillon parle d'amour à une Rose "tout un jour"; le lendemain, il conte fleurette au bleuet; mais quand il revient vers la Rose qui a vu son infidélité, elle

²⁰⁴ J. G.-H., Petit conte, Séraphine, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 17, livr. du 26 sept. 1896, p. 8.

²⁰⁵ Idem, Bouche en fleur, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 8, n° 14, livr. du 5 sept. 1896, p. 8.

²⁰⁶ Marguerite, Le papillon et la rose, op. cit.

a fermé son coeur. Jolie tout de même, cette courte fable, et bien vraisemblablement fille du poète aux amours passagères.

En parlant de la forme des poèmes, nous avons maintes fois souligné les particularités du rythme: coupes, césures, rejets, accents qui contribuent à la musicalité de l'ensemble.

Léger dans la ballade et le rondeau, le rythme s'avère plus grave dans les poèmes strophiques où les quatrains surtout déroulent leurs larges alexandrins:

Mes sanglots ne sont rien dans ma vie éphémère,
Mais le froid d'un seul soir ruine l'avenir;
Pauvre rêve qui va rejoindre la chimère,
En embrassant la mort pour fuir le souvenir²⁰⁷

Parfois aussi, la construction rythmique porte sur plusieurs vers, sur toute une strophe:

Lys / dont la pointe d'or / s'émousse si j'y touche, /
 Ta bouche
Blanche dans sa pudeur, / fait mon coeur vivant /
 Souvent²⁰⁸.

Ces quatre vers s'apparentent à une grande phrase musicale ponctuée par des temps forts, les accents toniques, et coupée de demi-silences: pointe d'or, s'émousse, si j'y touche. L'accumulation des syllabes longues, les nasales,

207 J. G.-H., Sunt lacrymae rerum, op. cit.

208 Idem, Bouche en fleurs, op. cit.

les "ou", les "eur" aux intonations sourdes versent sur toute la strophe une musique envoûtante et possessive.

Tous les poèmes de Desjardins n'approchent pas de la virtuosité d'un Lamartine dont les strophes harmonieuses sont un enchantement, ni d'un Verlaine qui est toute musique. Mais il faut lui reconnaître, dans ses meilleurs poèmes, un sens du rythme et de l'harmonie, une "musicalité" propres à compenser le manque de profondeur des idées, la banalité des sentiments. Et encore! des Modernes, surtout, s'éloignent du culte de l'idée et de la raison qui fit la loi au 17^e siècle, et que Lamartine, au 19^e, posait encore comme première condition du poème: "une idée pour l'intelligence"²⁰⁹. Tout autre est la position de l'abbé Brémont:

La poésie n'est pas faite pour exprimer des idées, ce qui est le propre de la prose, mais pour atteindre en nous, par sa musique, des ressorts plus cachés que la raison²¹⁰.

Voilà qui absoudrait le poète Desjardins de ses insuffisances intellectuelles si tous ses poèmes atteignaient en nous, par leur musique, "ces ressorts plus cachés que la raison". Mais les mieux rythmés, les plus harmonieux, ses

²⁰⁹ Lamartine, cité par F. Germain, dans Expliquez-moi l'art de commenter un poème lyrique, collection Littérature, Paris, Foucher, [s.d.], p. 11.

²¹⁰ Henri Brémont, Prière et Poésie, cité par M. Rush, dans Les Humanités, classes de lettres, livr. d'oct. 1955, p. 19.

sonnets, sont encore les plus porteurs d'idées, comme les mieux sentis, tant il est vrai que le fond crée la forme.

Le fond crée sa forme! Chez un rêveur comme Desjardins, chez ce sentimental dont la vie intime évolue autour de quelques rêves flottants, nous nous attendons à trouver des images qui traduisent les sentiments, qui enrobent de poésie la forme vaporeuse, impalpable des rêves. Ces images sont nombreuses, investies de son exaltation. Et s'il y a chez lui quelque étincelle de poésie, c'est dans les images qu'elle s'est cristallisée. De fait, les poèmes les mieux réussis sont les plus riches en images: Fin d'octobre, L'Hiver, Distiques, Silence, Le sommeil du chêne, Euterpe, Echo, Ton soupir, tous poèmes que nous avons déjà mentionnés.

De quelle nature sont ces images? Elles ont rarement une valeur descriptive et la poésie pittoresque est quasi absente de l'œuvre de Desjardins. Ses images, toutes chargées de valeurs affectives nous révèlent la sensibilité du poète; elles humanisent les choses et donnent à son lyrisme une certaine profondeur. Même ses poèmes dont les titres suggèrent une description de la nature: Fin d'octobre, L'Hiver, Le bouquet et les ballades printanières révèlent uniquement le don de vision intérieure du poète, tous parlent le langage de la sensibilité. A peine quelques coups de pinceau, dans L'Hiver, préparent le fond de toile sur

laquelle le poète va projeter la couleur de ses émotions.

Hiver vêtu de givre, soleil couleur de cuivre.

 Aux vitres du logis, de blanches fleurs écloses.

Par contre, les images "affectives" abondent, et bien plus que les "descriptives" elles créent le climat: lamentable saison, saison désespérée, il neige du remord [sic]. Le dernier tercet de ce poème est à ce point de vue révélateur:

Hiver du souvenir, chagrins, regrets, folies,
 Glaces de l'amour fier, dans vos mélancolies
 Je sens que tout mon coeur se glacera demain.

De même, dans le poème Fin d'octobre, le poète accumule les substantifs et les adjectifs les plus propres à suggérer un lourd ennui: les tristes romances, les sons ennuyeux, les larmes des cieus, des clartés moroses, les pleurs des papillons mourants. Fin d'octobre n'est pas une copie expressive de la nature automnale, mais la révélation d'un état d'âme.

Pareillement, dans ses trois ballades printanières, le poète avare des notations descriptives se complait dans l'élément psychologique: quelques touches, des demi-teintes:

Soleil dont la lueur discrète
 Que la fleur aspire
 L'or de ta clarté²¹¹.

211 J. G.-H., Ballade printanière, op. cit.

Seul, Le sommeil du chêne accuse un effort de description:

Son front échevelé se dresse dans les vents,
Il se plie en hurlant, se redresse avec rage,
Fait siffler ses rameaux, vrais reptiles vivants.

Il étend, fatigué, ses bras durs et noueux.

De cette première constatation, que la poésie descriptive est à peu près inexistante dans son oeuvre, il ressort que les images de Desjardins tendent constamment à hausser d'un palier le monde sensible; nous concluons à la tendance du poète de s'élever vers les sphères plus éthérées de la conscience et du rêve.

Les métaphores, simples ou composées, presque toutes ascendantes, abondent tout comme les prosopopées. La distinction entre ces deux tropes est parfois assez difficile, la propopopée étant "essentiellement une métaphore"²¹².

Notons d'abord les prosopopées. L'auteur attribue des actes ou des sentiments humains à des choses: les riants soleils²¹³, saison désespérée²¹⁴, furieux, le vent boit²¹⁵,

²¹² Gérard Bessette, op. cit., p. 42.

²¹³ H. D., Polymnie, op. cit.

²¹⁴ Idem, L'Hiver, op. cit.

²¹⁵ Idem, Fin d'octobre, op. cit.

Et la lune d'or rit de la plainte des eaux²¹⁶,
 Faites plaindre les luths que l'onde ignore encore²¹⁷
 il attribue des actions, une vie animale à des êtres inanimés:

. à l'écho qui s'endort²¹⁸,

Des platanes pleureurs...²¹⁹

La nuit est belle et fière...²²⁰

. le soir silencieux²²¹
 Dans la sérénité dessille ses grands yeux...

Dans les cieux, l'étoile s'endort...²²²

L'auteur prête la vie, le sentiment à des abstractions:

L'espoir d'aimer s'en va tout languissant d'ennui²²³

Leur espoir endormi dans le soir, chaudement...²²⁴

216 H. D., Fin d'octobre, op. cit.

217 Idem, Euterpe, op. cit.

218 Idem, ibid.

219 J. G.-H., Chanson, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 11, livr. du 17 août 1895, p. 3.

220 H. D., Distiques, op. cit.

221 Idem, Silence, op. cit.

222 J. G.-H., Ballade de l'Aveugle, op. cit.

223 H. D., Silence, op. cit.

224 J. G.-H., A l'aimée, op. cit.

Ces exemples de prosopopées offrent des images toutes chaudes d'une vie affective intense; elles révèlent le don d'introspection du poète Desjardins. Disons aussi que beaucoup de métaphores sont neuves, d'invention originale:

Et pendant qu'à nos fronts renaissent les pâleurs...²²⁵

. et des clartés moroses
Mordorent vaguement la tristesse des choses...²²⁶

. les fleurs se sont fermées,
Espérant la pâleur des aubes embaumées...²²⁷

Vois l'amour voltiger de ton coeur à mon coeur...²²⁸

La brise en soupirant carasse le front pâle
Des souples nénuphars...²²⁹

Cet usage abondant que fait Desjardins des métaphores et des prosopopées l'apparente plus aux classiques qu'à tout autre groupe, ou toute autre école pour ce qui est de la tropologie.

Il emploie très fréquemment aussi l'assimilation; mais ses images, ici, sont trop souvent incolores et insipides:

225 H. D., Fin d'octobre, op. cit.

226 Idem, ibid.

227 Idem, Silence, op. cit.

228 J. G.-H., A une seule, op. cit.

229 Idem, A l'aimée, op. cit.

Vous étiez la raison et j'étais la folie...²³⁰

Que tes sublimes vers soient des clairons de gloire²³¹

Toi qui croyais ton rêve un magique présage...²³²

Il poursuit le bonheur, cet éternel passant...²³³

Et encore, l'amour "C'est le tyran drapé dans sa pâleur"²³⁴,
l'oubli "est l'assassin de l'âme discrète"²³⁵.

Quant aux comparaisons, le beau poème Distiques en compte neuf à lui seul:

. et l'âme des étoiles
Brille en mon coeur ainsi que tes yeux que tu voiles...

La lune est blonde et tendre ainsi que vos cheveux,
Et ses rayons s'en vont à vous comme mes voeux...

Il en est d'autres aussi qu'un Romantique n'aurait pas reniées:

Comme un souffle divin
L'amour enfante le génie...²³⁶

L'astre vermeil semble glacé
Comme l'oeil froid d'un trépassé...²³⁷

230 P. H. M., Sonnet, dans Le Samedi, vol. 10, n° 32, livr. du 7 janv. 1899, p. 25.

231 H. D., Polymnie, op. cit.

232 Idem, Sur la mort de Verlaine, op. cit.

233 Idem, Distiques, op. cit.

234 J. G.-H., Rondeau, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 28, livr. du 14 déc. 1895, p. 7.

235 Idem, L'oubli, op. cit.

236 Idem, L'amour, op. cit.

237 Idem, Sonnet à une fleur, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 22, livr. du 2 nov. 1895, p. 3.

Mentionnons encore quelques transpositions sensorielles qui nous semblent être des accidents sous la plume du poète plutôt que le résultat d'une intention. Celle-ci:

Tes couleurs claires, animées,
Sont d'un harmonieux accord,
Comme des strophes bien rythmées...²³⁸

où le poète assimile des sensations visuelles à des phénomènes auditifs; et cette autre, concrétisante, et qui s'épanouit, puis se fige dans une belle métaphore verbale:

Hiver du souvenir
Glaces de l'amour fier
Je sens que tout mon coeur se glacera demain²³⁹.

Le poème Elégie²⁴⁰ se présente comme un symbole romantique où les deux termes de la comparaison sont exprimés; il se rapproche seulement du symbole tel que l'a défini Brunetière:

... une fiction concrète, figurée, plastique, mouvante et colorée, ... mais une fiction dont la correspondance est entière avec un sentiment ou une idée qu'elle enveloppe²⁴¹.

La morte dont le poète souhaite le réveil, le charnier, les fleurs, le glas, autant de symboles que le lecteur

²³⁸ J. G.-H., Le bouquet, op. cit.

²³⁹ H. D., L'Hiver, op. cit.

²⁴⁰ Idem, Elégie, op. cit.

²⁴¹ Brunetière, cité par G. Bessette, op. cit., p. 37.

interprète à son gré; la dernière strophe explique le symbole fondamental: la morte, c'est "l'illusion que [lui] vola l'automne". Pourquoi Desjardins a-t-il donné la clef de son poème? Eut-il peur de n'être pas compris? Nous croyons plutôt que le symbole pur, drapé de magie et d'incantation comme chez Rimbaud, hermétique comme chez Mallarmé ou Valéry, n'était pas dans son tempérament. Il n'était pas de force à jouer le poète hermétique. Elégie reste quand même un gracieux symbole, plus suggestif qu'hallucinant, plus subjectif aussi:

Morte! elle est morte en mon coeur monotone
Et triste aussi comme un charnier!...

Pas de comparaison possible donc, entre les timides symboles hasardés par Desjardins et les puissantes évocations de Nelligan, ses symboles organisés "autour de quelques objets"²⁴² et qui traduisent sa douloureuse inquiétude.

Impossible aussi de définir l'esthétique de Desjardins à partir de ses images, d'organiser sa "tropologie" pour en saisir les dominantes. Dire qu'il a projeté sur la nature la couleur de ses émotions, qu'il tourna sur lui-même sa faculté de vision, que ses images sont nées de ses états d'âme plus que de l'observation du monde extérieur sont les seules affirmations que nous puissions risquer.

²⁴² Paul Wyczynski, op. cit., p. 266.

Admettons simplement qu'il a trouvé pour s'exprimer des images jolies, originales. Si les soixante poèmes que nous lui connaissons avaient la richesse tropologique de ses meilleurs, une dizaine au plus, il aurait pu prétendre à la gloire d'une publication, comme Ferland, Charbonneau ou Demers.

PROSE

Comme ses confrères de l'École littéraire, Charbonneau, de Montigny, Massicotte et Pelletier, Henry Desjardins écrivit en prose; et il a réussi, si l'on en croit Joseph Saint-Hilaire:

Il y a des écrivains qui sont plus poètes en prose qu'en vers, Desjardins est de ceux-là²⁴³.

Il s'était d'ailleurs exercé à polir son style bien avant les Concours du Samedi. Dans le petit Journal qu'il a rédigé à Sainte-Thérèse pendant son année de Belles-Lettres, Henry Desjardins manifeste sa volonté d'écrire un jour, de devenir littérateur. Pour y arriver, il soigne sa prose qu'il émaille d'allusions littéraires empruntées à ses classes, à ses lectures. Il cite Horace et Virgile dans

²⁴³ Joseph Saint-Hilaire, Les Soirées du Château de Ramezay, dans le Supplément au Journal des Débats, Ottawa livr. du 6 mai 1900.

Chronique de mes derniers mois

de Belle-Lettre.

1870.

Séminaire de Québec.

Deuxième - de Québec

vacances.

17 Avril au 12. Paris exclusivement.

31^{1/2} La classe de grec commune, n'est
 que pour le titre de révision. Je trouve
 de rôtis, et la cassette que nous pour
 rons au commencement de l'année

4^{1/2} Je vais pratiquer à moitié un an
 sans cesse, et comme un an
 pas à être prouvé, cela me gêne
 et je suis par le contraire c'est un
 système excessif. Si par un
 se rassemble, pathologique, mon
 style soit original, pour le recueillir,
 après un an plus d'un licture.
 Je pourrais je pourrais que ce pamphlet
 si je veux à l'œuvre sera plus in-
 téressant qu'un roman, quoiqu'il
 manquera peut-être.

Je nous montrons l'étude en compagnie
 le grand cœur, mais pour cette par-
 ticularité d'aller sur mon banc l'avait
 lent très attentivement une version
 grecque. Un seul passage à l'œuvre

leur langue: "Aptus acutis naribus"²⁴⁴, dit-il d'un professeur qui lance des traits d'esprit. Les seules allusions aux fables se comptent par dizaines, dans une tranche de journal qui couvre à peine deux mois. C'est le professeur "taupe pour les siens et lynx pour les autres"²⁴⁵; celui-ci, surveillant d'étude, et qui a l'air "d'un dévot ermite"²⁴⁶. Pris en flagrant délit de flânage, il sort de la classe par le carreau de la fenêtre, "comme le renard sortit du puits"²⁴⁷. Et il écrit:

C'est ma huitième évasion célèbre, pas une [sic] qui se ressemble. J'attends que mon style soit original pour les raconter²⁴⁸.

Les pages qu'il envoie aux Concours du Samedi, en 1895, sont des fantaisies sur les thèmes du rêve et de l'amour. Ici encore, les images sont nombreuses, la phrase est musicale, cadencée:

Il semblait qu'à leur passage, / éprises de leurs destinées, / les marguerites s'offraient d'elles-mêmes / pour les leur révéler/²⁴⁹.

²⁴⁴ Journal, p. 134. La citation est tirée de Horace, Oeuvres complètes, 2^e tome, Satires, 1, 3, 30, Paris, Garnier, 1950, p. 20.

²⁴⁵ Ibid., p. 37.

²⁴⁶ Ibid., p. 129.

²⁴⁷ Ibid., p. 145.

²⁴⁸ Ibid., p. 87.

²⁴⁹ P. P., Les deux Lisettes, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 9, livr. du 3 août 1895, p. 3.

ou bien molle, traînante comme un rêve:

Amoureuse encore timide, Rose ne pouvait oser placer un mot et rompre le mystérieux silence qui l'absorbait tout entière; et Jean trop craintif peut-être, jouisseur silencieux des lents et longs soupirs rythmés sur la gamme de l'amour par la candide jeune fille...²⁵⁰

Les jeunes filles de Desjardins se ressemblent toutes, elles ont seize ans, et sont, comme celles de Massicotte, "des vierges candides"²⁵¹; "l'auréole de la pudeur décore divinement leur front pur"²⁵²; elles sont rêveuses, sentimentales.

Les pages de prose de Desjardins sont de petits contes légers: Les deux Lisettes²⁵³, Riches d'amour²⁵⁴, Effets de lune²⁵⁵, transpositions en prose du Verlaine de Clair de lune²⁵⁶. Délaissée²⁵⁷, et Feuilles d'automne²⁵⁸ relèvent plutôt du Colloque sentimental²⁵⁹.

²⁵⁰ P. P., Effets de lune, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 15, livr. du 14 sept. 1895, p. 5.

²⁵¹ E.-Z. Massicotte, Tombée du jour, dans Les Soirées du Château de Ramezay, op. cit., p. 200.

²⁵² P. P., Les deux Lisettes, op. cit.

²⁵³ Idem, ibid.

²⁵⁴ Idem, Riches d'amour, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 10, livr. du 10 août 1895, p. 3.

²⁵⁵ Idem, Effets de lune, op. cit.

²⁵⁶ Verlaine, Clair de lune, dans Poésies choisies, classiques illustrés Vaubourdoille, Paris, Hachette, 1959, p. 17.

²⁵⁷ P. P., Délaissée, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 14, livr. du 7 sept. 1895, p. 5.

²⁵⁸ Idem, Feuilles d'automne, (P.S.), dans Le Samedi, vol. 7, n° 22, livr. du 2 nov. 1895, p. 3.

²⁵⁹ Verlaine, Colloque sentimental, dans Poésies choisies, op. cit., p. 25.

Desjardins aurait dû s'adonner à ce genre si bien accordé à sa nature, ce genre sans contrainte comme la poésie et plus susceptible de s'adapter aux ondulations de la rêverie. Mais quand sa prose sort du domaine de la fiction pure et romanesque, quand elle se fait didactique, elle devient franchement détestable. On y cherche en vain une suite logique, une phrase bien équilibrée. On y trouve des préceptes: "l'âge mûr ne doit pas rire de sa jeunesse"²⁶⁰, des phrases cahoteuses, et surtout la constante présence de l'auteur: "Ah! je ne sais qui m'aurait acheté mes rimes"²⁶¹. Suivre l'évolution d'une idée, dérouler une argumentation lui demandait un tel effort de concentration qu'il en oubliait le style, alors que le conte léger naissait naturellement de ses rêves. Desjardins était plus poète en prose qu'en vers; oui, parce qu'on exige moins du prosateur et que les défauts ont toujours été plus apparents et plus détestables dans la poésie: "Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la poésie, la musique, la peinture et le discours public"²⁶².

²⁶⁰ H. D., Un jeune littérateur, op. cit.

²⁶¹ Idem, ibid.

²⁶² La Bruyère, au chapitre: Des ouvrages de l'esprit, rem. 7, dans Les caractères, Collection d'auteurs français, Paris, Hatier, 1920, p. 59.

DEFAUTS

Considérée dans son ensemble, l'oeuvre poétique de Desjardins s'avère médiocre; trop de poèmes sont même franchement détestables. Une étude sommaire, une simple lecture décèle des fautes de grammaire d'abord, peu nombreuses, il est vrai, mais étonnantes chez un ex-collégien qui a fait neuf années de cours classique; des fautes de style, de versification et surtout une affligeante, une déconcertante indigence dans les idées.

Les incorrections grammaticales sont chez lui commandées, ou du moins amenées par les nécessités de la versification. Ainsi, dans son poème Vae soli, l'auteur écrit:

Il en fut bien attristé
Du bonheur de l'hirondelle.

C'est la transposition poétique! de la faute classique: "ma vache elle a une queue"! Il omet l'article là où celui-ci est de rigueur:

Ton baiser, d'avenir sait dissiper le voile...²⁶³

Et voici une préposition qui n'a pas sa raison d'être:

Je la perdís à l'automne dernier²⁶⁴.

Par deux fois il écrit "remord" sans la désinence "s".

C'est là une licence que de plus grands écrivains se sont

²⁶³ J. G.-H., Ton baiser, op. cit.

²⁶⁴ H. D., Elégie, op. cit.

accordée, notamment Baudelaire. Bien plus insolite est la licence qu'il a prise d'écrire "frivol"²⁶⁵, qu'il fait rimer avec "vol".

Ces fautes contre la grammaire sont le fait d'une coupable négligence, ces licences témoignent d'une grande désinvolture. Une volonté plus disciplinée aurait eu raison de ces faiblesses toujours désagréables dans une oeuvre poétique.

Plus fréquentes sont les fautes de style et de versification. Chevilles nombreuses:

Et fait entendre aussi un miaulement long...²⁶⁶

répétitions fatidiques:

Moi, je serai la nuit, toi tu seras le jour
Moi, je serai la nue, et tu seras l'aurore...²⁶⁷

Mais douleur de marcher dans l'humaine cohue,
Cohue à qui le nom de poète est fatal
Cohue.....²⁶⁸

Nombreux pléonasmes: ... dans les airs du vent²⁶⁹ ...; manque d'harmonie: ... Ton baiser c'est ton tout²⁷⁰. Voilà un

265 J. G.-H., Souriante, op. cit.

266 Idem, Une intruse, op. cit.

267 Idem, A une seule, op. cit.

268 H. D., Isolement, op. cit.

269 J. G.-H., L'oubli, op. cit.

270 Idem, Ton baiser, op. cit.

hémistichique digne du "Ton ton pompeux..." de J.-M. Chénier²⁷¹.

Défaut d'harmonie encore que cette accumulation des participes présents et des voyelles nasales:

Pendant que je rêvais, consultant Apollon
Fouettant Pégase...²⁷²

Rappelons-nous cependant que le sonnet A Hélène: Quand vous serez bien vieille un soir...²⁷³, réputé comme un joyau de la poésie française, accumule aussi les lourds participes présents:

Direz, chantant mes vers et vous émerveillant...

Beaucoup plus graves sont les fautes contre la Poésie, toutes ces banalités, ces balivernes, ces platitudes qui seraient à peine tolérables dans une prose d'écolier, tel ce vers de Vae soli:

Et se laver les deux ailes...

Le grand défaut de Desjardins c'est d'avoir écrit pour ne rien dire. De là vient que beaucoup de ses poèmes, surtout les premiers, quand il les envoyait aux Concours du Samedi au rythme d'un par semaine, sont des insignifiances

²⁷¹ J.-M. Chénier, cité par J. Suberville, op. cit. p. 166.

²⁷² J. G.-H., Une intruse, op. cit.

²⁷³ Ronsard, Sonnets pour Hélène, Quand vous serez bien vieille..., op. cit., p. 133.

rimées. "Scribendi recte sapere est et principium et fons"²⁷⁴. Ce précepte que des auteurs modernes semblent récuser a tout de même imposé sa loi aux plus grands poètes depuis Horace.

Ces défauts, il en eut conscience; ses amis de l'Ecole littéraire ne lui ont pas ménagé la vérité. Mais il a refusé d'être pour lui-même "le sévère critique" dont parle Boileau; il ajourna aux calendes grecques le soin de corriger ses poèmes. Que nous eût-il donné alors? Aussi bien que ses pairs, Charbonneau, Desaulniers, Massicotte, Ferland, Lozeau, Parmi les jeunes de l'Ecole littéraire, seul Nelligan avait du génie. Les autres avaient, comme Desjardins, un peu de talent, un sincère amour de la poésie, mais en plus, le sens de l'achevé. Ce qui lui a manqué c'est le travail, l'effort quotidien; car l'inspiration ou l'émotion créent des ébauches que le travail conscient seul élève au niveau de l'art.

Mais le regret de ce qui n'est pas reste forcément stérile. Une vingtaine des poèmes de Desjardins contiennent des beautés, une dizaine sont des réussites qui le classent dans la longue lignée des poètes lyriques qui, de Charles d'Orléans à Jacques Prévert ont aidé leurs semblables à

²⁷⁴ Horace, Art poétique, vers 309.

s'évader parfois des réalités prosaïques pour les amener dans un monde idéal où sont compensées les insuffisances de la réalité.

ORIGINALITE

Au terme de cette étude d'une oeuvre bien quelconque à la vérité, y a-t-il lieu de rechercher encore ce qu'elle présente de positif, les qualités qui la distinguent?

Parler d'originalité peut sembler exagération. Tout de même, au risque de faire sourire quelque pontife, disons que l'oeuvre du poète Desjardins exhale des parfums "frais comme des chairs d'enfant", qu'elle instaure le rêve au coeur de toute poésie et qu'elle répète en sourdine la mélodie verlainienne.

Que Desjardins ait chanté la nature, rien d'original en cela, mais il l'a chantée avec une fraîcheur digne de l'innocence première! Il l'a regardée avec des yeux jeunes et l'a exprimée avec une naïveté adolescente. Et dans la nature, il a aimé ce qui est éphémère et fragile: les fleurs et les papillons; ce qui est jeune et bondissant: les ruisseaux et le soleil éternellement jeune; ce qui est impalpable comme le rêve: le vent, une coulée de lune bleue sur la transparence d'une source. De cette nature jeune et primesautière, de ses printemps, il a fait le décor de ses jeunes amours, tandis que les papillons lui enseignaient

l'art d'aimer, devenaient les prototypes de ses jeunes gens amoureux des "Roses".

Et comme les amours adolescentes n'éclosent pas sans beaucoup de rêves, le rêve est partout présent. En étudiant les thèmes de Desjardins nous avons essayé de circonscrire seulement la nature de ses rêves; les soumettre à l'analyse eût été les profaner, les abolir. Mais nous avons dit la place prépondérante qu'il occupe dans l'ensemble de l'oeuvre. Cette place faite au rêve dans ses poèmes, comme dans sa vie, est aussi originale.

Toutefois, il faut chercher dans l'aspect formel de son oeuvre, dans ses rythmes surtout, la note la plus originale de Desjardins. Ce poète-musicien, plus musicien que poète, entendit la chanson de Verlaine et voulut en prolonger la mélodie dans ses poèmes. Sa Chanson d'automne, Euterpe, Jeu d'enfant, Echo, A l'aimée et quelques autres témoignent de son aptitude à écrire une poésie musicale, à exprimer les mélodies qui chantaient sous les cordes de son violon et dans son âme artiste.

Inutile d'insister, Henry Desjardins n'est pas un grand poète. Et seuls les grands poètes ont apporté une contribution originale au patrimoine littéraire de l'humanité. A notre Canada français, si pauvre en trésors poétiques, à la fin du XIX^e siècle encore, il donna quelques

beaux poèmes, quelques rares pièces d'anthologie. Mais surtout, il offrit sa joie, sa ferveur, il exprima l'idéal que les hommes poursuivent au travers de la Poésie.

CONCLUSION

La gloire que Henry Desjardins ambitionnait n'a jamais auréolé ce fervent ami de la Muse. Au contraire, un silence absolu se fit autour de son nom avant même que fût refermée la tombe du poète. Et pourtant, il avait été membre de l'Ecole littéraire, il avait semé de nombreux poèmes au hasard des journaux et des revues, il était connu, on l'avait aimé. Pourquoi ce silence? Dans les dernières pages de son étude sur l'Ecole littéraire, Jean Charbonneau attribue au manque de solidarité collective la rapide dispersion des membres.

Des éloignements furent imposés, bien sûr, par les nécessités de la vie, mais les relations brisées? mais le silence des uns sur les autres? Il en faut voir la cause dans "ces malentendus de concierge, dans ces querelles d'Allemands qui sont venus semer la discorde et la division au sein de l'Ecole"¹. Peut-être ne saurons-nous jamais comment répartir les erreurs, sur qui faire porter les responsabilités. Reconnaissons là une des causes du silence sépulcral qui ensevelit encore Desjardins et son oeuvre. Emile Nelligan, qui eut infiniment plus de mérites, il est

¹ Jean Charbonneau, op. cit., p. 288.

vrai, fut bien heureux de trouver en son ami Louis Dantin le héraut qui le mit en valeur. "O fortunate adulescens qui tuae virtutis Homerum praeconem inveneris"². D'aucuns diront: les belles réussites s'imposent d'elles-mêmes, tôt ou tard. Tard quelquefois. Gérard de Nerval, qui est un grand poète, a été tiré de l'ombre après quatre décades, et l'on assiste à une recrudescence d'intérêt pour son oeuvre. Il ne saurait en être de même pour Desjardins. Les circonstances l'ont évidemment mal servi, mais il est le plus grand coupable, le premier responsable de cette conspiration du silence. Poète de talent, il se devait de produire une oeuvre excellente. Il s'en est peu soucié, multipliant les poèmes insignifiants au gré de sa fantaisie.

Mais quand il s'est donné la peine d'écrire, il a fait des poèmes où brille de ci, de là, une étincelle du feu sacré. Il n'avait pas de profondeur, soit, mais une certaine fraîcheur juvénile qu'il a traduite en images souvent neuves, ou du moins rajeunies, mais une qualité musicale, sensible dans tous ses bons poèmes.

Le critique littéraire si peu perspicace et d'ailleurs peu abondant, le prosateur aux rêveries sentimentales,

² Cicéron, Pro Archia, ch. X, n° 24, dans Classiques Roma, Paris, Hachette, [s.d.], p. 35.

peuvent être oubliés. Mais le poète? Nous souhaitons que ses meilleures poésies soient reproduites longtemps encore dans des anthologies canadiennes avec celles de ses émules de l'École littéraire. Car pour le bien juger, il faut le replacer dans son contexte historique, les dernières années du 19^e siècle qui ont été comme une aube féconde pour nos lettres canadiennes. Il faut le replacer surtout dans le mouvement littéraire de 1895 qui, malgré ses déficiences, a rendu possible la promotion de la Poésie française en terre de Québec.

Pour son enthousiasme, pour son activité à l'École littéraire, pour le culte sincère qu'il avait voué à la Poésie, Henry Desjardins mérite que son nom au moins figure dans nos lettres à côté des autres membres de l'École: Desaulniers, Charbonneau, Mélançon, de Bussières, Nelligan, Demers, un moment réunis sous le signe de la Poésie à l'aube du 20^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRE D'HENRY DESJARDINS

Journal, du 17 avril au 12 mai 1891, alors que Henry Desjardins était étudiant en Belles-Lettres au Séminaire Sainte-Thérèse de Blainville, manuscrit, 157 pages d'un cahier d'écolier.

Ce journal livre quelques traits de la personnalité de l'adolescent. Henry Desjardins y soigne sa prose, recherche le mot propre, s'applique aux descriptions et manifeste son désir de devenir un jour écrivain.

68 poèmes, publiés dans les revues et journaux de Montréal et de la région Ottawa-Hull, entre les années 1895 et 1900. Supplément à la thèse, pp. 6 à 82.

Bonheur, poème inédit, dans les Souvenirs de la famille Desjardins. Le poème a été écrit à l'occasion du mariage de Bibiane Desjardins, soeur du poète, le 11 septembre 1902. Supplément à la thèse, p. 83.

7 pages de prose, courtes nouvelles et petits contes écrits pour les Concours du Samedi en 1895 et 1896. Supplément à la thèse, pp. 85 à 97.

Un mot à Eglantine, signé Un galant, dans Le Samedi, vol. 7, no. 36, livr. du 9 fév. 1895. Supplément à la thèse p. 84.

Il s'agit d'une mise en garde contre l'émancipation de la femme, faite sur un ton badin.

Un jeune littérateur, dans La Minerve, 69^e année, no. 162, livr. du 24 mars 1897, p. 2. Supplément à la thèse pp. 97-99.

Essai de présentation d'un recueil de vers, Souvenirs de Collège, de Wilfrid Lalonde, alors étudiant en droit. Henry Desjardins fait une critique très vague des Souvenirs mais il parle abondamment de lui.

François à Françoise, dans La Minerve, 71^e année, no. 217, livr. du 29 mai 1897, p. 2. Supplément à la thèse, pp. 100-102.

L'auteur défend le " sexe fort " contre les attaques de Françoise; il fait de l'esprit aux dépens de la chroniqueuse de La Patrie, dont il semble ou feint d'ignorer l'identité.

BIBLIOGRAPHIE

189

La rose, dans Le Spectateur, Hull, vol. 10, no. 13, livr. du 28 juil. 1898, p. 5. Supplément à la thèse, p. 103.
C'est l'éloge de la rose faite par "un ami de la rose", en réponse à un sondage entrepris par Jacqueline, rédactrice de la Page de l'Eden, "Quelle est votre fleur préférée?"

Le Sonnet, Essai de critique sur M. Arthur de Bussiè- res, dans Le Monde illustré, 16e année, no. 784, livr. du 13 mai 1899, et no. 785, livr. du 20 mai 1899. Supplément à la thèse, pp. 104-114.

Analyse élaborée des sonnets d'Arthur de Bussières. Desjardins expose ses idées sur la critique littéraire, sur l'imitation et sur l'exotisme en littérature.

Notes de la semaine, dans Les Débats, Ottawa, 1ère année, no. 5, livr. du 31 déc. 1899. Supplément à la thèse, pp. 115-116.

Critique vigoureuse et satirique de la politique des impérialistes canadiens au sujet des assurances promises aux soldats canadiens enrôlés pour la guerre des Boers.

La lune rousse, dans Le Temps, vol. K., no. 227, livr. du 6 oct, 1905, Supplément à la thèse, pp. 117-120.

Courte nouvelle racontant la première querelle d'un jeune ménage. L'histoire est joliment contée.

Contre-protestation, dans Le Temps, Ottawa, vol. K., no. 227, livr. du 6 oct. 1905, p. 7. Supplément à la thèse, pp. 121-122.

L'auteur prend encore à partie Françoise, et toujours au sujet du règne des femmes; il se défend d'être anti-féministe.

ECRITS SUR HENRY DESJARDINS ET L'ÉCOLE LITTÉRAIRE.

A. D. L., Aventures véridiques d'un Groupe d'Eponges dans Le Samedi, vol. 7, no. 12, livr. du 24 août 1895, p. 10.

Jean Ga-Hu, alias Paul Phyr, alias Henry Desjardins fait un discours d'adieu à ses compagnons avant son départ pour les vacances estivales. Détails intéressants quant à l'atmosphère du groupe et à la nature des réunions des six Eponges.

Archives de l'École littéraire de Montréal, sept cahiers originaux conservés à la bibliothèque de la Société historique, à Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

190

Comptes rendus des réunions et des activités de l'Ecole depuis le 10 septembre 1896 jusqu'au 18 novembre 1929. La rédaction des comptes rendus a été peu régulière, mais le document reste très important en ce qui a trait aux initiatives et à l'assiduité de Desjardins dans les débuts de l'Ecole littéraire.

Avel, Luy, d', Le Personnage, comédie satirique en 3 actes, dédiée à Henry Desjardins, dans Le Samedi, vol. 8, no. 3, livr. du 20 juin 1896.

Sur le ton d'une fine ironie, l'auteur raille les manies du poète Paul Rifiard en qui il est aisé de reconnaître Henry Desjardins.

Boucher, Aimé, Un sonnet, dédié A mon ami Henry Desjardins, dans Le Samedi, vol. 10, no. 33, livr. du 14 janv. 1899, p. 27.

Eloge emphatique et excessif du poète Henry Desjardins.

Brault, Lucien, Histoire de la Pointe-Gatineau, 1807-1947, Montréal, Ecole industrielle des Sourds-Muets, 1948, 183 pages.

Données biographiques concernant les débuts de la famille Desjardins, depuis l'arrivée du père, Paul-Thomas, en 1871.

Bussières, Arthur de, Réminiscences, dédié à Henry Desjardins, dans Les Bengalis, Montréal, Garand, 1931, 141 pages. Le sonnet se trouve à la page 29.

Le poème, un beau sonnet parnassien a été lu à une réunion de l'Ecole, le 10 mars 1897, et publié dans Le Monde illustré le 2 oct. 1897.

Charbonneau, Jean, L'Ecole littéraire de Montréal, ses Origines, ses Animateurs, ses influences, Montréal, Albert Lévesque, 1935, 320 pages, surtout pp. 183-185.

Au chapitre des Animateurs, l'auteur trace un portrait physique et moral du poète Desjardins, avec quelques vagues affirmations sur la valeur de l'Ecrivain et de son oeuvre. Quant aux origines de l'Ecole littéraire, les souvenirs de Charbonneau se sont avérés peu exacts, infidèles aux faits, surtout depuis les récents travaux de M. Paul Wyczynski. L'auteur semble ignorer la participation très réelle et très active de Desjardins aux premières heures du cénacle.

BIBLIOGRAPHIE

191

Cinq-Mars, E.-E., Hull, ses origines, ses progrès, son avenir, Hull, Bérubé-Frères, 1908, 144 pages.

Au chapitre consacré aux artistes, l'auteur signale la place d'Henry Desjardins dans l'élite intellectuelle de Hull, et il rend hommage à ses talents de poète et de conférencier. Il donne aussi des précisions au sujet de la carrière musicale de Rosemonde Desjardins.

Crouzet, Jeanne, Paul-, Poésie au Canada, Paris, Didier, 1946, 372 pages.

Une anthologie commentée. Les poètes qui y figurent sont relativement peu nombreux, mais les poèmes sont bien choisis et longuement commentés. Dans sa brève introduction aux poètes de l'École littéraire de Montréal, l'auteur mentionne l'invitation faite par Henry Desjardins " Aux jeunes littérateurs", dans Le Canada de novembre 1895.

Dantin, Louis, Gloses critiques, 1ère série, Montréal, Albert Lévesque, 1931, 222 pages.

Un chapitre est consacré à l'École littéraire, à son esprit, à ses premières activités. Remarques très judicieuses d'un critique littéraire qui a suivi de près la jeune École et qui a connu plusieurs des membres fondateurs.

----- Poètes de l'Amérique française, 2e série, Montréal, Albert Lévesque, 1934, 196 pages; surtout la Préface, pp. 7 à 22.

Conception originale et franche de la notion de poésie, de la critique littéraire, de la mentalité requise de qui veut aborder l'étude de notre poésie canadienne.

De Marchi, L'École littéraire de Montréal, dans Le Monde illustré, 15e année, no. 781, livr. du 22 avril 1899, pp. 802-803.

Revue des oeuvres présentées par les jeunes poètes de l'École littéraire au Château de Ramezay, le 7 avril 1899. Favorable à Desjardins, le critique lui reconnaît quelques mérites et signale trois poèmes: Ballade du Renouveau, Raillerie douce, Isolement, qui lui ont paru les meilleurs.

----- L'École littéraire de Montréal, dans Le Monde illustré, 16e année, no. 788, livr. du 10 juin 1899, pp. 82-83.

Ici encore, le jugement est favorable à Desjardins; le critique commente l'Essai de Desjardins sur les sonnets d'Arthur de Bussières, il y voit une étude complète et une assimilation intelligente de l'oeuvre de Bussières.

BIBLIOGRAPHIE

192

Denault, Amédée, Enfants de France, dans La Revue des Deux Frances, livr. de mars 1899, p. 190.

Article sur nos littérateurs. Le signataire mentionne le nom de Desjardins en qui il voit " avec bonheur " un des poètes les mieux doués de la jeune génération.

Dossier de Henry Desjardins, no. 17498, Union Saint-Joseph du Canada, Ottawa.

Le dossier comprend les pièces suivantes: demande d'inscription à l'Union Saint-Joseph, police d'assurance, acte de décès, déclaration du médecin traitant, copie du testament, réquisition présentée par madame Desjardins.

Drouin, Joseph, Généalogie de l'abbé Paul Desjardins, Montréal, Institut généalogique Drouin, 402 pages.

M. Paul Desjardins est le fils de M. Eugène Desjardins, cousin germain de Henry Desjardins.

Dumont, G.-A., L'Ecole littéraire de Montréal, Rémiscences, Montréal, librairie G.-A. Dumont, (s.d.), 15 p.

Souvenirs auréolés de poésie des premières heures de l'Ecole littéraire et des séances publiques. L'auteur présente quelques-uns des membres de l'Ecole et mentionne seulement le nom de Desjardins. Celui-ci était décédé depuis 10 ans quand Dumont écrivit ses souvenirs.

Fournier, Jules, Anthologie des Poètes canadiens, mise au point et préfacée par Olivar Asselin, Montréal, Granger Frères, 1920, Xvi -309 pages.

Données biographiques exactes concernant Henry Desjardins; elles ont orienté nos premières recherches. Le recueil reproduit Isolement et Silence, deux poèmes déjà publiés dans Les Soirées du Château de Ramezay. Cette anthologie groupe les meilleurs poèmes de 82 écrivains de chez nous.

Gill, Charles, Préface des Soirées du Château de Ramezay, Montréal, E. Sénécal & Cie, 1900, XV-402 pages.

Cette Préface donne le climat d'une réunion de l'Ecole littéraire au Château de Ramezay et mentionne les grandes séances publiques.

Girard, Rodolphe, In Memoriam, dans Le Temps, Ottawa, vol. M., no. 104, livr. du 7 mars 1907, p. 7.

Page fervente consacrée par un ami à la mémoire d'Henry Desjardins; cette page ajoute une dernière touche au portrait du poète.

BIBLIOGRAPHIE

193.

Greffe du notaire Henry Desjardins, en dépôt chez le notaire Pierre Desrosiers, de Hull.

Le greffe du notaire Henry Desjardins comprend 1251 contrats enregistrés entre le 16 juillet 1902 et le 29 janvier 1907.

Lalonde, Wilfrid, Souvenirs de Collège, Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1896, VIII-190 pages.

La préface est de Jules Saint-Elme; c'est une présentation du jeune poète, avec des encouragements; aucune critique des vers.

Le recueil contient un long poème, A Crémazie; un poème badin, L'Augustinidé, imité du Lutrin, Les Philomélites qui racontent "une partie de sucres" comme un exploit épique. Ce sont bien là des souvenirs de collège, mais ils sont d'un rimailleur plutôt que d'un poète.

Léon-Victor, frère, i.c., Arthur de Bussières, sa vie, son oeuvre, thèse dactylographiée de D. Ph., présentée à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, 1959, 348 pages.

A quelques endroits, l'auteur rappelle l'amitié qui unit de Bussières et Desjardins; il traite aussi de l'étude que Desjardins a consacrée aux sonnets de de Bussières.

Massicotte, E.-Z., A l'aimée, Rondel, dans Le Monde illustré, 10e année, no. 497, livr. du 11 nov. 1893; le poème est reproduit sans changement dans La Revue des Deux Frances, livr. de mai 1898, p. 10, et dans Les Soirées du Château de Ramezay, p. 184.

Desjardins a pu se souvenir de ce rondel quand il écrivit son poème, A l'aimée, s.t., Ton soupir.

Pelletier, Antonio, Coeurs et Hommes de coeur, Montréal, G.-A. Dumont, 1903, 198 pages.

Le recueil, dédié à madame Pelletier, mère du poète, contient 15 pièces en prose: conférences, silhouettes et nouvelles, et 39 poésies. Les illustrations ont été dessinées par madame Pelletier. La plupart des pièces de ce recueil avaient été publiées d'abord dans les journaux et revues littéraires entre 1898 et 1903. La poésie d'Antonio Pelletier est délicate et d'un sentiment élevé, la versification en est souple et régulière. Ce poète mériterait une étude.

----- Manuscrit, Journal intitulé Premières poésies, en sous-titre, Péchés de jeunesse, 128 pages.

Ce manuscrit contient une trentaine de poésies déjà publiées et 12 poèmes inédits. Antonio Pelletier a connu Henry Desjardins à Hull où il exerça sa profession de médecin.

BIBLIOGRAPHIE

194

Proulx, Ovide, Un siècle de mythologie dans la poésie canadienne-française, thèse dactylographiée de maîtrise es arts, présentée à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, 1941, 207 pages.

Etude appuyée sur une bonne documentation. Le chapitre IV, Origines et conséquences de la mythologie dans la littérature canadienne-française en est le plus important.

Richepin, Jean, La Chanson des Gueux, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1918, 313 pages.

La poème, La plainte du bois, qui a servi de modèle à Desjardins, se trouve dans la première partie intitulée Gueux des champs; c'est la deuxième pièce du chapitre, p. 43. Desjardins connaissait bien tout le recueil.

Soirées du Château de Ramezay, (Les), Montréal, E. Sénécal & Cie, XV-402 pages.

Recueil collectif des poèmes présentés par les membres de l'École littéraire lors des séances publiques. Le volume comprend aussi plusieurs pages de prose, des extraits du drame Véronica, de Louis Fréchette, et le discours d'inauguration à la première séance publique, par Wilfrid Larose. La préface est de Charles Gill. Huit poésies de Desjardins y sont reproduites: Silence, Vae soli, L'hiver, Isolement, Élégie, La chanson du fer, Raillerie douce, Collin et Cottin.

St-Hilaire, Joseph, pseudonyme de Louvigny de Montigny, Les Soirées du Château de Ramezay, dans Le Supplément au Journal des Débats, livr. du 6 mai 1900.

Appréciation juste des poésies de Desjardins; l'auteur signale deux maîtres: Musset et Hugo dont il fait compliment au jeune poète. Il esquisse aussi une analyse de La Chanson du fer, mais il nous semble forcer le texte et rechercher un symbolisme qui n'existe pas. Le critique encourage Desjardins à polir ses pièces.

Wyczynski, Paul, Les origines de l'École littéraire de Montréal, dans Thought, Toronto, W. J. Gage, 1960, pp. 211-225.

L'histoire de la fondation de l'École littéraire y est tirée au clair. Avec une rare intuition, et appuyé sur des documents de première main, l'auteur fait la genèse du mouvement et tâche de répartir équitablement les mérites de la fondation de l'École. Il parle de Henry Desjardins comme membre du groupe des Six Eponges, esquisse les grandes lignes de sa biographie. Avec raison, l'auteur signale l'influence de Verlaine, sensible surtout les rythmes, la "musicalité" des poèmes de Desjardins.

BIBLIOGRAPHIE

195

Wyczynski, Paul, Emile Nelligan, Sources et Originalité de son oeuvre, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960, 349 pages.

Au chapitre intitulé Dans le sillage d'une destinée, l'auteur apporte des précisions intéressantes relatives aux Concours du Samedi et à l'activité de Desjardins comme membre de l'Ecole littéraire.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Baudelaire, Charles, Poésies, préface et notices par H. Peyre de Bétouzet, collection Les Classiques pour tous, Paris, Hatier, (s.d.), 96 pages.

Bertrand, Louis, Lamartine, l'homme et l'oeuvre, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1944, 286 pages.

Bessette, Gérard, Les Images en Poésie Canadienne-Française, Montréal, Beauchemin, 1960, 282 pages.

Bos, Charles du, Qu'est-ce que la littérature, Paris, Plon, 1945, iii-276 pages.

Brémond, Henri, La Poésie pure, Paris, Grasset, 1937, 323 pages.

Cabanis, Pierre, Les textes de l'Antiquité, Les roses dans l'Antiquité, dans Les Humanités, classes de lettres, sections modernes, Paris, Hatier, livr. de janv. 1958, pp. 19-24.

Callois, Roger, Les Impostures de la Poésie, (Paris) Gallimard, 1945, 87 pages.

Charbonneau, Jean, Des Influences françaises au Canada, Montréal, Beauchemin, 1918, 3 vol., surtout le 2e.

----- Les Blessures, Paris, Lemerre, 1912, 226 p.

----- La Flamme ardente, Montréal, Beauchemin, 1928, 240 pages.

Corbeil, Sylvio, La Normalienne en Belles-Lettres, Montréal, Beauchemin, 1915, 225 pages.

Dandurant, Albert, La poésie canadienne-française, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 245 pages.

BIBLIOGRAPHIE

196

Ferland, Albert, Femmes rêvées, Montréal, Chez l'auteur, 1899, VII-52 pages.

Germain, F., L'art de commenter un Poème lyrique, dans Expliquez-moi, collection Littérature, Paris, Foucher, (s.d.), 72 pages.

Genest, Emile, Récits et légendes mythologiques, Paris, Fernand Nathan, 1947, 252 pages. Préface de Georges Payelle, 7-15, avant-propos, 17-20.

Martino, P., Parnasse et Symbolisme, Paris, Colin, 1947, 220 pages.

Mélançon, Joseph, Avec ma vie, Montréal, Editions du Devoir, 1931, 157 pages.

Musset, Alfred de, Premières Poésies, 1827-1835, Paris, Classiques Garnier, (s.d.), XLIII-338 pages. Introduction par Maurice Allem.

Nelligan, Emile, Poésies complètes, 1896-1899, Montréal, Fides, Collection du Nénuphar, 1952, 331 pages.

Raymond, Marcel, De Baudelaire au Surréalisme, Paris, Editions Corrèa, 1933, 413 pages.

Ronsard, Pierre de, Poésies, Paris, Hachette, 1960, 346 pages, Introduction de Marcel Biron, pp. 7 à 24.

Rumilly, Robert, Histoire de la Province de Québec, tome XI, S.-N. Parent, Ed. Bernard Valiquette, Montréal, 1943, 244 pages.

----- Quinze années de réalisations, Montréal, Imprimerie Saint-Joseph, 1956, 237 pages.

Sommervogel, Carlos, R.P., s.j., Comment on servait autrefois, Le marquis de Montcalm, Paris, Librairie Joseph Albanel, 1872, 260 pages.

Subervielle, Jean, Théorie de l'Art et des Genres littéraires, Paris, Les Editions de l'École, 1951, 486 pages.

----- Histoire et théorie de la versification française, Paris, Les Editions de l'École, 1946, 252 pages.

BIBLIOGRAPHIE

197

Tiegen, Philippe van, Petite Histoire des Grandes Doctrines littéraires en France, Paris, P. U. F., 1946, Viii-302 pages.

Vigny, Alfred de, Stello, Paris, Bibliothèque Larousse, (s.d.), 184 pages.

Voyard, André, Le Mystère de la Poésie, Montréal, Fides, 1951, Vi-183 pages.

APPENDICE 1

COMMUNICATIONS¹

Aux jeunes littérateurs.

Enfin, l'École littéraire est née à Montréal!

Trop longtemps ce rêve fut caressé pour ne pas avoir aujourd'hui sa réalisation complète.

Je me souviens. Il y a deux ans, et durant ces deux années, lorsque deux ou trois amis des Belles-Lettres se réunissaient pour faire un brin de critique, le sujet de la fondation d'une école littéraire de jeunes, venait et revenait sur le tapis.

Mais alors chacun d'eux voyait l'avenir bien sombre et commentait les chances de réussite avec des rires inquiets, accompagnements silencieux d'arguments pesants.

Il leur semblait qu'un tel projet ne devait jamais réussir, enfin, qu'il valait mieux pour nous se mettre à la recherche de la pierre philosophale.

Mais les efforts que nous avons faits tous ensemble n'ont pas été inutiles.

En réunissant tous nos coups d'épaule, nous avons créé une force; et le mouvement déjà donné, augmentera tous les jours d'intensité.

L'École littéraire des jeunes a son siège à Montréal.

1 H.-M. D., dans Le Canada, 16^e année, no. 249, livr. du lundi 25 novembre 1895, p.3 (non paginée)

APPENDICE 1

199

Tous les jeunes littérateurs qui auront à coeur, comme nous, l'avenir des Lettres, en quelque contrée du Canada qu'ils soient, pourront, en présentant quelques-uns de leurs essais, ou de leurs chefs-d'oeuvre (car il doit s'en trouver quelque part) au comité de critique, être acceptés ou refusés.

Ce qu'il faut c'est travailler, c'est oser, c'est ne pas craindre, c'est avoir confiance, c'est être enfin ENTHOUSIASTE.

Allons, jeunes littérateurs, mes voisins, faites cela avec ardeur, faites vibrer votre patriotisme et votre talent, afin que, vous aussi, vous donniez ouvertement votre coup d'épaule à la jeune littérature Canadienne-Française, déjà si florissante; car avec l'Ecole qui veut vous ouvrir ses portes, comme à des frères, vous serez certains d'être encouragés, et surtout d'être appréciés selon le juste mérite.

Henry M. Desjardins, candidat.

Hull, 23 novembre 1895.

N. B. Adressez toute communication à M. Jean Charbonneau, secrétaire-correspondant. Adresse: No. 249, Saint-Dominique, Montréal.

H.-M. D.

APPENDICE 2

200

LETTRE DE HENRY DESJARDINS A SIR WILFRID LAURIER

Hull, 6 juin 1901

Très honorable Sir,

Permettez que cette humble lettre aille jusqu'à vous, pour vous demander une faveur que seul vous pouvez obtenir à celui que je veux bien, que j'ose plutôt vous recommander par l'entremise de M. le député fédéral de Drummond et Arthabaska. Monsieur Joseph Bériault, ci-devant de Hull, il y a deux mois travaillait à " la chambre noire " et il a été destitué en avril dernier.

Le député de Wright lui a bien fait avoir une position qu'il occupera demain, mais c'est un travail qui le ruinera d'ici quelques semaines.

Ce jeune homme est faible de constitution, il est père d'une famille nombreuse; il est libéral ardent, et l'un des caballeurs les plus utiles de l'organisation libérale de Hull. A tous ces titres, pour toutes ces raisons, je vous demande avec instance d'intervenir en quelque manière auprès du ministère sous le contrôle duquel est " la chambre noire " où il travaillait il y a deux mois, et de vouloir bien faire écrire au député de Wright que Joseph Bériault est réinstallé.

Et je ne cesserez(sic) de vous prier, Très honorable Sir, au nom de la jeunesse libérale de Hull, dont j'ai l'honneur d'être président du club politique.

Humblement à vous, Sir, Henry Desjardins

APPRECIATION DES POEMES DE HENRY DESJARDINS¹ par
Joseph Saint-Hilaire.

On a vu des poètes qui étaient plus poètes en prose qu'en vers. M. Desjardins est un peu de ceux-là, mais il ne s'en rend pas compte. Nous ne prétendons pas, par là que ses vers soient dépourvus de lyrisme, bien au contraire, puisque son style est essentiellement romantique et qu'il laisse voir l'influence de Musset et de Hugo. Le compliment n'est pas banal. Musset et Hugo, deux grands chefs d'école, deux demi-dieux autour desquels gravitent, comme autant de satellites, toute la pléiade des contemporains, à quelque école qu'ils appartiennent.

Dans La Chanson du fer, de M. Desjardins, nous avons retrouvé les périodes si chères à l'auteur des Misérables et de Hernani. Mais ce que nous lui reprochons, c'est son manque de précision; citons une apostrophe au fer orgueilleux, tiré des entrailles de la terre:

" Bâtitteur de palais qu'il (l'homme) n'habite qu'un
jour
Ciseleur d'une clef de cadenas d'amour
Ou de prison obscure! ... "

Ce cadenas d'amour dont la clef est en fer, c'est bien vague; ce n'est qu'avec peine, après maints efforts

¹ Joseph Saint-Hilaire, Appréciation ..., dans le Supplément au Journal des Débats, livr. du 6 mai 1900.

d'imagination, que l'on en vient à supposer raisonnablement une tendre maîtresse emprisonnée derrière une porte massive, par un amant furieux, fou d'amour et de jalousie. Encore que cette version laisse à désirer.

Nous croyons que M. Desjardins est un fervent du premier jet, et que ses pièces gagneraient à être remises sur le métier.

Il n'est pas dépourvu de souffle poétique et quelques-unes de ses poésies ont une allure réellement consolante, mais dans chacune, nous allons trouver des vers où l'idée doit être condensée, d'autres où elles doit être développée; enfin, d'autres idées ont besoin d'être polies, vernies, astiquées, désembroussaillées.

Un reproche. Son dialogue intitulé Collin et Cottin d'allure satirique et de forme trop surannée n'est pas digne de son talent. Ici, comme dans L'isolement que nous publions dans une autre colonne, il est fait allusion à un livre, - le sien -, prêt pour la publication et encore ficelé dans ses cartons. Pourvu toutefois que l'incendie de Hull, dont il fut une des malheureuses victimes, n'ait pas détruit ce livre dont nous avons pris connaissance alors qu'il voulait le publier et qui renfermait des choses sentimentales très vécues et très vraies... quoi qu'on dise...

Ce n'est que sur les instances de l'Ecole littéraire qu'il consentit à ne pas publier ce livre, son oeuvre de

jeunesse et de prédilection, avant de l'avoir corrigé.

Les quelques pièces parues dans Les Soirées du Château de Ramezay nous font croire qu'il s'est mis bravement à corriger son volume, et qu'un jour ou l'autre, nous le verrons affiché chez nos libraires, dans une coquette toilette typographique, attendant les félicitations de la presse canadienne.

Ne bafouons pas nos poètes. Encourageons-les plutôt à persévérer dans la route épineuse qu'ils ont choisie, et souvenons-nous toujours que ce sont eux qui relèveront le niveau de notre littérature nationale.

Joseph Saint-Hilaire.

APPENDICE 4

204

IN MEMORIAM¹

Ce pauvre Desjardins! Quand on pense que huit jours avant sa mort il me faisait le confident de ses espérances et me confiait ses projets d'avenir.

Fatigué d'une profession qui ne lui rapportait guère, il devait dans quelques semaines, partir pour l'Extrême-Ouest et là, tenter de s'amasser un peu d'argent afin d'aller par delà les mers, vivre dans le pays de l'art et de la poésie. C'est que Desjardins a toujours été un rêveur, et, disons le mot, un enfant de la Bohème. Il s'est toujours senti dépay-sé dans son bureau froid et compact de notaire. Au sein de documents et d'actes jaunis et poussiéreux. Toute sa vie, si courte hélas, a été celle du poète insouciant pour qui le lendemain n'existe pas. Très enthousiaste au début de sa carrière, sa gaiété, ses hautes aspirations, ses rêves de gloire sont tombés les uns après les autres comme de beaux épis dorés, tranchés par la faux cruelle de l'indifférence et de l'apathie de ses compatriotes.

Depuis quelques mois, le poète que nous avons connu si plein de vie et d'illusions, était pris d'une mélancolie dont on avait peine à l'arracher. Et cependant, comme l'ai-

¹ Rodolphe Girard, In Memoriam, dans Le Temps, Ottawa, vol. M., no. 104, livr. du 7 mars 1907, p. 7.

l'aigle prisonnier, il se rappelait le soleil vers lequel il s'élevait jadis et les hautes cimes neigeuses où il aimait à se reposer. Il épanchait alors sa douleur en des accents qui nous faisaient penser à Musset, son poète favori.

Desjardins a fait un peu de tout¹ du notariat, de la politique, du journalisme, mais dans chacune de ces diverses occupations, il errait comme une âme en peine. C'était l'enfant prodigue de la Poésie et il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il venait se réchauffer au foyer des muses. Là, il était vraiment et seulement chez lui.

Dirai-je un mot de son coeur, de son grand coeur? Rien pour lui, tout pour les autres. Je me souviens qu'un soir pluvieux et froid d'octobre il glissa dans la main d'un gueux son dernier dix sous, en me disant comme s'il avait voulu s'excuser de sa bonne action: " Le geste est beau, Cyrano de Bergerac, saluez! "

Âme délicate et enthousiaste de poète, coeur chaud et généreux d'homme bon, tel fut Henry Desjardins.

Et je ne puis définir l'impression douloureuse dont je fus empoigné quand je le revis couché dans son cercueil, portrait vivant de Musset jusque dans la mort, avec son front découvert et plein de noblesse, son nez légèrement aquilin et sa barbe dans laquelle déjà les soucis et les travaux ingrats de tous les jours avaient parsemé des fils d'argent.

IN MEMORIAM

Alors, le soir, quand je revins chez moi, j'ouvris Les Soirées du Château de Ramezay et lus avec une admirable émotion les poésies suivantes qui sont comme l'écho gémissant d'un indéfinissable pressentiment. Desjardins a beaucoup écrit, mais il n'a fait imprimer que de rares poésies. Pussions-nous posséder un jour dans nos bibliothèques un recueil complet de ce poète si délicat, si sensible, et aussi, faut-il le dire, si malheureux.

Rodolphe Girard

SOMMAIRE

Henry Desjardins est né à Pointe-Gatineau le 1er juin 1874, l'aîné d'une famille de cinq enfants. Son père quittait le village de Pointe-Gatineau au printemps de 1887 et venait s'établir à Hull avec sa famille. Le jeune fils Henri termina l'année scolaire à l'École Notre-Dame, puis il entra, en septembre, au Séminaire Sainte-Thérèse de Blainville où il passa cinq ans. Après ses Belles-Lettres, il va poursuivre ses études classiques au Collège Sainte-Marie, à Montréal. Il quittera le collège des Jésuites après quatre années, sans avoir conquis le titre de bachelier qu'il était venu chercher. C'est que l'étudiant s'était mis à vivre avec fougue une aventure poétique.

Il fut, à Sainte-Marie, le condisciple de Joseph Mélançon, de Jean Charbonneau, de Louvigny de Montigny, d'Hector Demers, tous jeunes gens passionnés de lettres et qui établirent à Sainte-Marie même un climat d'amitié littéraire avant d'essaimer au Petit Procope, puis au Palais de Justice où ils fondent l'École littéraire, le 7 novembre 1895.

Cette année 1895-1896 est pour Desjardins une année de bohème; il fait des vers, de la politique et très peu d'études. En septembre 1896, il s'inscrit aux cours de Droit de l'Université Laval de Montréal; mais l'étudiant réussit

fort médiocrement; c'est que l'Ecole littéraire draine toutes ses énergies.

Après ses trois années d'études en Droit, il commence sa cléricature avec son père, à Hull. Le jeune clerc a bien des loisirs qu'il met au service de ses concitoyens: il s'intéresse à la vie culturelle, sociale et politique de sa ville.

Après la mort de son père, en mai 1902, Henry Desjardins se présente aux examens du notariat et il reçoit sa " commission de notaire public " le 12 juillet. A l'automne de 1904, il épouse Alice Dostaler, fille du rentier Archibald Dostaler, de Berthier. Lui et son épouse partageront quelques pièces de la grande maison de madame Desjardins mère, rue Victoria, à Hull.

L'année 1904 a été marquée, au point de vue politique par de grandes élections fédérales et provinciales auxquelles Desjardins prend une part active. Il fonde cette année-là un journal, La Voix du Peuple, dans laquelle entreprise il risque tout son argent. Désormais les soucis financiers vont assombrir la vie du notaire. Il a d'ailleurs d'autres causes de tristesse: son épouse est retournée chez sa mère, à Berthier, où elle meurt en novembre 1905.

Frustré en amour, déçu dans ses ambitions politiques, appauvri, Henry Desjardins commence la dernière phase de sa vie éphémère. Il sombre de jour en jour dans une tristesse

plus profonde , il fume sans arrêt, il " boit" pour oublier les déceptions de sa vie, surtout après le départ pour l'Europe de sa parente Rosemonde Desjardins, la seule femme qu'il a aimée. Une affection pulmonaire affaiblit ses dernières résistances et il meurt, chez sa mère, le 9 février 1907, à trente-deux ans.

Tempérament d'artiste, rêveur et idéaliste, il était incapable de se plier aux dures réalités de la vie pratique; enthousiaste, il ne sut pas organiser sa vie, son activité pour la rendre productive; généreux, il aima sincèrement les ouvriers et les pauvres et voulut leur être utile.

L'oeuvre qui nous reste d'Henry Desjardins dit très peu de la valeur de l'homme parce que c'est celle de la jeunesse insoucieuse. Il était encore étudiant quand il commença de publier ses poèmes dans Le Samedi; puis il vint au Monde illustré; il donna aussi quelques poèmes à La Minerve au Spectateur, au Passe-Temps, à L'Alliance nationale, à La Patrie. L'objet ordinaire de sa poésie est l'amour, un amour jeune, sentimental, auquel la nature printanière prête des décors et des images; et l'amour malheureux qui trouve son climat dans la nature automnale. Le thème du rêve, parallèle à celui de l'amour, se trouve présent dans plus d'un tiers des poèmes. L'auteur a touché aussi au thème de la solitude.

Nous ne saurions préciser à quelle école littéraire il appartient; s'il est surtout romantique par ses thèmes, il s'approche des Parnassiens par la facture de ses vers. Musset, Hugo, Richepin, Vigny, Verlaine ont été ses maîtres; de Leconte de Lisle il imita un poème: Le Sommeil du Condor.

L'oeuvre de Desjardins totalise soixante-sept poèmes; ils présentent une grande variété dans les formes, les mètres, les rythmes. Ces poèmes abondent en images qui sont des notations psychologiques; elles font de la poésie de Desjardins une oeuvre plus sentimentale que pittoresque, plus affective que descriptive.

Desjardins s'est aussi intéressé à la critique littéraire. Enfin, quelques pages d'une prose éminemment sentimentale datent de sa première année "d'écrivain", quand il participait régulièrement aux Concours du Samedi.

Reste à signaler les défauts très évidents de ce poète au talent facile: fautes contre la grammaire, contre la versification, contre le goût, contre la "raison", et qui en ont fait un poète mort-né, oublié même de son vivant. Si l'on peut parler d'originalité, il faudrait signaler la fraîcheur du sentiment et de l'expression, la place prépondérante faite au rêve et la valeur musicale des meilleurs poèmes.

Le poète Desjardins était digne d'une étude à cause de son amour de la Poésie, de sa ferveur à l'École littéraire,

SOMMAIRE

211

à cause aussi de quelques poèmes que recommandent des beautés indéniables.

Notre étude, fort déconcertante à la vérité, à cause de la carence de documents et de la pauvreté de l'oeuvre, voulait délivrer de l'oubli un des membres fondateurs de l'École littéraire de Montréal et un fervent ami de la Muse.